OEUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

Newton Forster.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine.)

NEWTON FORSTER

OU

LA MARINE MARCHANDE,

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

NOUVELLE ÉDITION.

I



P. 13.

PARIS
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

M DCCC XLVI.

NEWTON FORSTER,

OU

LA MARINE MARCHANDE.

CHAPITRE PREMIER.

Par une soirée du mois de brouillards, de misanthropie et de suicides, — de ce mois pendant lequel le soleil se lève, mais ne brille pas, et répand la lumière sans réjouir les yeux par ses rayons; — de ce mois pendant lequel des chandelles sont allumées en plein midi dans les antres servant de bureaux aux banquiers, pour les aider à enregistrer leurs espérances de gain et leurs craintes de perte; — en un mot, par une soirée du mois de novembre de l'an 17..., — Édouard Forster, qui avait servi bien des années dans la marine de Sa Majesté, était assis sur un fauteuil, dans la petite salle à manger d'une chaumière commode, où il s'était re-

tiré pour y vivre de sa demi-paie, par suite d'une blessure sérieuse qu'il avait reçue plusieurs années auparavant, et qui ne s'était fermée que pour se rouvrir chaque printemps.

Cette chaumière était située sur une hauteur qui, à peu de distance, se terminait par un rocher escarpé, dominant cette partie de l'Atlantique qui baigne les côtes du Cumberland, et qu'on appelle la mer d'Irlande. Mais Forster avait été marin toute sa vie, et il sentait le même plaisir à écouter les sifflements du vent quand il frappait aux volets de sa chaumière, comme un importun qui aurait voulu entrer, que lorsque, couché dans son hamac, il était éveillé par les hurlements de l'ouragan, et que, s'enveloppant de ses couvertures pour chercher à se rendormir, il se félicitait de ne pas être de quart en ce moment.

L'état de ses finances lui interdisant toute espèce de luxe, il substituait au vin la liqueur distillée dans le pays. Ses pieds appuyés sur le garde-feu, un verre de toddy, c'est-à-dire d'eau et de whiskey, à son côté, et un livre entr'ouvert dans une main, il réfléchissait profondément sur un passage qu'il venait de lire et qui lui avait rappelé quelques souvenirs de sa jeu-

nesse, scènes passées depuis bien longtemps. La nuit était orageuse. Tantôt la pluie tombait avec violence, tantôt elle faisait place à la fureur du vent. Le tapis étendu sur le plancher se soulevait de temps en temps, quand le vent qui pénétrait par toutes les fentes trouvait le moyen de s'insinuer par dessous, et les rideaux des deux croisées étaient dans un mouvement perpétuel d'ondulation. La mèche négligée de la chandelle solitaire qui l'éclairait, s'était couverte d'une sorte de champignon pendant qu'Édouard était plongé dans ses méditations. Il en fut tiré tout-à-coup par le bruit d'un coup de canon qui fit vibrer la porte et les fenêtres de sa chaumière. Forster tressaillit, laissa tomber son livre par terre, poussa la table du coude de manière à renverser une partie du toddy dont son verre était plein, et ce choc ayant fait tomber le champignon formé sur la mèche, la chandelle reprit tout son éclat.

— Que Dieu ait merci de nous, M. Forster ! Avez-vous entendu ce bruit? s'écria la vieille femme de charge qui demeurait seule avec lui dans la chaumière, et qui entra précipitamment dans la chambre, tenant son tablier des deux mains.

— Oui, mistress Beazeley, répondit Forster ; c'est le signal de détresse d'un navire qui est sans doute sur le point d'échouer sur la côte. Donnez-moi mon chapeau.

Et vidant ce qui était resté de toddy dans son verre, il partit à la hâte.

La vieille femme de charge le suivit pour fermer la porte. Le vent qui venait de la mer y mit quelque obstacle, et donna à la pluie qu'il chassait le temps de la mouiller complétement. Enfin, la porte étant refermée, mistress Beazeley rentra dans la salle à manger, augmenta l'activité du feu, se servit un verre de toddy, se mit en possession du grand fauteuil de son maître, et tandis que ses vêtements séchaient, tomba dans un heureux état d'oubli d'elle-même, dans lequel nous la laisserons pour accompagner Édouard Forster.

Il pouvait être sept heures du soir, quand Forster s'exposa ainsi aux intempéries de la saison. Les rugissements du vent, et le sourd mugissement des vagues qui se brisaient sur les rochers, étaient les seuls sons qui se fissent entendre. La brise lui chassait au visage la pluie et l'eau de la mer que le vent détachait du haut des vagues, et il avait besoin des deux mains

pour assurer son chapeau sur sa tête. La nuit était si obscure, que ce n'était qu'à la lueur des éclairs qu'il pouvait distinguer la large ceinture d'écume qui bordait toute la côte.

Comme nous l'avons déjà dit, sa chaumière était située sur une hauteur qui se terminait à environ cent toises de distance, par un rocher escarpé s'avançant en droite ligne vers l'ouest. Du côté du nord, la côte, pendant plusieurs milles, ne formait qu'une suite de rochers qui ne laissaient aucune chance de salut à un navire qui serait poussé vers le rivage. Mais au sud du promontoire sur lequel était placée la chaumière de Forster, il se trouvait une petite crique tellement entourée de terre, qu'un navire qui y entrait pendant une tempête, pouvait y rester en toute sûreté jusqu'à ce qu'elle eût épuisé sa fureur. Sur le bord de cette crique était une hutte habitée par un pêcheur à la garde duquel Forster laissait une barque dont il se servait pendant la belle saison pour faire quelques promenades sur l'eau. Ce fut vers cette humble demeure qu'il dirigea sa course, et il frappa à la porte à grands coups, en y arrivant.

— Robertson ! — Robertson ! cria-t-il de toutes ses forces.

— C'est vous, monsieur Forster? dit la femme du pêcheur en ouvrant la porte. Robertson est sorti pour voir où est le vaisseau qui vient de faire le signal de détresse.

— De quel côté est-il allé?

— Me voici, monsieur Forster, dit Robertson, qui l'avait entendu frapper; je ne puis apercevoir le navire.

— D'après le bruit qu'a fait le coup de canon, il ne doit pas être bien loin de la côte. Prenez des fagots, et allumez un grand feu. Ne les épargnez pas, je vous en paierai le prix.

— Je ne demande rien pour cela, monsieur; j'espère seulement qu'ils comprendront ce signal, et qu'ils pourront entrer dans la crique. — Tenez, voilà encore un coup de canon.

L'explosion, plus forte que la première, indiquait que le navire était très près de la côte, et à peu de distance du promontoire.

— Ayez soin du feu! s'écria Forster, je vais monter sur le rocher pour tâcher de le découvrir.

Ce ne fut ni sans difficulté ni sans danger que Forster réussit à le gravir, et quand il arriva sur le sommet un violent coup de vent l'aurait renversé s'il ne se fût jeté sur ses genoux, et

n'eût saisi des deux mains quelques petits arbrisseaux qui y croissaient; mais il perdit son chapeau que le vent emporta bien loin. Frissonnant de froid, et ses vêtements étant trempés par la pluie, il resta quelques minutes dans cette position, ses yeux faisant de vains efforts pour percer l'obscurité de la nuit. Enfin un éclair qui sembla embraser tout l'horizon lui fit appercevoir l'objet qu'il cherchait. Il ne dura que quelques secondes, mais c'en était assez pour l'œil expérimenté d'un marin. Il vit que c'était un grand bâtiment, ne portant que ses basses voiles avec tous leurs ris pris, et qui n'était pas à plus d'un quart de mille de la terre. Tantôt il en voyait le beaupré s'élever vers le ciel, quand il était porté sur le sommet d'une vague; tantôt il disparaissait dans un abîme au milieu des torrents d'écume qu'il faisait naître.

Pendant ce temps une flamme brillante s'élevait bien haut sur le bord de la crique; le vent qui avait d'abord tenté de l'éteindre ne faisait alors qu'en augmenter la force.

— Il peut encore se sauver, pensa Forster; il doit voir cette flamme, et s'il peut seulement avancer de deux encâblures, il doublera la pointe.

Les éclairs se succédaient rapidement, et chacun d'eux était immédiatement suivi d'un coup de tonnerre, ce qui prouva à Forster qu'il était au point central de la guerre des éléments. Il voyait de temps en temps le malheureux navire qui n'avançait que pour s'approcher davantage de la côte. Forster tremblait d'inquiétude, car le dernier éclair lui avait fait voir que deux minutes décideraient du sort de ce bâtiment.

Le vent redoublait de violence, et pour y résister, Forster fut obligé de s'étendre tout de son long sur l'herbe mouillée. Il était si près du bord du rocher, qu'il n'en voyait pas moins ce qui se passait sur la mer. — Un éclair brilla. — Que Dieu ait pitié de leurs âmes! s'écria Forster; et il ferma les yeux de crainte qu'un autre éclair ne lui montrât le reste de cette scène horrible.

Il avait vu le navire au milieu du ressac, à quelques toises des rochers, jeté sur le côté, sa voile de misaine et sa grande voile enlevées de leurs ralingues. Il n'entendit pas les cris du désespoir; il ne vit pas les vains efforts des victimes de la fureur des éléments pour sauver leur vie; tout fut couvert par les rugissements du vent et par l'obscurité de la nuit.

A compter de ce moment, la tempête, comme si sa rage eût été rassasiée par la dévastation qu'elle avait causée, se calma peu à peu, et Forster descendit du rocher avec précaution, et alla rejoindre Robertson, qui jetait encore des fagots sur le feu.

— Ménagez votre bois, lui dit-il, ce feu ne peut plus être utile à ceux que nous désirions sauver. Les portes de l'éternité viennent de s'ouvrir pour eux.

— Le navire a-t-il donc péri, monsieur?

— Il s'est brisé contre les rochers, de l'autre côté de la pointe, et il ne reste personne qui puisse voir cette flamme.

— Que la volonté de Dieu se fasse! mais j'entretiendrai encore le feu. Si par miracle quelqu'un de ces malheureux était porté de ce côté de la pointe, il pourrait se sauver dans la crique, — c'est-à-dire s'il est bon nageur.

Robertson rentra alors dans sa chaumière, et il en apporta un bonnet de laine rouge pour suppléer au chapeau que M. Forster avait perdu. La pluie avait cessé, et ils s'assirent près du feu pour se chauffer et sécher leurs vêtements.

Robertson venait de jeter encore quelques fagots sur le feu, et la flamme répandait une

lueur qui éclairait toute la petite crique, quand l'œil de Forster fut attiré par quelque chose qui flottait sur l'eau et qui approchait évidemment du rivage. Il le montra au pêcheur, et ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la crique pour mieux l'examiner.

— Ce n'est pas un homme, monsieur, dit Robertson.

— Je ne saurais dire ce que c'est, répondit Forster; je croirais plutôt que c'est quelque animal; — c'est certainement une créature vivante.

Le point fut décidé au bout de deux minutes, et ils distinguèrent clairement un grand chien tenant quelque chose de blanc dans sa gueule. L'animal paraissait épuisé, car il nageait plus lentement; mais enfin ils eurent la satisfaction de le voir passer le ressac, qui n'était pas très violent en cet endroit, et arriver à terre avec son fardeau. Il le déposa aux pieds de Forster, et secoua ses longs poils mouillés. Forster prit l'objet de la sollicitude du chien, et vit que c'était un enfant qui paraissait avoir de quatre à six mois.

— Pauvre enfant! s'écria-t-il.

— Il paraît mort, monsieur.

— Je le crains fort, mais il est possible qu'il ne le soit pas. Le chien le tenait hors de l'eau jusqu'au moment où il a rencontré le ressac, et il n'y est pas resté assez longtemps pour qu'il puisse être noyé.

— Si quelque chose peut le sauver, monsieur, c'est le sein d'une femme. Je vais le porter à Jane, elle saura mieux que nous ce qui lui convient.

Il porta l'enfant à sa femme, qui le reçut avec la compassion qu'inspire le sentiment maternel, même pour les enfants des autres. Au grand plaisir de Forster, il revint au bout d'un quart d'heure lui annoncer que l'enfant avait remué et crié, que tout portait à croire qu'il vivrait.

— Jane dit que c'est une jolie petite fille, ajouta-t-il, et que si elle vit, elle partagera son lait entre elle et notre petit Tommy.

Forster ne voulut partir qu'après avoir appris que l'enfant avait pris le sein, et s'était endormi. Il appela le chien, qui s'était couché près du feu ; le chien se leva, mais ce fut pour aller s'étendre à la porte de la hutte dans laquelle il avait vu porter l'enfant, et toutes les

caresses de Forster ne purent le déterminer à le suivre.

Forster retourna chez lui. Sa vieille femme de charge s'éveilla en sursaut en l'entendant frapper. Elle lui ouvrit la porte, et le gronda d'être sorti par un temps si affreux, et surtout de l'avoir obligée à veiller toute la nuit pour l'attendre.

CHAPITRE II.

Il faut maintenant, pour employer une phrase nautique, que nous mettions en panne, c'est-à-dire que nous interrompions quelques instants le cours de notre récit, pour donner au lecteur quelques détails sur l'histoire préalable d'Édouard Forster. L'occasion est d'autant plus favorable, que tous les individus que nous avons jusqu'ici présentés au lecteur sont endormis en ce moment.

Le père d'Edouard Forster était un ministre de l'église anglicane, qui, quoiqu'il eût des cousins au vingtième ou au trentième degré qui portaient des titres bien ronflants, était resté toute sa vie desservant d'une paroisse située dans un district peu éloigné du canton qu'Edouard habitait maintenant. C'était une de ces abeilles de l'église qui font tout le travail de la ruche, tandis que les frelons en dé-

vorent le miel. Chaque dimanche de l'année il prêchait trois sermons, et célébrait trois services dans trois églises différentes ; et il baptisait, mariait et enterrait une population répandue sur quelques milliers d'acres de terre, le tout pour le modique salaire de cent livres par an. Peu de temps après avoir été nommé desservant, il épousa une jeune personne qui lui apporta pour toute dot beaucoup de vertu et de beauté, et qui lui donna ensuite des gages de leur amour mutuel *ad libitum.* Mais l'Être qui donne peut reprendre, et sur près d'une vingtaine de ces présents intéressants mais dispendieux, trois seulement, et tous trois du genre masculin, arrivèrent à maturité. L'aîné, John, ou Jack, comme on l'appelait familièrement, fut envoyé à Londres chez un parent qui était procureur, et qui voulut bien se charger de l'instruire dans sa profession.

John apprenait lentement et avec peine; mais ce qu'il avait une fois appris, il ne l'oubliait jamais, et, à force d'efforts et de persévérance, il parvint à se distinguer dans sa profession. Il avait été séparé de sa famille dans sa première jeunesse, et il n'avait jamais eu le temps d'aller la revoir. Il apprit la nouvelle de

la naissance et de la mort d'un grand nombre de frères et de sœurs; et avec le temps il apprit aussi le décès de son père et de sa mère. Il les regretta sincèrement, car il les aimait, et il attendait avec impatience le moment où il pourrait rendre leur existence plus agréable, car à peine commençait-il alors à exercer sa profession pour son propre compte. Au moment dont nous parlons, il était encore garçon, quoiqu'il eût plus de cinquante ans. C'était un homme brusque, bourru, et n'ayant pas plus de grâce qu'un ours qui apprend à danser. Sans cesse enfermé dans son cabinet, et n'ayant la tête occupée que des détails secs et techniques de sa profession, il divisait les hommes et les choses en deux parties : — les hommes honnêtes ou les hommes fripons; — les choses légales ou les choses illégales. Quoique riche il continuait encore sa profession laborieuse et lucrative, et amassait une fortune considérable, sans savoir qui la recueillerait, non par cupidité, mais par suite d'une longue habitude, qui faisait que son genre de travail était pour lui non seulement un plaisir, mais un véritable besoin. Il y avait près de vingt ans qu'Edouard Forster ne l'avait vu. La dernière visite qu'il lui avait rendue

était lorsqu'il avait traversé Londres en se retirant du service. Et comme ils ne s'écrivaient jamais, John n'aurait pu dire si Edouard ou quelque autre de ses frères était encore vivant.

Le second des trois frères se nommait Nicolas. Le révérend M. Forster, qui n'avait à laisser à ses enfants qu'une bonne réputation, — qui, quoique préférable à la richesse, ne procure pas toujours une livre de pain au besoin, — cherchait avec soin dans ses enfants quelques symptômes qui pussent indiquer quel chemin ils devaient prendre pour arriver à la renommée et à la fortune. Nicolas, quand il portait encore des jupons, s'amusait beaucoup avec un verre ardent. Tantôt il brûlait le nez du chien pendant qu'il dormait au soleil; tantôt il pratiquait de petits trous ronds dans la robe de sa mère, ou dans le surplis de son père. Le verre ardent décida de son sort, et il fut mis en apprentissage chez un opticien, d'où son père espérait qu'il prendrait son vol jusqu'au plus haut degré des sciences physiques; mais soit qu'il n'eût pas d'ambition, ou qu'il manquât de moyens, Nicolas resta terre à terre, et il se contenta d'ouvrir une boutique dans le petit port d'Overton. Un jour, il nettoyait une montre; un autre, il

réparait un cadran; mais son principal négoce était de vendre des baromètres et des thermomètres, des télescopes et des lunettes; et les mots, *Nicolas Forster, opticien*, se lisaient en grosses lettres sur l'enseigne qui surmontait la fenêtre de sa petite boutique, où on le voyait constamment occupé à travailler. Il avait un caractère composé de bizarrerie et de simplicité; c'était un de ces hommes à qui le génie est échappé; les rayons visuels de ses yeux étaient sans défaut; mais il avait l'esprit louche, et le *lucidus ordo* ne pouvait y pénétrer. Il gagnait de quoi vivre dans la petite ville où il demeurait, car il n'avait pas de compétiteur, et il y passait pour un homme très habile. C'était le seul des trois frères qui se fût marié. Mais tout ce que nous dirons, quant à présent, de cette partie de son histoire, c'est qu'il n'avait qu'un fils, et qu'il avait choisi sa femme parce que, pour employer ses propres expressions, elle convenait à son *focus*.

Édouard Forster, le plus jeune, quoique de fort peu d'années, a déjà paru sur la scène. Dès sa plus tendre enfance, il avait montré de grandes dispositions pour la marine, car il faisait flotter des coquilles de noix sur de petites

mares d'eau, et il lançait sur le ruisseau qui coulait près du presbytère, des fragments de lattes auxquels il ajustait des voiles de papier. Il fut donc décidé qu'il serait marin, pour qu'il pût devenir un Nelson.

Édouard mérita certainement bien de son pays pendant le temps qu'il le servit; et s'il avait pu continuer sa profession, il se serait probablement élevé aux premiers grades. Malheureusement, après avoir fait son temps de service comme midshipman, et avoir été nommé lieutenant sans autre protection que sa bonne conduite, il reçut une blessure dangereuse dans une expédition. Cette blessure se guérit; mais comme nous l'avons déjà dit, elle se rouvrait fréquemment, et il fut obligé de se retirer du service avec sa demi-paie. Il loua alors la chaumière où nous l'avons trouvé, et comme ses besoins étaient peu nombreux, cette pension lui suffisait pour vivre. Une indolence, résultat d'un esprit cultivé, qui se nourrissait de ce qu'il avait appris, sans désirer apprendre davantage; une égalité d'âme inperturbable; l'habitude d'être maître absolu de lui-même, telles étaient les principales qualités qui caractérisaient Édouard Forster, que nous allons

maintenant éveiller, afin de pouvoir reprendre le fil de notre histoire.

— Eh bien, M. Forster, il paraît que vous avez bien dormi cette nuit, s'écria mistress Beazelay, d'une voix assez forte pour l'éveiller en sursaut, en lui apportant de l'eau chaude pour certaine opération journalière à laquelle les hommes seuls sont assujettis, et dont bien des gens regardent le retour pénible comme l'équivalent de la peine prononcée contre les femmes, mais qu'elles n'ont à souffrir qu'à de longs intervalles. Cependant c'est ce qu'il est impossible de prouver jusqu'à ce que les femmes aient une barbe au menton, — ce qu'à Dieu ne plaise, — ou que quelque moderne Tirésias vienne décider la question. Cependant, cette assertion paraît juste, si l'on en juge par une analogie tirée de la vie humaine; car l'homme supporte plus aisément le coup soudain d'une grande calamité que les petites contrariétés qui se représentent à chaque heure du jour. — Savez-vous bien qu'il est neuf heures? La matinée est superbe, après la tempête de la nuit dernière.

— Préparez-moi donc sur-le-champ mon déjeuner, car il faut que je retourne à la crique. Je comptais me lever plus tôt.

— Oui ! De quel côté vient donc le vent ? demanda mistriss Beazelay, empruntant une des phrases maritimes de son maître.

— Si vous désirez le savoir, mistriss Beazeley, permettez-moi de me lever, et je pourrai vous le dire plus tôt.

— Mais pourquoi êtes-vous rentré si tard?

— Parce qu'un navire a fait naufrage.

— O mon dieu ! Et quelqu'un a-t-il perdu la vie ?

— Une seule personne a été sauvée.

— Juste ciel ! — Contez-moi tout cela, je vous en prie, M. Forster.

— Aussitôt que je serai levé, répondit l'ancien marin, faisant en même temps un mouvement qui annonçait qu'il allait sortir de son lit, et qui détermina mistriss Beazeley à battre en retraite.

Il ne tarda pas à descendre, et il trouva dans la salle à manger l'eau bouillante dans la bouilloire, et la curiosité dans la tête de la femme de charge. Tout en déjeûnant, il lui fit le récit de tout ce qui s'était passé la veille, et il partit ensuite pour aller savoir des nouvelles de l'enfant. Il arriva bientôt à la hutte de Robertson, et le bruit de ses pas fit sortir le pêcheur et sa femme ; celle-ci tenait l'enfant dans ses bras.

— Voyez quelle jolie petite fille, M. Forster! dit Jane. Elle se porte fort bien, et elle est toujours de bonne humeur.

Forster regarda l'enfant qui lui sourit comme par reconnaissance; mais son attention fut détournée par le chien de Terre-Neuve, qui s'avança comme pour recevoir une caresse, et qui se coucha ensuite sur le sable, qu'il battait de sa queue, les yeux fixés sur Forster.

Celui-ci prit l'enfant des bras de sa nouvelle mère. — Ta vie n'a tenu qu'à un fil, pauvre enfant, dit-il, tandis que ses traits prenaient une expression aussi mélancolique que les idées qui l'occupaient. Mais qui sait quels périls peuvent t'attendre? Qui sait si tu retrouveras jamais tes parents, ou si tu recevras tous les soins d'un ancien marin? Qui peut dire si le destin ne t'eût pas été plus favorable en te laissant devenir la victime des vagues, qu'en t'exposant à un monde plein de chagrins et de crimes? Mais l'Être tout-puissant qui t'a sauvée a ses desseins, et ne nous en doit aucun compte. Il embrassa l'enfant et le remit dans les bras de sa nourrice.

Ayant pris les arrangements convenables avec Robertson et sa femme, aux soins desquels il avait résolu de confier l'enfant quant à présent,

il monta sur le promontoire, pour voir si quelques débris du navire se montraient encore, et il remarqua que quelques allonges et quelques planches tenaient encore ensemble et se montraient au-dessus de l'eau. Il en descendit en faisant un long circuit par un sentier qu'il connaissait, et comme la marée était basse, il put arriver au pied du rocher. Les débris qu'il avait aperçus étaient comme enchâssés entre deux pointes de rocher, mais c'était tout ce qui restait du malheureux navire. Mâts, vergues, bois et agrès de toute espèce, tout avait disparu. Les vagues qui s'étaient brisées avec fureur contre le promontoire, avaient tout entraîné en se retirant, pour le porter peut-être bien loin. Tout ce dont Forster put s'assurer, fut que le navire n'était pas de construction anglaise et qu'il était d'un port considérable. Mais quels étaient les infortunés qui s'y trouvaient, et quelle en avait été la cargaison, ce fut sur quoi il ne put former aucune conjecture. Le linge de l'enfant était marqué J. F., et il n'avait pas autre chose qui pût constater son identité.

Les jours, les mois se passèrent, et Forster, malgré toutes les recherches qu'il put faire, ne put ni apprendre le nom du navire naufragé,

ni obtenir le moindre renseignement relatif à la petite fille dont il s'était chargé. Elle fut sevrée; dès qu'elle put marcher seule, elle fut conduite dans la chaumière de Forster, qui, désespérant de jamais découvrir ses parents, résolut de l'élever comme sa fille, et elle devint l'objet de tous ses soins et de ceux de mistriss Beazeley.

Mistriss Beazeley, qui avait passé la grande climatérique, était une bonne femme, très attachée à Forster, chez qui elle demeurait depuis bien des années. Mais, comme toutes les femmes, mariées ou non, qui ont la conduite d'une maison, elle voulait que tout allât à sa volonté, et elle grondait son maître sans plus de cérémonie que si elle lui eût été unie par le nœud conjugal.

Forster s'y soumettait paisiblement, car il était assez philosophe pour s'assujettir au Code pénal du mariage sans en goûter les jouissances. L'arrivée de l'enfant lui fit même penser qu'il était comme s'il eût été marié. Il jouait avec la petite fille avec le même plaisir que s'il eût été son père, et se laissait gouverner par sa femme de charge avec la même docilité que s'il eût été son mari.

Le chien de Terre-Neuve changea probablement de nom, et il apprit bientôt à répondre au nom de Fidèle qu'il avait bien mérité. Il avait accompagné sa jeune maîtresse chez Forster, et il couchait aux pieds de son berceau. Il fallait aussi donner un nom à la petite fille. — C'est un trésor que l'Océan a jeté sur la terre, dit Forster, elle s'appellera Ambre.

Maintenant il faut que nous appelions l'attention du lecteur sur d'autres scènes qui se passèrent en même temps que celles que nous venons de décrire.

CHAPITRE III.

On peut acheter, par caprice, un domaine, une maison, un cheval, et reconnaître ensuite qu'on n'a pas trouvé précisément ce qu'on désirait. On peut être placé dans la même situation par le choix qu'on a fait d'une femme, et le cas est beaucoup plus sérieux, car c'est une espèce de propriété dont on ne peut se débarrasser en la revendant au prix coûtant, quand même on l'aurait obtenue pour rien. Or il arriva que Nicolas Forster dont nous avons déjà dit quelques mots, quoiqu'il eût pensé à l'époque de son mariage que la femme qu'il avait choisie convenait parfaitement à son *focus,* finit enfin par reconnaître qu'en faisant son choix, il avait eu la vue plus courte qu'il ne convenait à un opticien.

Quels que pussent avoir été les charmes de mistriss Nicolas Forster, à l'époque de son mariage, on ne lui en apercevait aucun reste à celle où cette histoire commence. C'était une petite femme maigre, ayant un nez pointu et des yeux de furet, soupçonneuse, jalouse, et toujours de mauvaise humeur. Sa seule occupation, nous pourrions dire, son seul plaisir, était de trouver quelqu'un en faute. L'unique servante que l'état de leurs finances permettait à peine aux deux époux d'avoir, ne restait que bien rarement chez eux plus d'un mois, et ce n'était que le manque de pain qui pouvait en déterminer une autre à la remplacer.

Heureusement pour Nicolas Forster il avait un genre de caractère qui ne pouvait admettre une colère durable; il était distrait à l'excès, et quand sa femme, par ses discours ou sa conduite, l'excitait à quelque emportement, quelque autre idée qui se présentait à son esprit le calmait sur-le-champ, et il n'y pensait plus. Cependant, quand il réfléchisait sur ce sujet, ce qu'il faisait souvent, quoique pour peu d'instants à la fois, il ne pouvait s'empêcher de se dire qu'il serait plus heureux et plus tranquille s'il plaisait à Dieu d'appeler à lui mistriss

Forster ; et cette idée finit par s'emparer de son imagination. L'humeur grondeuse de sa femme nuisait tellement à l'exécution des plans qu'il formait, que lorsqu'il concevait quelque projet qui lui semblait important, il l'ajournait après la mort de mistriss Forster.

— Eh bien, cher Forster, lui dit-elle un jour pendant qu'elle dînait, combien de temps faudra-t-il que le dîner vous attende encore? Tout sera froid comme à l'ordinaire. Il est bon de faire remarquer que tout le dîner n'était composé que du reste froid d'une épaule de mouton qui paraissait pour la troisième fois sur la table.

— Je viens, ma chère, je viens; je voudrais seulement finir d'examiner cette montre, je crois que le grand ressort en est cassé.

— Vous venez? eh bien! le dîner s'en va, j'ai fini, et je ne vous attendrai pas plus long-temps. Desservez, Betty.

Nicolas, qui ne manquait pas d'appétit, et qui savait que si le mouton rentrait dans le garde-manger, il ne serait pas facile de l'en faire sortir, laissa la montre sur son comptoir et se mit à table.

— Me voici, ma chère, me voici. Je suis

fâché de vous avoir fait attendre, mais il faut que les affaires aillent avant tout. — Oui vraiment ce mouton est tout-à-fait froid ; je croyais qu'on venait à peine de le mettre sur la table. — Cette montre est fort bonne, mais quand j'aurai fini mon perfectionnement....

— Quand vous l'aurez fini ? Voulez-vous bien me dire quand vous finissez jamais quelque chose ? — Fini ! — Et quand comptez-vous le finir?

— Mais, répondit Nicolas d'un air distrait, je crois.... oui.... je compte que je le finirai après votre mort.

— Après ma mort! s'écria mistriss Forster se levant en fureur, les poings appuyés sur les côtés. Après ma mort! je vous promets, M. Forster, que je vivrai assez pour danser sur votre tombeau. — Après ma mort!

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, ma chère; je pensais à autre chose, j'étais distrait.

— Distrait? dites que vous êtes fou. — Quel homme de bon sens mange du tabac avec du mouton ?

Le fait était que Nicolas, suivant son usage, avait sa tabatière ouverte à son côté, et il venait d'y prendre avec son couteau du tabac

qu'il avait mis sur son assiette, comptant prendre du sel.

— C'est ma foi vrai, dit Forster en faisant tomber dans la salière le tabac qu'il avait mis sur son assiette.

— Encore d'une autre, s'écria mistriss Forster; qui voudra manger de ce sel à présent, sale bète que vous êtes !

— Je ne suis ni sale ni bête, mistriss Forster! s'écria l'opticien avec un mouvement de colère, et je voudrais bien savoir de quel droit vous vous permettez.... A propos, ma chère, avez-vous chargé Betty de porter le télescope au capitaine Simkins?

— Oui, M. Forster, oui; que deviendrions-nous, si je ne songeais pas à vos affaires? Et je vous dirai que si vous ne savez pas vous procurer plus d'ouvrage, nous ne tarderons pas à mourir de faim. — Dix-sept shillings et six pence, voilà tout ce que j'ai reçu la semaine dernière. Comment payer avec cela le loyer, les taxes, le feu, le boire, le manger et le vêtement? Il faut que vous me l'expliquiez, M. Forster.

— Que puis-je y faire, ma chère? jamais je ne refuse de l'ouvrage.

— Non ; mais il faut vous arranger pour en avoir davantage.

— Je puis raccommoder une montre, faire un télescope, mais je ne puis faire venir des pratiques.

— Je vous dis que vous le pouvez, dit mistriss Forster, enlevant le reste de l'épaule à l'instant où son mari prenait son couteau pour en couper encore une tranche, et l'enfermant dans le buffet; et il faut que vous le fassiez, ou vous vous passerez de dîner.

— C'est ce qu'il me paraît, dit Nicolas en prenant une prise de tabac; mais réellement je ne vois pas comment...

— Vous ne voyez pas ! si vous n'étiez pas le plus grand....

— Non, ma chère, non; je ne suis pas le plus grand opticien du monde, quoique, lorsque j'aurai fini mon perfectionnement du....

— Le plus grand opticien ! c'est le plus grand fou que je voulais dire.

— C'est autre chose, ma chère, mais...

— Point de mais, monsieur Forster! Répondez-moi : — Quand vous avez racommodé une montre pour quelqu'un, vous la rapporte-t-il jamais?

— Pourquoi me la rapporterait-il, quand je l'ai mise en état?

— Et pourquoi la mettez-vous en état?

— Pourquoi? répéta Nicolas avec surprise.

— Sans doute. Pourquoi ne pas la racommoder de manière à ce qu'elle ait bientôt besoin d'une nouvelle réparation?

— Mais on me paie pour que la montre aille bien, mistriss Forster.

— Eh bien! vous mourrez de faim.

— Si c'est la volonté de Dieu! répondit l'honnête Nicolas.

Ce duo matrimonial fut interrompu par l'arrivée de leur fils. Il faut que nous le présentions particulièrement à nos lecteurs, attendu qu'il jouera un rôle important dans cette histoire.

Newton Forster, — car tel était le nom que l'opticien Nicolas avait donné à son fils, par respect, disait-il, pour le grand sir Isaac Newton, —avait alors environ dix-sept ans. Il était grand, vigoureux et bien fait. Il avait des traits agréables, un front qui annonçait la candeur, et sa physionomie prévenante ne faisait que réfléchir les belles qualités de son cœur et de son esprit. Son père avait consacré tout son loisir à l'éducation de son fils, et il avait même fait à ce

sujet des dépenses qui lui avaient coûté bien des privations, dans l'espoir que Newton s'élèverait un jour au rang de l'homme célèbre dont il portait le nom. Mais Newton n'était pas d'un caractère à rester assis devant un comptoir pour nettoyer une montre, ou remettre un verre à un télescope. Toutes les fois qu'il pouvait s'échapper de l'école ou de la maison paternelle, il courait sur le port, regardait charger ou décharger les bâtiments qui allaient partir ou qui arrivaient, et dès l'âge de douze ans, il avait déclaré qu'il voulait être marin. Son père y avait consenti, quoique à contre-cœur, mais à condition qu'il finirait d'abord son éducation, et cette condition avait été strictement exécutée de part et d'autre.

A l'âge de quinze ans, Newton avait appris tout ce que pouvait lui enseigner un pédagogue du voisinage. Il s'était alors engagé à bord d'un bâtiment côtier sur lequel, pendant les deux dernières années, il avait fait plusieurs voyages, dont la durée était ordinairement d'environ six semaines, après quoi il restait chez son père jusqu'à ce que le navire prît une autre cargaison.

Tout jeune qu'il était, l'éducation qu'il avait

reçue, ses talents naturels, et son caractère laborieux, l'avaient élevé, en moins d'un an, au grade d'aide du maître de ce bâtiment, et la paie qu'il recevait le mettait en état d'aider son père, car le produit du travail de celui-ci ne suffisait pas, comme le disait mistriss Forster, pour joindre les deux bouts. Quoique Newton ne pût s'empêcher de remarquer la bizarrerie du caractère de son père, il avait le plus grand respect pour lui, car il savait qu'il avait d'excellentes qualités, et qu'il était scrupuleusement honnête. Nous ne pouvons dire qu'il eût les mêmes sentiments pour sa mère : il était indigné en voyant la manière dont elle traitait son père; mais il avait assez de tact pour éviter toute querelle sérieuse avec elle, et quoiqu'elle ne l'aimât point, il avait pris sur elle une sorte d'ascendant.

Il était sorti le matin même pour aider à placer un nouveau grand étai sur le sloop à bord duquel il servait. — Qu'y a-t-il donc, mon père? demanda-t-il à Nicolas, dont il remarqua l'air soucieux en rentrant.

— Rien. Seulement votre mère dit que nous mourrons de faim, si nous sommes honnêtes.

— Eh bien! mon père, nous mourrons du moins avec une bonne conscience, répondit Newton; mais j'espère que les choses n'en sont pas arrivées là, car j'ai diablement faim, ajouta-t-il en jetant les yeux sur la table, sur laquelle il ne vit qu'une nappe et une salière. — Eh bien! ma mère, les eaux sont-elles basses, ou avez-vous déjà tout remis dans le buffet? Il s'en approcha, et le trouva fermé.

— Il n'y a rien dans le buffet, dit sa mère d'un ton d'humeur.

— A quoi bon le fermer en ce cas? Allons, ma mère, donnez m'en la clef, et je réponds que j'y trouverai quelque chose.

— Ce buffet est à moi, dit mistriss Forster, et je n'entends pas que personne l'ouvre.

— Comme il vous plaira, ma mère. Mais dites-moi, mon père, y a-t-il quelque chose dans le buffet?

— Si je m'en souviens bien, Newton, il doit s'y trouver un reste de mouton. Je ne crois pas avoir tout mangé.

Newton prit sur l'atelier un ciseau et un marteau. — Eh bien! ma mère, dit-il avec beaucoup de sang-froid, il faut que je dîne; et puisque vous ne voulez pas me donner la clef du

buffet, je ferai sauter la serrure. Il y appuya le ciseau, et leva le marteau.

— Voilà la clef, monsieur, s'écria mistriss Forster en la jetant sur la table, et elle sortit de la chambre avec un air d'indignation.

Newton ouvrit le buffet. — Avez-vous dîné, mon père? demanda-t-il en mettant sur la table le reste de l'épaule.

— Je ne saurais trop dire, Newton, mais je me sens de l'appétit.

Ils se mirent tous deux à table, et quand mistris Forster revint, elle ne retrouva que des os.

CHAPITRE IV.

Environ trois semaines après cette petite scène, Newton Forster partit avec le sloop pour porter une cargaison à Waterford. Le maître de ce bâtiment buvait avec excès, et lorsqu'il était à terre, il était rare qu'on le vît sans qu'il fût ivre. Mais, pour lui rendre justice, il faut dire que, lorqu'il était en mer, il s'abstenait de se livrer à son penchant favori, afin de pouvoir veiller à la sûreté des marchandises confiées à ses soins, et conduire son navire en sûreté dans le port. Ce fait était si bien connu, que son état continuel d'ivresse, quand il était à terre, ne nuisait pas à sa réputation de bon marin, et n'empêchait pas qu'on ne lui confiât le commandement d'un navire.

Cependant, depuis qu'il avait Newton pour aide, il n'avait pas tout-à-fait persisté dans sa louable résolution. Pendant un an, il s'était

donné beaucoup de peines pour l'instruire dans sa profession, et voyant qu'il était aussi en état que lui de conduire le bâtiment, il ne se gênait plus, et ne s'embarquait jamais sans mettre à bord une grande cruche de whiskey, qu'il gardait dans sa cabine de crainte d'accident. Jusqu'à ce qu'elle fût vide, il lui tenait fidèle compagnie, et comme il était rarement en état de se montrer sur le pont, Newton était de fait le véritable maître du sloop.

Le vent était favorable quand ils étaient leur partis d'Overton; mais à peine avaient-ils-perdu de vue ce port qu'il devint contraire. Ils furent obligés de s'écarter de la côte, et le troisième jour, tandis qu'ils attendaient la marée pour s'en rapprocher, Newton apperçut plus loin en mer, divers objets qui flottaient sur l'eau. La moindre chose est une bonne prise pour un bâtiment côtier, même un tonneau vide n'est pas à dédaigner. Newton laissa donc dériver d'un point ou d'eux pour s'en approcher, et quand il en fut près il vit quelques tonneaux, des caisses et des débris de toute espèce. Il mit en panne sur-le-champ, mit en mer sa petite embarcation, et à l'aide de tout son équipage, qui ne consistait qu'en un homme et un enfant, il

réussit, et après une bonne heure de travail, pendant que le maître cuvait son whiskey dans sa cabine, à pêcher et à transporter sur son bord deux tonneaux pleins, une grande malle, et une assez grande quantité de planches et de bois brisés.

Newton en conclut que quelque grand navire avait fait naufrage dans les environs tout récemment, car les bois n'étaient couverts ni d'herbes marines, ni de ces animalcules qui s'y attachent quand ils ont fait un long séjour dans la mer. Le bout de quelques pièces de bois était marqué de lettres initiales; mais le nom du navire ne se trouvait sur aucune. La malle était fermée, il ne voulut l'ouvrir qu'en présence du maître. Il perça les deux tonneaux pour s'assurer de ce qu'ils contenaient, et il reconnut que c'était du rhum de la Jamaïque.

Il descendit dans la cabine, et il se passa quelque temps avant qu'il pût éveiller le vieux Thompson. — C'était le nom du maître.

— Un navire a fait naufrage, lui dit-il, et je viens d'en pêcher quelques débris.

— Au diable les débris! s'écria le maître en se retournant de l'autre côté.

— Il y a aussi une grande malle, et je n'ai

pas voulu l'ouvrir sans que vous fussiez présent.

— Une malle ! — Que m'importe ? — Laissez-moi dormir !

— Et deux tonneaux pleins de rhum de la Jamaïque.

— Heim ! — Que dites-vous ? s'écria Thompson en se mettant sur son séant, ne parlez-vous pas de rhum ?

— Deux grands tonneaux qui en sont pleins, monsieur.

— Deux tonneaux ! Où sont ils ?

— A bord, monsieur ; je viens de les y apporter. — Ne monterez-vous pas sur le pont ?

— A l'instant même, mon cher Newton.

Le maître sauta à bas de son lit, sur lequel il s'était jeté tout habillé, et monta sur le pont sans se donner le temps de mettre ses souliers. Il resta un moment comme en admiration devant les deux tonneaux, tira de chacun un demi-verre de rhum pour en reconnaître la qualité, en parut fort satisfait, et en emplit un pot, avec lequel il se préparait à retourner dans sa cabine, quand Newton lui dit :

— N'ouvrirez-vous pas la malle, Monsieur ?

— Ouvrez-la, si vous le voulez, mon cher garçon, répondit Thompson; vous avez fait aujourd'hui une bonne prise, et vous aurez pour votre part la malle et tout ce qu'elle contient. Mais ayez soin de bien assurer les tonneaux sur le pont, et aussitôt que nous le pourrons nous les avirerons dans un coin obscur de la cale, sans quoi, quand nous arriverons dans le port, quelque drôle ayant une plume derrière l'oreille viendrait les confisquer Dieu sait au profit de qui.

Le maître descendit dans sa cabine. L'homme et l'enfant qui formaient avec Newtou tout l'équipage du sloop ne trouvèrent rien à redire à la distribution des prises faites par le maître, car ils étaient convaincus que Thompson, pour s'assurer de leur discrétion, leur accorderait leur part du rhum tant qu'il durerait.

Newton ayant chargé Tom de prendre le gouvernail, descendit la malle dans la cabine, où il trouva le maître étendu sur son lit ivre mort. Il en força la serrure et vit qu'elle était remplie de linge à l'usage d'une femme et d'un enfant, le premier, marqué L. C., et le second J. F. Il y trouva aussi un paquet de lettres adressées à madame Louise de Montmorency; mais elles

étaient en français, et il ne savait pas un seul mot de cette langue. Un écrin en maroquin rouge contenait quelques bijoux, et deux ou trois croix de différents ordres de chevalerie.

Newton enferma dans sa caisse l'écrin et les lettres, et étendit le linge sur les coffres et les bancs pour les sécher. Quoique Thompson lui eût fait présent de la malle et de ce qu'elle contenait, il ne s'en regardait pas comme propriétaire, et il se proposait de consulter son père à son retour, sur les moyens de découvrir ceux à qui le tout appartenait légitimement.

Le sloop, sous la conduite de Newton, avait encore lutté deux jours contre un vent contraire quand le vent changea tout à coup. Le vent soufflait toujours du même côté, mais le ciel s'était chargé de nuages, et le soleil donnait une lumière d'un rouge sombre, qui annonçait un ouragan venant du nord-ouest. Il arriva un peu avant midi, et le sloop tanguait de manière à jeter son mât sur l'avant. Le seul port où ils pussent entrer était à quelques milles; Newton n'en connaissait pas la navigation, il alla donc éveiller le maître pour lui demander ce qu'il y avait à faire.

Le bâtiment était alors sous sa grande voile

et sous la voile d'étai de misaine, ayant tous les ris pris. Il descendait à chaque instant entre les vagues, dont quelques-unes lui balayaient le pont. Heureusement, Thompson avait dormi toute la matinée, et n'avait pas encore bu de la journée. Il fut donc plus facile à Newton de l'éveiller, quoiqu'il eût encore la tête lourde par suite de ce qu'il avait bu la veille.

— Un grand vent, dites-vous? — Oh! — c'est ce qu'il me semble, dit le maître en se levant. — D'où vient-il?

— Du nord-ouest, passant de temps en temps nord-nord-ouest. Nous avons perdu dix bons milles depuis hier soir, et nous sommes près de Dudden-Sands, répondit Newton. — Je crois que nous ferons bien d'arriver vent arrière, car l'ouragan ne paraît pas disposé à se calmer.

— Je serai sur le pont dans un instant, mon garçon; remontez-y, et faites porter le sloop près et plein. — Ayez soin que les deux tonneaux soient bien assurés! — Dudden-Sands! — C'est un banc infernal; mais ce n'est pas pour rien que j'ai navigué quarante ans sur cette côte.

Thompson ne fut pas plus d'une minute à arriver sur le pont, et affermissant ses jambes en se tenant à l'étai de hune, il jeta un coup d'œil

du côté de la terre : — Tout ira bien, dit-il, voilà le promontoire de Sands, j'en suis sûr ; et il fait un chien d'ouragan, il n'y a pas de doute. — La barre au vent, Tom. — Mollissez un peu l'écoute de misaine, Newton. — Pas trop. — Bien. — A présent prenez le gouvernail, Newton. Voyez-vous là-bas cette montagne? gouvernez pour la doubler. Le sloop courait vent arrière, et en moins d'une heure il était près du promontoire que le maître avait montré. — Maintenant, Newton, il faut serrer cette pointe, sans quoi nous ne ferons rien de bon. — Lofez un peu ! — C'est cela ! — Vous avez passé Sand-Head, et dans quelques minutes nous serons de l'autre côté dans la baie. — Ferme ! — Fort bien ! — A présent il faut que je m'humecte le gosier.

Il se mit à genoux pour ôter le fausset d'un des tonneaux ; mais pendant qu'il était dans cette posture, une forte vague frappa la hanche du navire et le fit donner à la bande avec violence. Ce choc brisa la corde qui retenait l'autre tonneau qui était au vent, et qui, roulant sur le pont avec violence, alla frapper Thompson qui était agenouillé devant l'autre. Le malheureux poussa un gémissement, et resta étendu

sur le dos, la tête ensanglantée. Newton ne pouvant quitter le gouvernail, ordonna à Tom et à Bill de le porter dans la cabine et de le mettre au lit. Quelques minutes après le sloop était en sûreté dans la baie. Newton se hâta de descendre dans la cabine, et il vit que Thompson avait eu la tête brisée entre les deux tonneaux. Le malheureux respirait encore, mais il ne pouvait parler, et il n'avait aucune connaissance. En moins d'une demi-heure, il avait cessé d'exister.

CHAPITRE V.

Le lendemain, les restes du vieux Thompson furent portés à terre dans le canot du sloop, et enterrés dans le cimetière d'un petit hameau habité par des pêcheurs, et situé sur le bord de la baie où ce bâtiment était à l'ancre. Newton y prit un homme pour aider à la manœuvre, et dès que le vent le permit il mit à la voile et finit son voyage sans autre accident.

Ne trouvant pas de cargaison à prendre à Waterford, il retourna sur son lest à Overton. Il apprit la mort de Thompson à l'armateur du sloop, qui demeurait dans cette ville, où cet événement devint pendant quelques jours le sujet de toutes les conversations.

Newton consulta son père sur le parti qu'il devait prendre relativement à la malle; mais Nicolas ne sut lui-même quel avis lui donner. — Réellement, Newton, lui dit-il, je ne sais trop

que vous dire. Une chose certaine, c'est que ni la malle ni ce qu'elle contient ne vous appartiennent. Mais la difficulté, c'est de découvrir qui en est le légitime propriétaire. Au surplus apportez-la ici, nous clouerons le couvercle, et, avec le temps, nous saurons à quoi nous en tenir. D'ailleurs, nous pourrons faire des enquêtes quand..... quand votre mère sera....

— Je crois, dit Newton, qu'il ne serait pas à propos que ma mère fût informée de toutes les circonstances de cette affaire. Mais comment satisfaire sa curiosité sur ce point, c'est ce dont je dois vous laisser le soin.

— A moi, mon fils! non, non ! il vaut mieux que vous vous en chargiez : vous savez que vous n'êtes pas tous les jours ici exposé à sa colère.

— A la bonne heure, mon père, répondit Newton en riant; mais voici M. Dragwell et M. Hilton, qui viennent se consulter sur ce qu'on doit faire des effets du pauvre Thompson, car on ne lui connaît aucun parent, même au quatre-vingt-dix neuvième degré.

M. Dragwell était le desservant de la paroisse. Il avait l'habitude de s'asseoir sur le bord de sa chaise, le dos appuyé sur le dossier et ses pouces tournant sans cesse l'un autour de l'au-

tre. Il était facétieux et de bonne humeur; mais de quelque chose qu'il fût question, il remettait toujours à prendre un parti. Sa plus grande singularité était que, quoiqu'il ne manquât jamais de rire aux éclats de ses propres plaisanteries, il lui fallait un temps considérable pour comprendre celles des autres, et il en résultait qu'il riait d'un bon mot quand personne n'y songeait plus, et qu'on ne pouvait s'imaginer quelle était la cause de son bruyant ha! ha! ha!

M. Hilton était l'armateur du sloop, qu'il appelait toujours sa barge. Il avait commandé pendant bien des années un bâtiment semblable; mais enfin, à l'aide d'un peu de contrebande, il avait amassé une somme suffisante pour en armer un, et le profit qu'il en retirait étant plus que suffisant à ses besoins, il avait chargé le vieux Thompson de le conduire, et se reposait à l'ombre de ses lauriers. C'était un homme d'un bon caractère, bon vivant, aimant sa pipe et son pot de bière, mais aimant encore davantage son sloop. Il passait la plus grande partie de la journée assis à la porte de sa maison, qui donnait sur le port, échangeant quelques mots avec tous ceux qui passaient, mais toujours sur le même sujet, son sloop. Si ce bâ-

timent etait à l'ancre : — Voilà ma barge ! disait-il en le montrant avec le tuyau de sa pipe. S'il n'y était pas, il disait quel jour il était parti, et à quelle époque il en attendait le retour. — Le vent était favorable, ou il était contraire. En un mot toutes ses pensées étaient concentrées sur cet objet favori, et il n'était pas facile de les en détourner.

J'aurais dû dire que M. Dragwell était invariablement accompagné de M. Spinney, clerc de la paroisse, petit homme maigre, sur la tête chauve duquel on voyait à peine errer çà et là quelques cheveux blancs. Soit à l'église, soit ailleurs, il prenait toujours son ton d'après celui de son supérieur, et quand on entendait le bruyant ha ! ha ! ha ! du desservant, on pouvait être sûr qu'il serait suivi du hi ! hi ! hi ! en fausset du vieux clerc.

— Que la paix soit dans cette maison ! dit le desservant en entrant; et comme il savait que le caractère de la maîtresse du logis n'était nullement pacifique, ce souhait ironique fut suivi d'un ha ! ha ! ha !

— Hi ! hi ! hi !

— Bonjour, M. Forster ; comment se porte votre excellente femme ?

— Elle est à l'ancre et en sûreté, dit M. Hilton.

— Qui ? demanda le desservant avec surprise.

— Qui ? ma barge bien sûrement.

— Oh ! je croyais que vous parliez de mistriss Forster. Ha ! ha ! ha !

— Hi ! hi ! hi !

— Voulez-vous entrer, messieurs ? leur dit Nicolas en les conduisant dans l'arrière-boutique, où ils trouvèrent mistriss Forster.

— J'espère que vous vous portez bien, M. Dragwell ? dit-elle. Prenez cette chaise ; elle est couverte de poussière, mais cette Betty est une salope incorrigible.

— Newton la manœuvre parfaitement, dit M. Hilton.

— Newton ! s'écria mistriss Forster en jetant un regard d'indignation sur son fils ; Newton manœuvre Betty !

— Eh ! non, madame ; je parle de ma barge.

Newton partit d'un grand éclat de rire ; son père et M. Hilton y firent écho ; mais cet accès de gaieté ne dura qu'un instant.

— Messieurs, dit alors Hilton, nous sommes

réunis pour une triste affaire, une affaire vraiment lamentable. Une mort si subite, si imprévue.

— Ha ! ha ! ha ! s'écria le desservant, qui venait seulement de comprendre l'équivoque relativement à Betty.

— Hi ! hi ! hi !

— Je ne vois là rien qui prête à rire, dit mistriss Forster d'un ton aigre.

— Pardonnez-moi, madame, répondit le desservant, le trait est excellent. — Mais nous ferions mieux de nous occuper de notre besogne, monsieur Forster. — Spinney, où sont les papiers? Spinney tira de sa poche un inventaire des effets laissés par Thompson, et le mit sur la table. — C'est un événement fâcheux, madame, très fâcheux ! Mais nous sommes tous destinés à mourir.

— Oui, grâce au ciel ! dit Nicolas avec distraction.

— Grâce au ciel ! monsieur Forster ! s'écria sa femme ; désirez-vous donc mourir ?

— Ce n'était pas à moi que je songeais, ma chère, je....

— Je réponds qu'elle durera encore longtemps, dit M. Hilton.

— Le croyez-vous ? demanda Nicolas avec un air d'inquiétude.

— J'en suis sûr, je l'ai examinée l'autre jour du haut en bas, en long et en large, en dessus et en dessous. Elle est parfaitement saine.

Nicolas tressaillit, et regarda Hilton en face.

— De qui parlez-vous ? lui demanda-t-il.

— Parbleu ! je parle de ma barge.

— Je croyais que vous étiez venu ici, dit mistriss Forster, pour parler de ce qu'on doit faire des effets de M. Thompson. C'est une affaire grave et solennelle, et il me semble que...

— Ha ! ha ! ha ! s'écria le desservant qui comprenait seulement alors l'équivoque qui avait fait tressaillir Nicolas.

— Hi ! hi ! hi !

Mistriss Forster regarda ces deux éclats de rire comme une insulte personnelle, et elle partit en s'écriant qu'ils auraient mieux fait de prendre un cabaret pour rendez-vous.

Le desservant tourna ses pouces, tandis que les yeux de tous les autres suivaient mistriss Forster qui s'en allait en fureur.

— Ne trouvez-vous pas que c'est une charmante petite barque, Forster? demanda Hilton à Newton après quelques instants de silence.

Nicolas, qui faisait de sombres réflexions sur sa femme, secoua la tête de gauche à droite, tandis que Newton penchait la sienne de haut en bas.

— L'intérieur est tout ce qu'on peut désirer, continua Hilton.

Mêmes signes négatifs et affirmatifs du père et du fils.

— Croyez-vous que vous pourriez la conduire, Newton, Qu'en pensez-vous?

— Non, non, dit Nicolas; impossible.

— Impossible! répéta Hilton. J'ai meilleure opinion de Newton. Je crois qu'il en est en état.

— Il en serait certainement plus en état que moi, dit Nicolas; mais pourtant....

— Songez que c'est une beauté, Newton.

— Mistriss Forster une beauté! s'écria Nicolas en ouvrant de grands yeux.

— Je parlais de ma barge, dit Hilton. Mais occupons-nous de notre affaire. Ne ferions-nous pas bien d'avoir des pipes, Forster? Qu'en dites-vous, M. Dragwell?

— Sans doute, répondit le desservant. Je crois que c'est une excellente proposition. Je ne compose jamais si bien que quand j'ai la pipe à la bouche, et ma femme dit qu'elle distingue

mes meilleurs sermons à l'odeur. Ha ! ha ! ha !

— Hi ! hi ! hi !

On envoya chercher du tabac, des pipes et une couple de pots de bière dans un cabaret voisin; on remplit les pipes, on les alluma, la chambre se remplit d'un volume de fumée, et une demi-heure se passa en silence.

La pipe de M. Hilton finit la première. — C'est une affaire fort triste, dit-il en la remplissant. Les autres firent un signe d'assentiment. La pipe fut rallumée, et le silence recommença.

Une autre pipe s'éteint : c'est celle du desservant. — En examinant cet inventaire, dit-il en secouant sur la table les cendres de sa pipe et la remplissant ensuite, il me semble que les objets qu'il contient n'ont pas une grande valeur. — Un bonnet en fourrure, — un chapeau rond, — une paire de culottes de peluche, — un... Tout cela mis ensemble ne vaut pas deux guinées.

Il remit sa pipe entre ses lèvres, quand Nicolas ôtait la sienne de sa bouche. — Il me paraît, dit-il... — mais on ne saura jamais ce qu'il lui paraissait, car une autre idée lui passa par l'esprit, et il ne finit pas sa phrase.

On employa une autre demi-heure à boire et

à fumer, à fumer et à boire, et l'on ne saurait dire combien de temps le silence aurait continué à présider à cette assemblée, s'il n'eût été tout-à-coup débusqué de son poste par le plus implacable de ses ennemis, — la langue d'une femme.

Mistriss Forster entra dans la chambre comme une furie. — Eh bien! messieurs, s'écria-t-elle, avez-vous dessein de m'empoisonner? Votre puante fumée emplit toute ma maison. Je voudrais bien savoir combien de temps cela durera. Si vous avez dessein de tenir ici cabaret, monsieur Forster, mettez-y une enseigne, et que ce soit *à la Tête de feu*, il ne faudra que peindre la vôtre. — Ne rougissez-vous pas de votre conduite, monsieur le desservant, vous qui devriez prêcher d'exemple à vos paroissiens?

Cette apostrophe ne plut pas à M. Dragwell. Il ôta sa pipe de sa bouche et répliqua : — Si votre mari veut mettre une enseigne, mistriss Forster, je lui conseille de choisir *à la bonne Femme*, il n'aura besoin que de vous faire peindre — sans tête. — Ha! ha! ha!

— Hi! hi! hi!

— Hi! hi! hi! Misérable squelette de pyg-

mée ! s'écria mistriss Forster, qui, n'osant se venger du desservant, était bien aise de pouvoir faire tomber sa rage sur le clerc ; — attrapez cela pour votre hi ! hi ! hi ! — Et prenant sur la table un des pots qui avaient contenu de la bière, elle en asséna un coup sur le crâne chauve de M. Spinney. Le clerc tomba de sa chaise, et roula sur le plancher.

Chacun se leva sur-le-champ. Newton arracha le pot des mains de sa mère, et le jeta dans un coin de la chambre. Nicolas avait l'air consterné, car il prévoyait que son tour allait arriver, et il ne se trompait pas.

— N'avez-vous pas honte, monsieur Forster, de me voir traiter ainsi, et d'amener dans cette maison des ivrognes pour m'insulter ? — Voulez-vous les prier de s'en aller ? Pourrons-nous, ou non, avoir de la tranquillité dans cette maison ?

— Oui, ma chère, oui, répondit Nicolas, sans trop savoir ce qu'il disait, tout y sera bien tranquille quand vous serez...

Mistriss Forster se précipita vers son mari, avec l'air de férocité d'un chat sauvage. Hilton, voyant le danger que courait son hôte, allongea une jambe de manière à la placer entre celles

de mistriss Forster, qui trébucha et tomba si lourdement sur le plancher, qu'elle fut étourdie de sa chute. Newton la releva et la porta dans sa chambre, à l'aide de son père, qui s'avança vers elle avec la même répugnance que montre un cheval à s'approcher d'un tigre mort.

On avait aussi relevé M. Spinney, et il commençait à peine à reprendre connaissance, quand Betty, que le bruit avait attirée, demanda au desservant : — Croyez-vous qu'il en mourra, monsieur Dragwell ?

— Non, non, repondit le desservant; apportez de l'eau fraîche, jetez-lui-en au visage, et il n'y paraîtra plus.

— Il vaudrait mieux l'emporter comme il est, et dire qu'il est mort, reprit Betty; quand ma maîtresse l'apprendra, elle sera épouvantée, et cela la tiendra tranquille du moins pendant quelques jours.

— C'est une excellente idée, Betty, dit M. Hilton; nous devons la punir de sa conduite.

Le desservant donna aussi son approbation à ce projet. On plaça donc M. Spinney sur un fauteuil; on le couvrit d'une nappe, et deux hommes que Betty procura en un instant le

portèrent au presbytère, avant que Nicolas et Newton eussent quitté mistriss Forster, dont le nez pointu était cassé et qui avait un sourcil fendu jusqu'à l'os, et une forte contusion au front. En moins d'une demi-heure, le bruit courait dans toute la ville que mistriss Forster, dans une accès de colère, avait tué chez elle le pauvre Spinney.

CHAPITRE VI.

—

M. Dragwell a déjà fait une mention honorable de sa femme. Tout ce que nous avons à ajouter, c'est qu'il avait aussi une fille, — une fille jeune, vive et jolie. Elle devait épouser un M. Ramsden, jeune chirurgien apothicaire, qui avait hérité récemment de la boutique et des pratiques d'un homme qui avait exercé cette profession à Overton pendant quarante ans. Fanny Dragwell avait beaucoup de bonnes qualités; mais elle en avait aussi quelques autres d'un genre plus douteux, et qui lui avaient fait plus d'ennemis qu'elle n'aurait dû en avoir à son âge. De ce nombre était celle que les Français appellent *malice*, mot qui n'a pas dans leur langue la même signification que dans la nôtre. Elle se plaisait à jouer des tours auxquels nul autre n'aurait osé songer; mais il faut convenir que, en général, elle choisissait

pour victimes ceux dont la conduite pouvait justifier des représailles. Quand elle entendit son père raconter ce qui s'était passé chez Nicolas Forster, et parler du projet qu'on avait formé, elle l'approuva de tout son cœur, car elle avait une forte rancune contre mistriss Forster, qui avait appelé M. Ramsden un donneur de pilules. Son esprit actif conçut à l'instant l'idée d'un plan qui la mettrait en état de porter la plaisanterie beaucoup plus loin qu'on ne l'avait désiré dans l'origine. Ramsden, qui avait été appelé pour donner des soins au pauvre Spinney, fut son seul confident, et l'on peut aisément supposer qu'il consentit à tout ce que lui demanda sa maîtresse.

En revenant de panser le clerc de la paroisse, qui avait repris sa connaissance, et qui avait eu seulement la peau du crâne entamée par le bord du pot dont il avait été frappé, il trouva chez lui un message de Newton Forster, qui le priait de venir voir sa mère sur-le-champ. Il venait justement de recevoir ses instructions de miss Dragwell, et il se rendit chez l'opticien.

— Mauvaise affaire, M. Forster! dit M. Ramsden à Newton en entrant dans la chambre où il était assis avec son père près de sa mère, et

répondant à une question qu'il lui avait faite sur la santé de M. Spinney. Il y a évidemment contusion au cerveau. Il peut vivre, il peut mourir; quelques jours en décideront. Le pauvre homme est vieux et faible.

Newton soupira en songeant au malheur que pouvait avoir occassionné le caractère violent de sa mère.

Nicolas, toujours distrait, n'avait entendu de tout ce que le chirurgien venait de dire que les mots peut mourir. Se tournant tout-à-coup vers M. Ramsden : — Vous ai-je bien entendu? lui dit-il; ne dites-vous pas qu'elle peut mourir?

— Qui? mistriss Forster? Non, non; vous n'avez rien à craindre. Il n'y a qu'à employer une fomentation que je vais vous envoyer, et je vous réponds que, dans deux jours, elle sera aussi active et aussi vigoureuse qu'elle l'a jamais été.

— A Dieu ne plaise! murmura Nicolas avec distraction.

— Monsieur Forster, s'écria sa femme se soulevant sur le coude, je vous promets que vous me paierez cela dès que je serai en état de me lever.

— Je vous en prie, monsieur Ramsden, revenez demain matin de bonne heure, dit Newton en lui tendant la main, et apportez-nous des nouvelles de M. Spinney.

Le chirurgien lui serra la main et se retira. Une demi-heure après, Betty entra avec la fomentation que M. Ramsden venait d'envoyer. Elle avait sur le cœur un bon nombre de soufflets et d'épithètes injurieuses dont mistriss Forster la gratifiait tous les jours, et elle avait résolu de s'en venger. Dès qu'elle arriva, elle s'écria d'un ton larmoyant : — Oh, monsieur Newton ! quelle mauvaise nouvelle ! on vient de me dire que M. Spinney est mort, et que ma pauvre maîtresse sera pendue !

Mistriss Forster ne dit pas un mot, mais elle se cacha sous la couverture, et trembla de tous ses membres, de crainte que cette nouvelle ne fût vraie. Newton et son père se regardèrent avec consternation, et appuyèrent leurs visages sur leurs mains.

Tout en arrangeant leur plan de mystification, Hilton et le desservant avaient jugé à propos d'écarter Newton, à qui il n'était pas si facile d'en imposer. Hilton lui avait déjà fait pressentir son intention de le charger de la con-

duite de son sloop, et il résolut de l'envoyer chercher sur-le-champ une cargaison de bois qui devait être prise à cinquante milles en descendant la côte, et conduite ensuite à Waterfort. Il alla donc le trouver chez son père le lendemain de bonne heure :

—Eh bien ! Newton, lui dit-il, comment va votre mère ? J'espère que vous ne m'en voulez pas. J'ai certainement été la cause involontaire de l'accident qui lui est arrivé ; mais je ne pouvais supporter la manière dont elle traitait votre digne père.

— Elle va mieux, M. Hilton, mais j'ai de grandes craintes pour M. Spinney. En avez-vous eu des nouvelles depuis hier soir ?

— Non, mais entre nous, Newton, les docteurs mettent toujours les choses au pire, pour en avoir plus de mérite en cas de guérison. Je suis sûr que M. Spinney sera sur ses jambes avant trois jours. — Mais je venais vous dire que j'ai reçu hier soir une lettre de Repton, qui me dit que ses bois doivent être débarqués à Waterford avant le dix du mois prochain, ou que son marché deviendra nul. Il me demande de lui envoyer sur-le-champ ma barge, en ajoutant que sans cela il char-

gera son bois sur un autre bâtiment. Je crois donc qu'il est à propos que vous partiez ce matin ; le vent est favorable et il faut en profiter.

— Réellement, M. Hilton, il me répugne de quitter la maison en ce moment.

— Comme il vous plaira, M. Forster, dit Hilton avec un air de mécontentement. Je vous offre le commandement de ma barge, et vous me faites des difficultés à la première occasion où j'ai besoin de vos services, uniquement parce qu'il y a une couple de têtes cassées.

— Je vous demande pardon, M. Hilton; je ne refuse pas de partir; permettez-moi seulement de dire un mot à mon père, et je serai à bord dans une demi-heure.

— Vous m'y trouverez, et je vous remettrai les papiers nécessaires. — Ne tardez pas, car vous perdriez le commencement de la marée.

M. Hilton partit; Newton fit part à son père de la converation qu'il venait d'avoir avec l'armateur, et Nicolas l'engagea à ne pas laisser échapper cette occasion d'obtenir le commandement du sloop. Newton avait à bord une caisse contenant son linge et ses vêtements; il n'avait donc aucuns préparatifs à faire, et il prit le chemin du port.

Comme il allait y arriver, il rencontra le chirurgien qui venait de faire une visite. — M. Ramsdem, lui dit-il, donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de M. Spinney, et ne me déguisez pas la vérité. J'ai reçu ordre de mettre à la voile sur-le-champ, mais si sa vie était en danger, j'aimerais mieux renoncer au commandement du sloop de M. Hilton.

— Partez sans crainte, M. Forster, répondit Ramsden; je suis charmé de pouvoir vous dire que la vie de M. Spinney ne court pas le moindre danger. Je vous promets qu'à votre retour vous le trouverez remplissant ses fonctions à l'église.

— En ce cas, je pars. Adieu, M. Ramsden; bien des remerciements.

Newton, ayant le cœur soulagé d'un grand poids, continua son chemin, monta à bord du sloop, où il trouva M. Hilton, et une demi-heure après il voguait vers le sud avec un vent favorable, pour exécuter les ordres qu'il avait reçus.

Cependant M. Ramsden se rendit chez Nicolas, et quand la servante lui ouvrit la porte, il lui dit : — Eh bien ! Betty, vous vous étiez chargée de faire accroire à votre maîtresse que

M. Spinney était mort, mais nous ne nous doutions guère que cela arriverait véritablement.

— Est-il possible, M. Ramsdem ?

— Cela n'est que trop vrai. Mais gardez-vous bien d'en parler à personne. Il faut tenir cette nouvelle secrète jusqu'à ce que nous ayons pu faire disparaître mistriss Forster. — Comment se trouve-t-elle ce matin ?

— Oh ! comme de coutume; fort acariâtre.

— Je vais aller la voir. — Soyez discrète !

Ramsdem monta dans la chambre de la malade. — Eh bien ! mistriss Forster, comment vous trouvez-vous ce matin ? croyez-vous que vous pourriez vous lever ?

—Me lever ! pas même quand il s'agirait du salut de mon âme. Je ne suis pas en état de me retourner dans mon lit.

—Je suis fâché de l'apprendre. J'espérais vous trouver en état de supporter la fatigue d'un voyage.

—D'un voyage, M. Ramsden ! et pourquoi ?

— Je suis fâché d'avoir à vous informer que le pauvre M. Spinney est mort. Le juge coroner fera une enquête sur les causes de son décès; il n'y a nul doute que la déclaration du jury ne

soit le meurtre volontaire, et il serait à propos qu'on ne pût vous trouver.

— Juste ciel! s'écria mistriss Forster, se mettant sur son séant et se tordant les bras; que faire? que faire?

— Cette mort est encore un secret, mais elle ne peut l'être long-temps, quoique j'aie promis à miss Dragwell de n'en parler à personne, car elle prend à vous un très vif intérêt. Elle viendra vous voir, si vous le désirez, pour se concerter avec vous sur les mesures à prendre.

— J'en serais charmée. Je l'ai toujours regardée comme une jeune fille fort intelligente, quoiqu'elle soit portée à prendre un ton et à se donner des airs qui ne lui conviennent pas; mais en total c'est une fille sensée.

— Eh bien! je lui dirai de venir vous voir, et le plus tôt sera le mieux; car, dès que cette nouvelle sera connue, toute la ville se soulèvera d'indignation. Le peuple aimait M. Spinney, et je ne serais pas surpris qu'on attaquât cette maison.

— Je n'en serais pas étonnée. — C'est mon fou de mari qui est cause de tout cela. Chacun sait qu'avant mon mariage j'étais la douceur

même; mais la chair et le sang ne peuvent résister à une conduite comme la sienne.

— Adieu, mistriss Forster. — Croyez-vous pouvoir supporter le transport ?

— Moi ! oui certainement. Mais où aller ?

— C'est ce que je ne saurais dire; vous ferez bien de consulter à ce sujet miss Dragwell. — Croyez, ma chère mistriss Forster, que je serai heureux de vous aider de tout mon pouvoir dans cette malheureuse circonstance. Et à ces mots le docteur la quitta.

Quand je désire faire circuler rapidement une nouvelle, j'ai deux ou trois connaissances à qui je la dis sous le secret, et elle se répand toujours beaucoup plus vite que si elle était mise dans tous les journaux.

Ramsden avait parfaitement calculé sur l'humeur bavarde de Betty; car une heure après qu'il lui eut parlé, le bruit général de toute la ville était que, quoique M. Spinney fût encore vivant le soir précédent quand on l'avait emporté de la maison de M. Forster, il était mort pendant la nuit, par suite d'un coup que lui avait donné la Xantippe moderne.

Mistriss Forster eut une demi-heure pour réfléchir sur sa situation désespérée. Pour donner

un autre cours à ses idées, elle fit venir Nicolas, et elle l'accablait d'invectives quand on annonça miss Dragwell.

—Vous méritez tout cela et plus encore, monsieur Forster, dit miss Dragwell qui avait entendu sur l'escalier ce dont il s'agissait, et qui, en entrant, voulut prendre fait et cause pour mistriss Forster, afin de gagner sa confiance. Vous voyez les suites de votre folie, de votre penchant à boire et à fumer. — Je vous prie de quitter cette chambre, monsieur; je suis surprise que mistriss Forster puisse endurer votre présence.

Nicolas ouvrit de grands yeux, et il cherchait à réunir ses idées pour dire quelques mots en sa faveur, quand un furieux — Décampez! prononcé par sa femme, le décida à une retraite précipitée.

— Nous avons tous discuté cette malheureuse affaire, ma chère mistriss Forster, dit alors miss Dragwell, et après beaucoup de réflexions, nous avons enfin trouvé le seul moyen par lequel vous puissiez échapper à la vindicte des lois. Ce serait vous rendre un très-mauvais service que de vous cacher la vérité; je dois donc vous dire que lorsque mon père et M. Hilton seront

interrogés par le juge coroner sur ce qui s'est passé hier chez vous, leurs réponses ne peuvent manquer de déterminer le jury à rendre une déclaration de meurtre volontaire; et vous serez, ajouta-t-elle en s'essuyant les yeux avec son mouchoir, vous serez inévitablement condamnée à être pendue.

— Pendue! s'écria mistriss Forster.

— Oui, pendue. — Quelle mort terrible et honteuse, surtout pour une femme!

— Ciel, ô ciel! s'écria mistriss Forster véritablement épouvantée; que vais-je devenir?

— Vous irez vivre pour toujours dans un meilleur monde, comme papa le dit dans ses sermons. Je ne crois pas que les angoisses de cette mort soient bien longues; mais la honte, la honte!

Mistriss Forster fondit en larmes. — Sauvez-moi, ma chère miss Dragwell, sauvez-moi, je vous en conjure! — Ce misérable Nicolas! Oh!

— Nous sommes tous d'accord au presbytère qu'il n'y a qu'un seul moyen.

— Mais quel est-il? — Quel est-il, au nom du ciel! miss Dragwell?

— C'est de feindre d'être folle: alors la déclaration du jury sera que vous êtes en démence.

Mais il faut bien jouer votre rôle, sans quoi on soupçonnera le stratagème. M. Ramsden connaît particulièrement le docteur Beddington, qui tient une maison de fous à neuf milles d'ici; il vous y conduira, et dans quelque temps vous pourrez revenir ici, cemme guérie d'un accès de folie temporaire. — Cette proposition vous convient-elle?

— La conduite de mon mari m'a fait perdre la raison plus d'une fois, à ce queje crois; mais je n'aime pas l'idée d'aller dans une maison de fous.

— O ciel, madame! s'écria Betty entrant précipitamment dans la chambre, il y a une foule immense attroupée devant la maison; on crie qu'il faut vous conduire en prison pour avoir tué M. Spinney. — Que faut-il que je dise? je crains qu'on n'enfonce la porte.

— Dites que votre maîtresse est trop mal pour pouvoir quitter son lit; et faites-y bien attention, — dites aussi qu'elle a une attaque de folie furieuse.

— Oui, madame, répondit Betty. Et elle sortit en s'essuyant les yeux avec son tablier.

Miss Dragwell s'approcha de la fenêtre. Le bruit répandu par Betty avait réellement porté

une foule de désœuvrés à s'attrouper devant la maison, mais l'attroupement ne semblait pas disposé à en venir à aucun acte de violence.

— Je n'ai jamais rien vu de semblable, dit-elle; quelle foule! comme elle a l'air furieuse! — Je crains qu'il ne soit trop tard. Vous ne pourrez éviter d'être pendue.

— Ne parlez pas ainsi, ma chère miss Dragwel! — Je serai folle, je serai tout ce que vous voudrez.

— Eh bien, ne perdons pas de temps; levez-vous! — Ne cherchez pas votre robe, des jupons suffiront. Je vais vous habiller. — Miss Dragwell ouvrit tous les tiroirs d'une commode, y prit des plumes et des rubans qu'elle lui arrangea sur la tête de la manière la plus ridicule possible; prit un vieil habit noir de Nicolas, dans les manches duquel elle lui fit passer les bras, et le boutonna sur la poitrine. — Voilà tout ce qu'il faut, dit-elle; à présent prenez le chat dans vos bras, caressez-le, comme si c'était un enfant, approchez-vous de la fenêtre et faites une révérence. — Venez! la voilà ouverte.

— Je ne puis me montrer ainsi à la croisée, ma chère miss Dragwell; cela m'est impossible.

— Il faut donc vous résoudre à être pendue?

Poussée par la crainte, mistriss Forster s'approcha de la fenêtre et se montra à la foule étonnée.

— Faites-leur la révérence, dit miss Dragwell, couvrant sa bouche d'un mouchoir.

Mistriss Forster obéit.

— Souriez-leur d'une manière gracieuse.

Mistriss Forster fit une grimace horrible.

— A présent faites sauter le chat dans vos bras comme un enfant. — Fort bien. — Maintenant poussez un grand cri, et jetez-le par la croisée.

Mistriss Forster poussa une sorte de hurlement, et jeta l'animal à la tête des spectateurs, qui se retirèrent à la hâte de tous côtés.

— C'est cela. — Un grand éclat de rire, une révérence et un geste gracieux de la main : cela suffira.

Ce triple ordre fut exécuté, et miss Dragwell ferma la fenêtre. Au bout de quelques minutes le bruit courut dans toute la ville que mistriss Forster avait perdu l'esprit, et l'on oublia la mort de M. Spinney pour faire des commentaires sur cette seconde catastrophe.

CHAPITRE VII.

—

—Tout va bien jusqu'à présent, ma chère mistriss Forster, dit miss Dragwell. Je vais retourner chez mon père, et je reviendrai le plus tôt possible avec une chaise de poste. Le domestique de M. Ramsden m'accompagnera, et vous conduira dans l'asile où vous serez en sûreté. —Restez comme vous êtes, et ne vous montrez plus à la fenêtre.—Au revoir.

Mistriss Forster était de trop mauvaise humeur pour lui répondre. Betty était à bavarder dans la rue avec ses voisins; Nicolas, qui semblait avoir oublié tout ce qui était arrivé, était dans sa boutique à nettoyer une montre, et il ne fit aucune attention à miss Dragwell, quand elle la traversa pour sortir de sa maison.

Lorsqu'elle fut de retour du presbytère, tous les confédérés pensèrent que la plaisanterie avait été portée assez loin ; mais miss Dragwell n'était pas de cet avis : elle avait résolu que mistriss Forster passerait une couple de jours dans la maison de fous ; et elle était sûre que M. Ramsden, dont la coopération lui était nécessaire, n'oserait s'opposer à ses désirs.

Son père, avec un bruyant ha ! ha ! ha ! proposa de faire paraître M. Spinney au pied du lit de mistriss Forster, comme un revenant, enveloppé d'un drap des pieds à la tête ; ce qui serait le dénouement de la farce. Mais Spinney déclara que rien au monde ne le déterminerait à se hasarder de nouveau en présence de mistriss Forster.

Ramsden, quoique ami du docteur Beddington, n'était pas sûr qu'une telle plaisanterie lui plairait, et il fit les plus grands efforts pour engager miss Dragwell à renoncer à son projet.

— Tous vos raisonnements sont inutiles, mon cher George, lui dit-elle ; j'ai résolu de venger ceux qui ont eu si long-temps à souffrir du caractère insupportable de cette femme. D'ailleurs j'espère que cette leçon pourra la corriger. Étant médecin, vous devez savoir qu'aux

grands maux il faut de grands remèdes. Je crois qu'une folle et une femme aussi violente que mistriss Forster doivent être placées sur le même niveau, et qu'on doit les considérer toutes deux comme n'ayant que des intervalles lucides. Je suis entrée dans votre complot par espiéglerie, mais c'est par charité que je veux aller plus loin, parce que je suis persuadée que le résultat en sera heureux.

— Mais, ma chère Fanny...

— Point de mais, monsieur Ramsden ; je le veux. — Songez que nous ne sommes pas encore mariés, et je n'entends pas être contrariée dans l'exercice de ma courte suprématie. — Vous ne devez pas être fâché de voir que je désire mettre une femme acariâtre à la raison ; cela vous promet que je ne tomberai jamais dans un défaut que je déteste. Envoyez donc la chaise de poste, écrivez au docteur Beddington, et laissez-moi le soin de m'arranger avec mistriss Forster.

Ramsden, comme le font bien des hommes pressés par une jolie femme, céda contre son gré et sa raison, et écrivit au docteur Beddington, en lui expliquant toutes les circonstances de l'affaire.

Armée de cette lettre, miss Dragwell monta dans la chaise de poste avec le domestique de M. Ramsden, et se rendit chez Nicolas. Elle y trouva mistriss Forster étendue sur son lit, et ayant conservé son costume grotesque.

— Me voici enfin, ma chère mistriss Forster, dit-elle en entrant. Voici la lettre pour le docteur Beddington ; le domestique de Ramsden vous attend à la porte dans une chaise de poste ; partez sans perdre un instant. — On parle de vous à chaque coin de rue, et vous ne sauriez vous figurer tous les noms qu'on vous donne.

— Les misérables ! s'écria mistriss Forster dont le courroux s'enflamma de nouveau.

— Et cette drôlesse de Betty dit qu'elle vous mettra elle-même la corde au cou.

— Elle me le paiera, l'infâme !

— Et votre mari, — votre fou de mari, il dit qu'il pourra s'occuper de son perfectionnement d'horlogerie quand vous aurez été pendue.

— Ose-t-il parler ainsi ? s'écria mistriss Forster, sautant à bas de son lit et grinçant les dents.

— Oui, sans doute, mais ce n'est pas le moment d'y songer. L'ordre du magistrat pour vous arrêter peut arriver à chaque instant, hâ-

tez-vous donc de vous échapper, car ce doit être une chose horrible d'être pendue.

Cette remarque décida mistriss Forster. Elle descendit à la hâte, monta dans la chaise où le domestique était déjà; et dès quelle y fut assise, le postillon, qui avait reçu ses ordres, partit au grand galop. Le domestique, qui la croyait véritablement folle, se serrait dans un coin, aussi content de sa compagnie qu'un homme qui serait tombé dans une fosse avec un tigre.

En moins d'une heure, la voiture s'arrêta à la porte de la maison du docteur Beddington; il remit la lettre de son maître, et apprenant que le docteur était absent, il dit qu'il lui amenait une folle de la part de M. Ramsden. Comme celui-ci était connu dans la maison, on ne lui fit aucune question, et deux des hommes chargés de veiller sur les êtres privés de raison qu'on mettait dans cet asile se présentèrent à la portière de la voiture, aidèrent mistriss Forster à en descendre, et la conduisirent dans une salle au rez-de-chaussée. Pendant ce temps la chaise de poste repartit pour Overton avec le domestique de M. Ramsden.

Un-quart d'heure se passa; les deux hommes,

à la grande surprise de mistriss Forster, avaient pris une chaise, et s'étaient assis près d'elle, l'un à droite et l'autre à gauche. Elle leur demanda quand elle verrait le docteur.

— Vous le verrez, ma bonne femme, répondit l'un d'eux; ne vous inquiétez de rien. — Comment vous trouvez-vous en ce moment?

— J'ai froid, très froid, répondit-elle en frissonnant.

— C'est ce que ces pauvres créatures disent toujours, dit l'autre. Et où allons-nous la placer.

— Jenny, prépare le n° 14.

— J'espère que vous ne me prenez pas pour une folle ? s'écria mistriss Forster, les regardant l'un après l'autre avec des yeux égarés.

— Là, là ! tout doux ! dit l'un d'eux en lui passant une main sur l'épaule, comme s'il eût caressé un enfant.

La violence de mistriss Forster, quand elle vit qu'on la regardait comme folle, fut une véritable tempête, mais ne servit qu'à confirmer ceux qui en étaient témoins dans l'idée qu'elle l'était véritablement. Après avoir fait une résistance inutile, mistriss Forster se trouva enfermée dans le n° 14, et abandonnée à ses ré-

flexions. Les scènes qui s'étaient passées depuis deux jours, le traitement qu'elle avait reçu en arrivant dans cette maison, et son humeur irritable, lui causèrent une agitation qui fut suivie d'une fièvre cérébrale, accompagnée d'un délire qui ressemblait parfaitement à la folie.

De retour à Overton, le domestique de M. Ramsden dit à son maître qu'il n'avait pas trouvé le docteur, mais qu'il avait laissé chez lui mistriss Forster et la lettre. Le chirugien s'imaginant que le docteur rentrerait dans la soirée, ne fit pas d'autres questions, se proposant d'aller reprendre mistriss Forsterdans une couple de jours pour la ramener chez elle. Il partit dans ce dessein le troisième jour, et quand il vit dans quelle situation elle se trouvait, il se repentit vivement de la part qu'il avait prise à une affaire qui menaçait d'avoir des suites si sérieuses. Il était impossible de la transporter; il ne pouvait, sans se compromettre, déclarer aux gens de la maison, ni au médecin qui en l'absence du docteur Beddington venait y faire une visite tous les matins, qu'elle avait l'esprit sain; il reprit donc la lettre qu'il avait écrite au docteur, qu'on n'attendait que dans quinze jours, et retourna chez lui fort

inquiet. Miss Dragwell ne fut pas moins désolée quand elle apprit le résultat fatal de la trame qu'elle avait ourdie; elle résolut de se corriger de son penchant à la malice et aux espiégleries; et elle fit plus, car elle tint parole.

Newton Forster, après son court voyage, était à peine débarqué à Overton, qu'il apprit que sa mère était attaquée de la folie, et qu'on l'avait transportée dans la maison de santé du docteur Beddington. Il s'empressa de courir chez son père, qu'il trouva plongé dans une profonde mélancolie. Le fait était que Nicolas, comme beaucoup d'autre maris, quoique sa femme fût pour lui une source perpétuelle de tourments, trouvait qu'elle lui manquait, à présent qu'il en était privé. L'habitude est plus puissante que l'amour même, et bien des couples continuent à vivre tranquillement, long-temps après que l'amour ne réside plus avec eux. Nicolas avait résolu de quitter Overton, et Newton, voyant qu'il y allait du bonheur de son père, y consentit sur-le-champ. Le crieur de la ville annonça donc que, le jour de marché suivant, les marchandises de Nicolas Forster, opticien, seraient vendues à l'encan.

En attendant, Newton alla chez le docteur

Beddington pour s'assurer de la situation de sa mère, qu'il trouva dans un délire complet, car sa fièvre n'avait pas encore diminué. Ce qu'il vit de ses propres yeux, et ce que lui dirent ceux qui prenaient soin d'elle, firent qu'il ne put douter qu'elle ne fût réellement dans l'état où on la prétendait. Newton repartit donc, après avoir fait à ceux qui veillaient sur sa mère un présent proportionné à l'état de ses finances, pour les engager à redoubler de soins pour elle, et il resta enfermé avec son père jusqu'au jour indiqué pour la vente.

Quand elle eut eu lieu, Newton demanda à son père de quelle manière il comptait voyager.

— Sur l'impériale de la diligence, Newton. C'est ce qui coûte le moins, et il faut ménager notre argent.

— Et où allez-vous, mon père?

— Oh! Je n'en sais rien, répondit Nicolas. Le fait était qu'il avait résolu de quitter Overton sans former aucun plan pour l'avenir. Il n'avait songé qu'à s'éloigner d'une ville qui lui rappelait sans cesse de funestes idées.

Cette réponse fut suivie d'une consultation, et après beaucoup de pour et de contre, il fut décidé que Nicolas irait s'établir à Liverpool.

Le sloop ayant besoin de réparations qui l'empêcheraient de se remettre en mer pendant quelques jours, Newton résolut d'acompagner son père. Il déposa chez M. Dragwell la malle qu'il avait retirée de la mer, avec tout le linge qui s'y trouvait; mais il fit un petit paquet de l'écrin et des autres objets précieux, et le mit dans sa poche pour le laisser chez son père jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de le placer dans un lieu sûr. Arrivant à Liverpool avec peu d'argent et sans amis, Nicolas y prit à loyer une boutique dans un quartier obscur, et son fils resta avec lui jusqu'au moment où il fut obligé de retourner à Overton pour reprendre le commandement du sloop.

Son premier soin fut d'aller chez le docteur Beddington. Il y apprit que le délire de sa mère n'était plus accompagné de violence, mais qu'elle était si faible qu'il ne pouvait la voir sans danger. Le médecin qui lui donnait des soins en l'absence du docteur, lui dit qu'il ne doutait pas que mistriss Forster ne recouvrât la raison, si elle pouvait reprendre des forces, et Newton retourna à Overton avec cette espérance. Le lendemain il mit à la voile pour Bristol. Par suite des vents contraires, il fut quinze

jours à faire ce voyage. En arrivant, il prit sa cargaison le plus tôt possible, et remplit à la douane toutes les formalités d'usage pour pouvoir remettre à la voile. Il était tard dans la soirée quand il finit son règlement avec la maison qui lui avait fourni sa cargaison, mais comme le vent et la marée étaient favorables, il résolut de lever l'ancre cette nuit même. Ayant mis ses papiers dans la poche de devant de son habit, et l'ayant boutonné avec soin, il se rendait sur la jetée pour descendre dans sa barque, quand deux hommes le saisirent par derrière. Il se retourna pour voir qu'elle était la cause de cette interruption à sa marche, et au même instant un coup qu'il reçut sur la tête le fit tomber par terre sans connaissance.

Mes lecteurs sont peut-être curieux de savoir pourquoi Newton avait été traité de cette manière. Moi, au contraire, j'aime à trouver mon principal personnage dans l'embarras, et je l'y laisse avec la plus grande indifférence tant que cela me convient. J'ai donc envie de retourner en ce moment près de mistriss Forster; et quant à Newton, puisqu'il est hors de combat, qu'il reste par terre jusqu'à ce que j'aie besoin de lui.

Le docteur Beddington était revenu chez lui

un jour ou deux après que la fièvre avait quitté mistriss Forster; il l'avait trouvée comme nous l'avons dit, très faible, mais parfaitement raisonnable. Cependant, d'après les rapports qui lui furent faits, il ne douta pas qu'elle n'eût été attaquée d'un accès de démence à l'époque où M. Ramsden l'avait envoyée chez lui. Celui-ci ne parut point chez le docteur, il avait résolu de se tenir à l'écart jusqu'à ce qu'il apprît le résultat de la maladie de mistriss Forster. Si elle guérissait, il avait dessein de confier toute l'affaire au docteur; si elle succombait, il garderait prudemment le silence.

La convalescence de mistriss Forster fut très longue; elle avait l'esprit rempli d'inquiétude, et, ce qui était plus important, accablé de remords. Elle croyait que M. Spinney n'existait plus, et que sa mort avait été causée par elle, et elle regardait sa conduite passée avec autant de regret que d'alarmes. Elle se reprochait d'avoir fait le malheur de son mari pendant bien des années, d'avoir toujours traité son fils en marâtre plutôt qu'en mère, d'avoir négligé tous ses devoirs, et d'avoir toujours cédé à la violence de ses passions. En un mot, elle reconnaissait ses fautes; elle en demandait le pardon à celui

à la merci duquel on n'appelle jamais en vain; son cœur était changé.

Elle ne fit aucune plainte au docteur Beddington; elle ne lui demanda aucune explication. Tout ce qu'elle désirait, c'était de quitter cette maison dès qu'elle serait rétablie, de retourner chez son mari, et de lui prouver à l'avenir, par sa conduite, qu'elle n'était plus ce qu'elle avait été jusqu'alors. Quand elle avança dans sa convalescence, le docteur Beddington lui conseilla de faire des promenades fréquentes dans le jardin. La première fois qu'elle y alla, elle s'assit sur un banc à peu de distance d'un autre sur lequel étaient deux hommes chargés de veiller sur les êtres privés de raison, mais tranquilles, à qui il était aussi permis de s'y promener. Elle entendit leur conversation, et c'était précisément d'elle qu'ils s'entretenaient.

— Et savez-vous qui l'a rendue folle, Tom? demandait l'un.

— On dit qu'elle l'a été presque toute sa vie; un rat n'aurait pu vivre dans sa maison avec elle. Enfin, dans un de ses accès, elle a presque tué le clerc de la paroisse d'Overton; elle a cru qu'il était mort, et sa conscience ou quelque chose de semblable lui a fait tourner la tête.

— On m'avait dit que le vieux Spinney était mort.

— Oh! non; j'ai été dimanche dernier à Overton, et je l'ai vu et entendu à l'église.

— Et que sont devenus le mari et le fils de la folle?

— Le père — le plus brave homme qui ait jamais existé — a pris la chose si à cœur qu'il a vendu tout ce qui lui appartenait, a quitté Overton, et personne ne sait ce qu'il est devenu.

— Et son fils?

— Il était parti avec son père, mais il est revenu à Overton, parce qu'il commande le sloop de M. Hilton. — Il est venu deux fois ici pour voir sa mère. Pauvre jeune homme! c'était pitié de voir combien il était affligé de l'état de cette vieille diablesse. Mais il y a trois jours, le sloop est rentré sans lui à Overton, et l'on suppose qu'il s'est noyé en voulant descendre de la jetée sur sa barque à Bristol, car on l'avait vu en prendre le chemin au commencement de la nuit, et depuis ce temps on n'en a plus entendu parler.

— Malgré tout cela, Tom, la vieille paraît retrouver le bons sens.

— A la bonne heure, mais où retrouvera-t-

elle son mari et son fils ? Elle n'aura plus le plaisir de les tourmenter, c'est une chose sûre.

Ils se levèrent pour se promener, et il serait difficile de se figurer ce que souffrait mistriss Forster en entendant cette conversation. Son esprit avait certainement été soulagé d'un grand poids en apprenant que M. Spinney n'était pas mort, et elle reconnut qu'elle avait été trompée par des gens qui blâmaient sa conduite, mais qui n'avaient pas le droit de l'en punir. Elle leur pardonna, car elle se blâmait encore plus sévèrement elle-même; mais le départ de son mari, la mort supposée de son fils, la sensibilité qu'ils avaient montrée tous deux, furent de nouveaux coups qu'elle ne put supporter. Elle eut une nouvelle attaque de fièvre le lendemain, et pendant plusieurs jours elle ne put quitter son lit.

CHAPITRE VIII.

—

Nous avons laissé Newton Forster sans connaissance dans une rue conduisant à la jetée à Bristol. Il n'y resta pas longtemps, car deux gaillards vigoureux, en jaquette et en pantalon bleu, ayant un gros bâton à la main et un pistolet à leur ceinture, le ramassèrent et le chargèrent sur leurs épaules. Ils le placèrent sur un canot, et lorsqu'il recouvra l'usage de ses sens, il était dans l'entrepont d'un cutter qui était à l'ancre à une centaine de toises du rivage. En ouvrant les yeux, il vit un homme penché sur lui, tenant une chandelle qu'il lui approchait du visage, pour s'assurer si la saignée qu'il venait de lui faire au bras avait produit l'effet qu'il en attendait. Newton chercha à se rappe-

ler ce qui s'était passé et à deviner où il se trouvait; mais cet effort le fit retomber dans un état de stupeur, et quand il en sortit, une femme, à genoux près de lui, lui baignait le front avec de l'eau.

— Où suis-je? lui demanda-t-il.

— Où vous êtes, mon bijou? Et où seriez-vous, si ce n'était à bord du cutter l'*Actif?* — Cela est aussi sûr que c'est moi qui vous parle.

— Et qui êtes-vous?

— Qui voulez-vous que je sois, sinon Judith Mahony, femme en légitime mariage de l'aide du contre-maître?

— Comment suis-je venu ici?

— Vous n'y êtes pas venu, mon bijou, on vous y a apporté.

— Qui m'y a apporté?

— Deux hommes de l'équipage, sur un canot du cutter.

— Et pourquoi m'ont-ils amené ici?

— Ne vous en doutez-vous pas, mon bijou? N'est-ce pas pour servir votre roi et votre pays, comme un brave volontaire que vous êtes?

— J'ai donc été pris en vertu de la presse?

— Vous pouvez en faire serment sur votre bible. Vous avez reçu un fameux coup sur la

tête, n'est-ce pas? mais c'était pour vous avertir qu'on avait besoin de vous. Ce n'est rien auprès de ce qui pourra vous arriver par la suite. Tout cela est pour l'honneur et la gloire de l'Angleterre.

Newton s'était appuyé sur le coude pendant cette conversation. Il pensa à la situation de son père, au besoin qu'il aurait de ses secours, à la situation dans laquelle il avait laissé sa mère; ses forces l'abandonnèrent de nouveau, et il tomba dans une faiblesse à laquelle succéda un sommeil troublé.

— Le voilà encore parti! dit Judith Mahony. On voit bien qu'il n'est pas de mon pays; cela est aussi clair que la boue de Shannon, sans quoi une bagatelle comme un coup de *shillelah* (1) ne l'aurait pas mis si bas. Et à ces mots elle se releva et se retira.

Newton fut éveillé au point du jour par des canots qui arrivaient, et par le bruit qu'on faisait sur le pont. Le bandage qu'il avait autour du bras et le sang coagulé sur ses cheveux lui rappelèrent tout ce qui s'était passé et la conversation qu'il avait eue avec Judith Mahony.

(1) Mot irlandais, signifiant un gros bâton.

L'entre-pont semblait désert, si ce n'était que quelques hommes étaient couchés dans les hamacs suspendus sur sa tête. Newton, qui avait recouvré une partie de ses forces, monta sur le pont pour obtenir d'autres informations.

Une vingtaine de marins bien armés faisaient sortir des canots des hommes que l'officier commandant se fit amener sur l'arrière, et Newton s'aperçut qu'ils n'avaient pas été mieux traités que lui, car la plupart avaient la tête couverte de sang.

— Combien en amenez-vous? demanda le lieutenant à l'aide du maître qui commandait le détachement envoyé pour exercer le droit de presse.

— Dix-sept, monsieur.

— Et combien en avions-nous auparavant? vingt-six, je crois.

— Vingt-sept, monsieur, en y comprenant le jeune homme que j'ai envoyé hier soir.

— Cela suffira, — c'est autant que nous en pouvons emmener à la fois sans inconvénient. Dès que le dernier canot sera revenu, nous lèverons l'ancre.

— Il ne tardera pas à venir, monsieur; j'ai

ordonné qu'il attendît Johnson et Merton, qui n'étaient pas encore arrivés.

— Ne craignez-vous pas qu'ils ne nous glissent des mains?

— Je ne le crois pas, monsieur. — Tenez, voilà le canot qui quitte le rivage!

— Fort bien; faites descendre ces hommes dans la cale avec les autres.

Pendant que cet ordre s'exécutait, Newton crut que c'était une bonne occasion pour représenter au lieutenant que, comme maître d'un bâtiment marchand, il était exempt de la presse; il s'avança donc vers lui, et lui dit: — Je vous demande pardon, monsieur, mais....

— A qui êtes-vous? lui demanda le lieutenant d'un ton brusque.

— J'ai été pris hier soir par la presse, monsieur, et si vous me permettez de m'expliquer...

— Je n'ai besoin d'aucune explication. — monsieur Vincent, faites conduire cet homme avec les autres. Pourquoi est-il en liberté?

— Il était entre les mains du chirurgien, monsieur. — Allons, jeune homme, suivez-moi, remuez vos quilles.

Newton voulut encore faire quelques repré-

sentations, mais deux marins le saisirent au collet, l'entraînèrent vers l'écoutille et le firent descendre dans la cale, où il se trouva avec une quarantaine de compagnons d'infortune, qui étouffaient faute d'air et d'espace. La conversation qui y avait lieu — si on pouvait l'appeler conversation — ne consistait qu'en jurements, exécrations et menaces de vengeance.

L'embarcation qu'on attendait arriva, il ne s'y trouvait que deux rameurs; les autres avaient saisi cette occasion pour déserter, ainsi que Thompson et Merton, car tous avaient été pris par la presse peu de temps auparavant. Le lieutenant jura qu'il n'y avait pas de reconnaissance parmi les marins, fit lever l'ancre et mit à la voile.

Quand on fut en mer, le lieutenant permit à une portion des hommes que nous pouvons appeler ses prisonniers, de venir tour à tour respirer l'air sur le pont. Newton avait tant souffert dans la cale, qu'il fut enchanté quand il fut appelé pour faire partie du détachement qui allait monter sur le tillac. Le ciel était beau, et le cutter longeait la côte en faisant sept à huit milles par heure. Ce bâtiment était un de ceux que les marins appellent *mouillé*,

et les vagues en couvraient la proue à chaque instant. Newton ne manqua donc pas d'eau pour se laver la tête et le visage, et cette purification acheva de le ranimer.

— Où allons-nous? demanda-t-il à un de ses compagnons qui était près de lui.

— Au Diable, j'espère, avec tous ceux qui nous ont amenés ici, répondit celui-ci les sourcils froncés et grinçant les dents.

En ce moment, Judith Mahony monta sur le pont, apportant dans son tablier des pelures de pommes de terre pour les jeter dans la mer. Newton la reconnut et la remercia des soins qu'elle avait pris de lui.

— Oh mon bijou! s'écria-t-elle, vous êtes un beau garçon à présent que vous avez le visage net et propre. J'ai demandé à mon mari si c'était lui qui vous avait donné ce mauvais coup, mais il m'a juré sur son salut que ce n'était personne, si ce n'était Tim O'Connor, ce *rapparce* (1).

— Pouvez-vous me dire où nous allons?

— Nous allons dîner dans une ou deux minutes.

(1) Mot irlandais, signifiant brigand.

— Je voulais vous demander où va le cutter.

— Est-ce du cutter que vous parlez? Oh! il va à Plymouth, s'il en trouve le chemin. On vous y attend.

— Qui nous y attend?

— Trois frégates qui ont besoin de bras. Avez-vous jamais entendu parler d'une frégate qui fît voile sans équipage? Ces pauvres créatures ne peuvent rien faire d'elles-mêmes.

— Et où vont ces frégates?

— En mer; j'en réponds sur ma vie. Et Judith descendit sur le pont, ce qui mit fin à cette conversation.

Le lendemain matin, le cutter entra dans Hamoaze, et des canots furent chargés de conduire sur le vaisseau de garde les hommes qu'on s'était procurés par la presse. A sa grande mortification, Newton s'y vit traité comme les autres, en prisonnier. Dans la soirée un autre bâtiment y amena une cargaison d'hommes, qui, pour différents crimes n'emportant pas peine de mort, avaient été condamnés à servir à bord d'un vaisseau de guerre. On ne fit entre eux aucune distinction, ils furent confondus tous ensemble et traités de la même manière. Quand tous furent arrivés, on les fit monter

sur le gaillard d'arrière, et l'on prit leurs noms pour les distribuer sur les trois frégates. On donna à chacune d'elles une quantité proportionnée de filous et de marins pris par la presse; on les fit ensuite descendre dans des canots, et on les transporta à leur destination. En moins d'une heure, Newton se trouva en rade à bord d'une belle frégate dont la voile de petit hunier était déployée, ce qui était un signe de départ immédiat.

CHAPITRE IX.

—

Newton et tous ceux qui venaient d'être envoyés à bord de cette frégate furent passés en revue sur le gaillard d'arrière par le premier lieutenant, qui leur demanda s'ils avaient déjà été sur mer, s'ils étaient en état de tenir le gouvernail, de jeter la sonde, et autres questions d'usage. Après avoir pris note de leurs réponses, il assigna un poste à chacun d'eux, et les congédia. Newton fut tenté de lui faire des remontrances, mais en y réfléchissant, il préféra attendre l'arrivée du capitaine. On ne leur donna ce soir-là ni hamacs ni couvertures ; il fallut qu'ils se couchassent sur les planches, et l'on plaça des sentinelles bien armées sur les passe-avant pour empêcher la désertion.

Au point du jour, on envoya une embarcation à terre avec deux midshipmen, l'un pour veiller sur l'équipage et prévenir toute désertion, l'autre pour avertir le capitaine que tout était prêt pour mettre à la voile. Pendant ce temps on largua les voiles de hunier, on les borda et on les hissa. Enfin l'homme qui était de vigie annonça que le canot revenait avec le capitaine; la frégate resta en panne dans la rade. Le capitaine arriva, fut reçu avec les honneurs d'usage, et ayant donné ordre qu'on mît à la voile aussitôt qu'on aurait hissé le canot, il descendit sur-le-champ dans sa cabine. En trois minutes Newton vit qu'il ne lui restait aucune ressource. Les basses voiles furent déployées ainsi que les voiles de perroquet, et la frégate eut bientôt passé Ram-Head, voguant à raison de dix milles par heure.

Au bout d'une vingtaine de minutes, après qu'on eut mis en place le tournevire, et roué les câbles, le capitaine reparut sur le pont, et donna ordre au premier lieutenant de faire venir sur le gaillard d'arrière les hommes qui avaient été pris par la presse. Quand ils y furent réunis, il leur fit sentir en peu de mots qu'il fallait nécessairement qu'ils fissent leur service,

et les invita à s'engager volontairement pour obtenir la prime d'engagement, ajoutant qu'il avancerait, autant qu'il serait en son pouvoir, ceux qui agiraient ainsi, pourvu qu'ils le méritassent par leur bonne conduite. Quelques-uns y consentirent, mais la plupart s'y refusèrent. Quand ce fut le tour de Newton de parler, il dit au capitaine qu'il était maître d'un bâtiment marchand, et qu'en cette qualité il était exempt de la presse.

— Cela est très facile à dire, répondit le capitaine; mais où sont les preuves? Votre âge semble démentir ce que vous avancez.

— Voici mes papiers, monsieur; — mon acquit à la douane, — mon connaissement. — J'allais mettre à la voile à l'instant où j'ai été pris par la presse.

— Ces papiers me paraissent en règle, dit le capitaine après les avoir examinés. — Comment vous nommez-vous?

— Newton Forster.

— Cette signature est donc la vôtre?

— Oui, monsieur.

— Monsieur Pittson, faites dire au clerc d'apporter une plume et de l'encre. — Le clerc arriva. — A présent signez votre nom. — Newton

obéit. Le capitaine et le premier lieutenant comparèrent les deux signatures et les trouvèrent semblables.

— Pourquoi n'avez-vous pas réclamé plus tôt ?

— Je l'ai essayé, monsieur, mais l'officier commandant le cutter a refusé de m'entendre.

— Vous étiez certainement exempt de la presse, si ce que vous dites est vrai, et je le crois. — C'est un cas fâcheux ; mais qu'y puis-je faire? Nous voici en mer et nous ferons probablement une croisière de plusieurs mois. Il m'est impossible de vous renvoyer à terre, et vous ne pouvez rester les bras croisés à bord d'un vaisseau de guerre. Faites votre devoir au poste qui vous sera assigné. Il n'y a pas de honte à servir sa majesté en quelque qualité que ce soit. Je n'aurais certainement pas exercé le droit de presse contre vous, mais je vous dirai franchement que je suis charmé de vous avoir sur mon bord. Je voudrais y avoir une cinquantaine d'hommes comme vous, au lieu des balayures de prisons que je suis forcé de mêler avec de bons marins.

— Peut-être aurez-vous la bonté, monsieur, de me renvoyer en Angleterre par le premier

navire que vous pourrez rencontrer y retournant ?

— C'est ce que je ne puis faire ; vous êtes porté sur les registres de notre frégate ; il faudra présenter votre demande à l'amirauté à notre retour, et vous pouvez compter que je l'appuierai. Mais j'espère qu'avant cette époque vous serez entré au service de sa majesté.

— Et pendant ce temps mon pauvre père peut mourir de faim, dit Newton en soupirant, sans s'adresser à personne, et laissant seulement échapper les pensées qui l'occupaient.

— C'est certainement un cas fort dur, Pittson, dit le capitaine à part à son premier lieutenant. Dites-moi Forster, connaissez-vous quelque chose à la navigation ?

— Oui, monsieur. Je puis faire l'estime de la marche d'un navire, et prendre la hauteur du soleil.

— Fort bien. En ce cas, votre poste sera à la hune de misaine.

Il ne fallut à Newton que quelques jours pour perdre une sorte de gaucherie qui était le résultat de la nouveauté de la scène qui s'offrait à ses yeux, ainsi que des dimensions supérieures et de la variété des agrès d'une frégate,

comparée au petit bâtiment auquel il était accoutumé. L'ordre nécessaire pour maintenir la discipline, la précision avec laquelle le temps de faire chaque chose était réglé, et la connaissance qu'il acquit des devoirs qu'il avait à remplir, lui firent bientôt sentir qu'on n'exigeait que ce qui pouvait se faire aisément; et ce qu'il trouva de plus dur dans le service d'un vaisseau de guerre, ce fut la manière dont il y avait été amené. Quoiqu'il soupirât souvent en songeant à son père et à sa mère, il remplissait tous ses devoirs avec l'air de la meilleure volonté, et on le distingua bientôt comme un jeune marin qui promettait.

Le capitaine Northfleet était un officier plein de bonté et d'humanité, et son premier lieutenant avait le même caractère. Avant que six semaines se fussent écoulées, la discipline régnait à bord, et personne ne s'y plaignait. On était sans cesse occupé à chasser et à capturer des bâtiments ennemis, et l'attente des parts de prise faisait que la plupart de ceux qui avaient été *pressés* avaient cessé de le regretter. Cette frégate, nommée *la Terpsichore*, continua ainsi sa croisière pendant neuf mois avec le même bonheur.

Plusieurs prises avaient déjà été envoyées en Angleterre; il avait fallu y mettre des équipages, et cette circonstance avait diminué celui de la frégate. Un matin, on aperçut une voile du haut du grand mât. *La Terpsichore* était bonne voilière, et il ne lui fallut que quelques heures pour se trouver bord à bord avec ce navire, qui arbora d'abord le pavillon tricolore, et qui le baissa sur-le-champ en signe de soumission. C'était un brick français portant au cap de Bonne-Espérance des munitions et des approvisionnements. Le troisième lieutenant et tous les midshipmen qui connaissaient la navigation, avaient déjà été mis à bord d'autres prises, et cependant la cargaison de celle-ci était d'assez grande valeur : le capitaine Northfleet désirait l'envoyer aussi en Angleterre. Le premier lieutenant lui conseilla de mettre Newton à bord, comme maître de prise. Le capitaine suivit cet avis, et Forster fut envoyé sur *l'Estelle* avec cinq Anglais, et deux prisonniers français pour aider à la manœuvre.

Le capitaine lui donna des instructions par écrit, lui enjoignant de conduire ce navire à Plymouth, et de faire rapport de son arrivée à l'amiral du port. Il lui rendit tous ses papiers,

et lui remit aussi une lettre dans laquelle il exposait à l'amiral la manière illégale dont Forster avait été *pressé*, et le priait d'intervenir pour lui faire rendre justice. Il engagea pourtant Newton à rester dans la marine, et lui promit que s'il faisait entrer *l'Estelle* dans le port, il le mettrait sur le gaillard d'arrière, comme un des maîtres de sa frégate. Newton remercia le capitaine Northfleet de ses bonnes intentions, et lui ayant demandé la permission de réfléchir à sa position, il prit congé de lui, et passa à bord de *l'Estelle*.

Newton se sentit l'esprit dix fois plus léger quand il fut hors de la frégate et sur le pont de son brick. Il convenait qu'il avait été bien traité à bord de *la Terpsichore*, et qu'il n'y avait pas été malheureux; mais il ne pouvait oublier que son service avait été forcé, et la conduite impérieuse des jeunes midshipmen lui avait causé bien des fois un dépit qu'il avait eu beaucoup de peine à réprimer. Maintenant il était son maître, et ce fut avec plaisir qu'il vit enfin la frégate disparaître à l'horizon.

L'Estelle était un bon navire, et sa cargaison n'étant pas très lourde, il fendait l'eau avec rapidité. D'après l'estime qui avait été faite à

bord de la frégate, il était alors à environ quatorze cents milles du cap Lizard. Newton espéra donc pouvoir arriver sous quinze jours dans son pays natal. Il déploya autant de voiles que la prudence le lui permit, et se dirigea vers l'Angleterre avec un vent favorable.

L'équipage qui l'avait accompagné sur le brick se composait de deux bons marins, de trois de ces hommes que le capitaine Northfleet appelait *ces balayures des prisons*, et de deux prisonniers français. Il lui avait donné les deux premiers parce qu'il était indispensable qu'il eût avec lui un couple d'individus qui pussent coopérer à la conduite et à la navigation du navire ; et les trois autres avec l'espoir bien sincère de ne les revoir jamais, car il ne doutait pas qu'ils ne désertassent en arrivant à Plymouth. Avec l'aide des deux prisonniers français, ces cinq hommes suffisaient pour manœuvrer le bâtiment.

Pendant les dix premiers jours, le vent fut en général favorable, et le brick n'était pas bien loin de l'entrée du canal Britannique, quand on aperçut un navire qui venait du nord-ouest, et qui avançait vers eux. Newton n'avait pas de télescope, mais quand ce navire fut à environ trois milles, il vit qu'il avait tout l'air

d'un schooner corsaire; mais était-il ami ou ennemi, c'était ce qu'il était impossible de décider. *L'Estelle* avait deux petits canons de cuivre sur son gaillard d'avant, et Newton, pour s'assurer à quelle nation appartenait ce corsaire, en tira un coup, après avoir arboré pavillon français. En une minute, le corsaire arbora pavillon anglais, mais n'en continua pas moins à poursuivre *l'Estelle*. Newton, encore dans le doute, déploya ses bonnettes, et fit tous ses préparatifs pour courir vent arrière, sachant que c'était ainsi que le brick était meilleur voilier. Le corsaire n'était plus qu'à deux milles, quand un des marins de Newton, Roberts, lui dit qu'il était certain que c'était un bâtiment français, et lui fit remarquer dans sa construction et son gréement de légères différences qui ne pouvaient être aperçues que par l'œil d'un marin expérimenté.

— Nous ferons bien de mettre la barre au vent, dit Roberts, et de tâcher de gagner du terrain sur lui. S'il est français, il le prouvera bientôt en tirant sur nous.

Newton fut du même avis. Le brick fut mis vent arrière, et peu à peu toutes ses voiles furent déployées. Le corsaire largua tous ses ris,

déploya à son tour toutes ses voiles, arbora pavillon français, et, au bout de quelques minutes, un boulet siffla à travers les agrès de l'*Estelle*, et tomba dans l'eau près de la proue.

— C'est comme je le croyais, dit Roberts, c'est un Français; mais le brick est bon voilier. Il n'y a plus que deux heures de jour, et, à moins que *monsiou* n'ait de longues jambes, il ne verra que nos talons.

Le corsaire n'était plus qu'à un mille, et c'était une lutte de vitesse. Cependant, au bout d'une demi-heure, le corsaire avait gagné un quart de mille.

— Je crois que nos canons pourront bientôt l'atteindre, dit Newton. Williams, donnez-moi le gouvernail, et allez à l'avant avec les autres.

— Eh bien, Collins, pourquoi ne venez-vous pas? dit Roberts. Avez-vous envie de voir l'intérieur d'une prison française?

— Point particulièrement, répondit Collins, avançant avec nonchalance.

— A moins que pour la variété, dit Thompson, car vous avez été, à ma connaissance, dans toutes les prisons d'Angleterre.

— De quoi vons mêlez-vous? reprit Collins.

Du moins je n'ai jamais été battu de verges, comme vous l'avez été aux dernières affaires de Lancastre.

— Non, mais vous avez tâté du chat à neuf queues (1), à bord de la *Terpsichore* : n'oubliez pas cela, Collins, répliqua Hilson.

Ces trois individus formaient la partie de l'équipage de Newton, qui était composée des balayures de prisons.

En quelques minutes, les canons furent placés sur l'arrière, et les munitions furent apportées sur le pont. Newton donna le gouvernail à Williams, servit un canon, et Roberts se chargea de l'autre. Le corsaire avait continué à s'approcher, et il était alors à portée. Le feu commença de part et d'autre; mais les canons du schooner étaient de plus fort calibre.

Après le commencement du feu, la marche du corsaire se ralentit. Les coups de canon tirés de la poupe de l'*Estelle* ajoutaient à sa vitesse; et au contraire le corsaire étant obligé de faire des embardées pour que ses canons portassent, et tirant de sa proue, sa course se trouvait retar-

(1) Nom donné à un fouet à neuf lanières, instrument de punition dans la marine anglaise. (*Note du Traduct.*)

dée. Cependant le schooner, étant meilleur voilier que le brick, continuait à s'approcher, quoique plus lentement.

— Il n'y a pas besoin que vous veniez si près de nous, dit Roberts aux deux prisonniers français qui avaient été mis à bord pour aider à la manœuvre. Retirez-vous sur la proue. — Ces drôles ont de mauvais desseins, dit-il à Newton; ils ont toujours les yeux sur les munitions. — Entendez-vous? ou faut-il que je vous fende le le crâne avec le manche d'une pique.

Un des Français le regarda en ricanant: et cependant il se détournait pour obéir, quand un boulet parti du schooner le frappa à la poitrine et le coupa presque en deux. Son compagnon, qui était près de lui, ne fit qu'un saut jusqu'à l'écoutille, et descendit sous le pont.

— C'est bien adressé, dit Roberts en le regardant, quoique ce boulet ne lui fût pas destiné. — Le jetterai-je par dessus le bord?

— Non, dit Newton, laissez-le où il est; si nous sommes pris, les Français verront que c'est leur ouvrage.

— Eh bien! je le jetterai seulement dans les dalots sous le vent, pour qu'il ne nous gène point.

Un autre boulet du schooner passa par la fe-

nêtre de la cabine et pénétra dans la cale. Le prisonnier français remonta sur le pont aussi précipitamment qu'il en était descendu.

— Ah ! ah ! mon coq, dit Roberts, vous voilà revenu ? Eh bien ! ce sera votre tour à présent. — Voyons ce que je pourrai faire.

Pendant qu'il pointait son canon, celui de Newton partit ; le boulet coupa l'écoute du petit hunier, et la voile tomba devant la vergue.

— Nous gagnerons à cela deux encâblures de distance, s'écria Roberts. Il fit feu, et son boulet brisa le mât du petit perroquet dont les voiles tombèrent devant le hunier.

— Bravo ! ma petite pièce de cuivre ! s'écria Roberts en passant une main sur la culasse de son canon ; aide-nous seulement à échapper, et je te polirai à te rendre aussi brillante que de l'argent.

Cependant le corsaire ne fut pas long-temps à réparer les avaries qu'il avait souffertes ; la nuit commençait à tomber, et cessant de faire feu de son long canon, il s'approcha du brick de manière à pouvoir diriger contre lui un feu de mousqueterie.

— Il commence à faire chaud, dit Williams,

montrant un trou qu'une balle avait fait au pan de son habit.

— Trop chaud, dit Collins; je ne vois pas pourquoi nous risquerions notre vie pour un misérable pont de prise. Il faut baisser pavillon.

— Pas encore, dit Newton; tirons encore quelques coups.

— Bien certainement, dit Roberts, nous pouvons résister encore longtemps.

— Et être ainsi poivrés par les balles! reprit Collins; si cela vous plaît, ce n'est pas mon compte. Et à ces mots il descendit sous le pont.

— Tu as du bon sens, Collins, dit Hilson, et je suivrai ton exemple.

— Et moi je vous tiendrai compagnie, dit Thompson.

Ils le suivirent tous deux, et le Français les accompagna, tandis que Newton et Roberts continuaient à recharger leurs canons et à tirer, et que Williams tenait le gouvernail.

Le schooner n'était qu'à environ deux encâblures de distance. Son feu de mousqueterie continuait, et Roberts et Williams avaient reçu une légère blessure. Mais à l'instant où l'obscurité redoublait, un boulet du brick brisa la

grande vergue du corsaire, et l'obligea à baisser sa grande voile. L'*Estelle* augmenta alors sa distance, et au bout de quelques minutes le schooner disparut dans l'obscurité de la nuit.

On ne voyait pas une étoile, l'obscurité était profonde, et Newton entra en consultation avec Roberts et Williams sur le parti qu'ils devaient prendre. Ils résolurent de marcher encore un quart d'heure, et alors de ferler toutes les voiles, et de donner au corsaire le temps de passer. Ce plan fut exécuté, les balayures de prison consentant à les aider, quand le feu eut entièrement cessé. Le lendemain matin, le temps était couvert, et l'on ne pouvait apercevoir le schooner qui les avait attaqués.

Newton se félicitait d'avoir échappé à ce danger, et il se dirigea de nouveau vers le canal Britannique. Cependant le vent retint l'*Estelle* dans les environs d'Ouessant, et deux jours après ils virent la côte de France près de cette île. Le lendemain une brise plus favorable leur permit de tourner la proue du brick vers Plymouth, et ils espéraient être en sûreté dans vingt-quatre heures. Ils n'eurent pourtant pas ce bonheur. Un peu avant midi, ils virent un schooner sous le vent, et ils reconnurent que

c'était celui qu'ils avaient déjà combattu. Avant la nuit le corsaire les joignit, et Newton, dont les munitions étaient presque épuisées, ne pouvant se défendre, mit en panne pour annoncer qu'il se rendait.

CHAPITRE X.

—

Comme le lecteur peut avoir entendu bien des commentaires sur l'incertitude de la lune, du temps, de la mer, et peut-être de la vie humaine, je ne ferai aucune remarque sur ce sujet; car quand même il se trouverait quelque chose de neuf, on ne m'en ferait pas honneur. Une chose certaine, c'est qu'au lieu de se trouver, au bout de vingt-quatre heures, à l'ancre et en sûreté dans le port de Plymouth, Newton et ses compagnons, avant l'expiration de ce temps, étaient sous les verroux dans la prison de Morlaix. — Mais il ne faut aller si vite.

Quoique l'*Estelle* eût brassé carré sa grande vergue en signe de soumission, l'équipage du corsaire jugea à propos de se faire précéder sur

le pont par une décharge de mousqueterie. Cette précaution aurait pu avoir des suites sérieuses si Newton et ses compagnons étaient restés sur le tillac, mais ils étaient descendus dans l'entre-pont pour faire un paquet de leur linge, qui pouvait leur être très utile en prison. Cette volée ne fit donc que tuer le second prisonnier français qui y était demeuré, impatient de revoir ses compatriotes et de se réjouir de leur bonne fortune. Mais *l'homme propose et Dieu dispose*, est un proverbe français aussi vrai que celui de notre pays : *Il y a loin de la coupe à la bouche.*

Le canot du corsaire fut envoyé à bord, et une douzaine d'hommes, brandissant leurs coutelas, montèrent sur le pont de l'Estelle où ils ne trouvèrent personne sur qui ils pussent exercer leur courage. Ils s'approchèrent de l'écoutille, et crièrent à l'équipage, en jurant, de monter sur le pont. Newton et ses compagnons obéirent à cet ordre, et ils arrivèrent tenant leurs paquets en main. Mais ils en furent bientôt débarrassés par leurs vainqueurs, qui, pour leur prouver que ce n'était point par politesse qu'ils se chargeaient de les porter, leur appliquèrent en même temps force coups de

plat de sabre sur le dos et les épaules. Newton, qui savait que la moindre résistance servirait de prétexte pour les maltraiter encore davantage, supporta ce traitement avec une résignation philosophique. Les balayures de prison avaient reçu tant de coups de toute espèce pendant le cours de leur vie, que ceux-ci n'étaient pour eux qu'un jeu. Mais Roberts et Williams, avec l'esprit indomptable et opiniâtre des marins anglais, disputèrent la possession de leurs paquets, et rendirent coups pour coups, malgré tout ce que put leur dire Newton, qui était descendu tranquillement dans l'embarcation avec les trois autres. Enfin, ils furent accablés par le nombre, après avoir reçu quelques légères blessures; on les jeta dans le canot, et tous les prisonniers furent transportés à bord du schooner.

Lorsqu'ils furent sur le pont, non-seulement on vida leurs poches, mais on leur prit même presque tous leurs vêtements. Collins fut la meilleure prise à cet égard; il avait mis chemise sur chemise, bas sur bas, pantalons sur pantalons, et ceux qui le dépouillaient croyaient qu'ils n'arriveraient jamais jusqu'à sa peau. On ne lui laissa pas autre chose que ses souliers et

une vieille paire de pantalons. Newton, à qui on n'avait pris que son habit, le voyant grelotter de froid, ôta son gilet et le lui donna. Collins, en le remerciant, lui dit tout bas : — Ils m'ont laissé mon vieux chapeau, je me moque du reste.

Dès que le commandant du schooner eut mis un équipage sur la prise, il fit voile vers la côte de France, et vers la fin de la nuit il jeta l'ancre dans le port de Morlaix. Au point du jour, on mit les prisonniers dans un canot, on les conduisit à terre, et un détachement de gendarmes s'empara d'eux pour les mener en prison. Chemin faisant, Collins amusa les spectateurs et jeta ses compagnons dans une grande surprise, en tenant sans cesse ses mains et ses bras élevés en l'air et en faisant différents gestes avec ses doigts. Quand ils furent enfermés dans leur prison, il s'avança vers une fenêtre grillée qui donnait sur la rue, et continua à faire les mêmes gestes en présence d'une foule de peuple qui s'était amassée par curiosité. Newton s'approcha aussi de cette croisée pour demander qu'on leur donnât de l'eau, Williams et Roberts étant tourmentés par une soif ardente et désirant pouvoir laver leurs blessures. Il de-

manda à Collins pourquoi il fesait de pareils gestes. — C'est pour votre avantage comme pour le mien, répondit celui-ci, il y a des francs-maçons partout.

Newton avait demandé de l'eau en anglais, personne ne paraissait l'avoir compris; cependant un homme sortit de la foule, s'approcha de la sentinelle, lui dit que les prisonniers demandaient de l'eau, et que l'humanité exigeait qu'on leur en donnât. Tandis que la sentinelle transmettait cette demande au geôlier, qui y fit droit sur-le-champ, cet homme repassa devant la fenêtre de la prison, en faisant un signe que nul autre que Collins ne remarqua, et qui annonça à celui-ci que les siens avaient été compris.

— Tout va bien, dit Collins à Newton, nous avons des amis en dehors et nous en avons aussi en dedans. Au bout d'une heure, on leur apporta du pain, et parmi ceux qui accompagnaient le porte-clefs, Collins reconnut l'individu qui avait répondu à ses signes; mais ils n'eurent aucune communication ensemble. Vers midi, la porte de la prison s'ouvrit de nouveau. Un chirurgien se présenta pour panser les blessures de Roberts et de Williams, qui

étaient très légères. Il était accompagné par un commis et deux ou trois autres personnes, qui venaient interroger les prisonniers, et la nouvelle connaissance de Collins était avec eux pour servir d'interprète. Chaque prisonnier fut interrogé, mais nous ne rapporterons que l'interrogatoire de Collins, parce qu'il s'y mêla des objets plus importants. L'interprète commença ainsi qu'il suit :

Ils ne savent pas l'anglais, mais ils sont méfiants. Soyez sur vos gardes. — Comment vous nommez-vous ?

— John Collins.

— *Jaune* Colin, dit le commis, c'est bien ; continuez.

— Quel est votre grade dans la marine, — *et dans votre loge ?*

— Matelot, — *maître.*

— Quel est le nom de votre navire ? — *En quoi pouvons-nous vous servir ?*

La Terpsichore, — frégate. — *Une barque et des provisions.*

— Est-elle bonne voilière ? — *A quelle heure ?*

— *Dès qu'il fera nuit, avec un guide.*

— Que dit-il ? demanda le scribe.

— Qu'elle marche bien avec le vent large.

— Demandez-lui-en la force.

— Combien porte-t-elle de canons? — *Comment sortirez-vous d'ici?*

— Trente-six. — *J'en ai les moyens.*

— Combien d'hommes d'équipage? — *Je serai ici une heure après la nuit tombée.*

— Deux cent soixante-dix. — *Je compte sur vous.*

L'interrogatoire terminé, les prisonniers furent laissés seuls.

Maintenant, dit Collins, si nous nous aidons nous-mêmes, je crois que nous ne resterons pas longtemps ici; je n'ai jamais vu en Angleterre une prison qui pût me retenir quand il me plaisait d'en sortir; et quant aux barres de fer que vous voyez, il ne faut qu'une heure pour nous en débarrasser. Je ne voyage jamais sans amis. — En parlant ainsi, Collins prit son vieux chapeau, en déchira la doublure et en tira de petites scies faites avec des ressorts de montre, des limes, et autres instruments. — Avec cela, et un morceau de suif collé au fond de mon chapeau, je me moque de toutes les barres de fer du monde, et vous verrez que le fer de France n'est pas plus dur qu'une pomme

pourrie. — La sentinelle ne m'entendra pas travailler, quand même elle aurait le dos appuyé contre la croisée. D'ailleurs Thompson pourra chanter.

— Mais qui est l'ami qui vous a parlé? demanda Hilson.

— Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que, pour l'honneur de la franc-maçonnerie, nous devons nous fier à lui; ainsi ne vous inquiétez de rien.

— Il a dit qu'il serait ici une heure après la nuit tombée, dit Newton.

— Oui, et c'est pourquoi je ferai bien de me préparer. — Approchez-vous de la fenêtre, vous autres, afin qu'on ne puisse me voir.

L'espoir inattendu de sortir de prison fit naître la joie dans le cœur des prisonniers, et il leur parut que la nuit n'arriverait jamais. Enfin le soleil se coucha, et pour comble de bonheur, le ciel était couvert et il pleuvait. Personne ne passait plus dans la rue, et la sentinelle avait le dos appuyé contre la porte de la prison, pour se mettre à l'abri de la pluie. Une heure après, ils entendirent quelqu'un causer avec le factionnaire.

— Notre ami arrive, dit Collins; c'est quel-

qu'un de ses affidés qui cherche à détourner l'attention de la sentinelle.

— Ne faites pas de bruit, dit une voix basse parlant près de la croisée.

— Je suis ici, répondit Collins sur le même ton.

— Comment pourrez-vous sortir de prison?

— En coupant les barres de fer. — Tâchez d'écarter la sentinelle, quand vous ne nous entendrez plus chanter.

— Suffit! suivez le mur à droite, je serai au coin de la rue.

— A présent, Thompson, dit Collins, mettez-vous à chanter, mais sans beugler, cela n'est pas nécessaire. — Nous pouvons travailler deux en même temps.

Il mit une petite scie entre les mains de Newton, et lui montra comment il devait s'en servir. Les barres de fer de la fenêtre cédèrent, comme si elles eussent été de bois, aux outils bien trempés de Collins. En une heure de temps trois barres furent sciées sans bruit, et l'ouverture était assez large pour qu'ils pussent y passer. La sentinelle était encore appuyée contre la porte de la prison, écoutant peut-être Thompson chanter, car il avait une assez bonne voix.

Quand Collins et Newton eurent fini leur besogne, Thompson se tut. Quelques minutes se passèrent dans un profond silence, et alors les prisonniers entendirent le factionnaire causer avec quelqu'un, et leurs voix s'éloignaient, comme s'ils se fussent écartés à quelque distance du côté gauche.

— Voici le moment, frère, dit une voix basse à la fenêtre.

En une minute les six prisonniers furent dans la rue. Ils tournèrent vers la droite, et ayant trouvé à quelques pas leur guide, ils le suivirent en silence jusque sur le bord de la mer.

—Voici une barque, et il s'y trouve les provisions, leur dit-il très-bas. Vous aurez à passer devant les sentinelles postées sur les rochers; mais nous ne pouvons rien faire de plus pour vous. — Adieu, frère, puisse la fortune vous protéger ainsi que vos compagnons! Et à ces mots, le franc-maçon disparut.

La nuit était si obscure, que quoiqu'ils fussent près de la barque, ils pouvaient à peine en distinguer les contours. Newton y entra le premier, et dit à ses compagnons de l'y suivre en silence et avec précaution. Malheureusement, l'un

d'eux heurta contre une rame, qui tomba au fond de la barque.

— Qui vive? crie une sentinelle placée sur un rocher voisin.

— Ils ne répondirent rien, et restèrent immobiles. Le factionnaire s'avança jusqu'au bord du rocher ; mais l'obscurité l'empêcha de les voir, et n'entendant aucun bruit il retourna à son poste.

Ils attendirent quelques minutes ; alors ils prirent les rames, employèrent le peu de linge qu'ils avaient à en couvrir le bout pour qu'elles fissent moins de bruit en frappant l'eau, et les mirent en place. Comme la marée descendait en ce moment ils se laissèrent d'abord entraîner par les vagues qui se retiraient ; mais elles n'étaient pas fortes, la mer était tranquille, et ils n'avançaient que très-lentement. Newton, qui sentait combien il était important qu'ils fussent hors de vue de la côte au point du jour, crut enfin qu'il fallait avoir recours aux rames ; mais à peine en avaient-ils donné quelques coups, que la même sentinelle cria de nouveau : Qui vive? et ne recevant aucune réponse, elle tira un coup de fusil du côté d'où venait le bruit.

— A présent, force de rames! dit Newton, c'est notre seule ressource.

Quelques coups de mousquet furent encore tirés; ils entendirent battre le tambour, ils virent des lumières paraître sur divers points de la côte; mais redoublant d'efforts, et favorisés par la marée et l'obscurité, ils furent bientôt à une distance qui les mettait à l'abri de tout danger immédiat. Ils quittèrent alors les rames pour dresser leur mât et déployer leur voile, et ils continuèrent ensuite à s'éloigner de la côte.

Il était dix heures du soir quand ils étaient partis, et au point du jour ils ne voyaient plus la côte de France. Ravis de cette circonstance, ils attaquèrent leurs provisions et une petite cruche de vin; peut-être ne fit-on jamais un plus joyeux déjeuner. Cependant des vapeurs couvrirent le soleil, le ciel devint menaçant, le vent fraîchit, et leur barque semblait voler sur les ondes. Des lames d'eau en couvraient souvent la poupe, et deux d'entre eux étaient sans cesse occupés à vider l'eau avec leurs chapeaux. Mais ils ne perdirent pas courage, et le plaisir d'être libres leur faisait oublier le danger. Ils virent de loin plusieurs navires, qui ne parurent pas les apercevoir, et avant le coucher du

soleil ils étaient en vue des côtes d'Angleterre. A dix heures du soir, ils avaient à tribord le double fanal du cap Lizard. Ils s'en écartèrent, et s'approchèrent de Mount's Bay, de crainte de rencontrer quelque bâtiment du Roi, qui pourrait encore les prendre en vertu de la presse. Enfin au point du jour, ils débarquèrent sous le Mont-Saint-Michel, et se trouvèrent en Angleterre. Là, ils firent le partage des provisions qui leur restaient, et prirent congé les uns des autres.

— Adieu, monsieur, dit Collins à Newton. J'espère que, du moins pour cette fois, vous ne regretterez pas de vous être trouvé dans une compagnie aussi respectable que la mienne.

CHAPITRE XI.

—

Newton, n'ayant plus ses papiers comme maître d'un sloop de commerce, ni les lettres que lui avait remises le capitaine Northfleet, et le bâtiment confié à ses soins ayant été capturé, ne jugea pas nécessaire d'aller rendre ses devoirs à l'amiral du port à Plymouth. Il se mit en marche à l'instant même pour Liverpool, afin de voir dans quelle situation se trouvait son père. Nous ne parlerons pas des difficultés qu'il éprouva dans son voyage. Il n'y a pas de pays où l'on voyage plus agréablement et avec plus de rapidité qu'en Angleterre, quand on a une bourse bien garnie; mais quand on voyage *in formâ pauperis*, il n'en existe point où l'on soit si mal accueilli partout. Les taxes

de paroisse et les lois sur les pauvres ont desséché les sources de la bienveillance ; et comme Newton ne s'adressa pas aux bureaux des pauvres pour en obtenir trois demi-pences par mille, il voyagea comme il put, c'est-à-dire fort misérablement.

Il avait écrit à son père pour l'informer qu'il avait été pris par la presse, mais il doutait qu'il eût reçu sa lettre, parce qu'il avait été obligé de la confier à une vivandière qui quittait la frégate à l'instant où elle mettait à la voile. Lorsqu'il arriva chez son père, il le trouva assis devant son comptoir à l'ordinaire, mais ne faisant rien, et il vit qu'il ne restait aucunes marchandises dans sa boutique.

Newton entra, et Nicolas leva les yeux sur lui.

— Est-ce vous, Newton ? s'écria-t-il. Il y a bien long-temps que je ne vous ai vu. — Comment se porte M. Hilton ? — Comment va votre pauvre mère ?

— Mon père, dit Newton en lui serrant la main, n'avez-vous donc pas reçu ma lettre ?

— Non, je n'ai reçu aucune lettre. — Mais pourquoi avez-vous été si long-temps sans venir me voir ? Il y a au moins deux ou trois mois.

— Il y a près d'un an, mon père. Il lui fit alors le récit de ses aventures, Nicolas l'écouta, la bouche ouverte de surprise.

— Et ainsi donc, dit son père, vous avez été à bord d'un bâtiment de guerre, et l'on vous a conduit en France. En ce cas vous ne pouvez me donner aucunes nouvelles de votre pauvre mère?

— J'espérais en apprendre de vous. N'avez-vous pris aucune information?

— Non; je croyais toujours que vous viendriez, et que vous m'en apporteriez.

— Et comment vont les affaires ici? demanda Newton pour changer de conversation.

— Mal, Newton, fort mal. Je n'ai pas vu six pratiques depuis que vous m'avez quitté.

— Cela est malheureux, mon père. — Mais avez-vous quelque chose à me donner à manger? J'ai grand'faim.

— Pas grand'chose, répondit Nicolas en ouvrant un buffet. — Pouvez-vous manger du pain et du fromage?

— Je mangerais un cheval. — Je viens de marcher douze heures sans rien prendre.

Nicolas mit sur la table tout ce qui lui restait, et Newton l'eut bientôt fait disparaître.

— J'ai été obligé de vendre une partie de mes effets, dit Nicolas, je n'ai pu faire autrement. Je crois que personne ne porte de lunettes à Liverpool.

— Qu'y faire, mon père? Il faut compter sur la Providence.

— Oui, mon fils; espérons en Dieu. J'ai vendu hier ma montre, et cela nous fournira de quoi vivre pendant quelque temps. Un marin entra dans ma boutique, et me demanda si j'avais quelques montres à vendre. Je lui dis que, quant à présent, je ne faisais qu'en raccommoder, mais que lorsque j'aurais fini mon perfectionnement... Ici Nicolas commença une longue digression sur les avantages de ce perfectionnement, mais Newton l'interrompit.

— Et que vous répondit le marin?

— Oh! j'oubliais; — je lui dis que j'avais une montre que j'avais dessein de vendre et qui était fort bonne, et qu'il l'aurait à meilleur marché qu'une neuve; qu'elle valait tout au moins quinze livres, mais qu'ayant besoin d'argent, je la lui laisserais pour cinq; je la lui mis entre les mains. Il vit que j'avais du regret de m'en défaire, et certainement j'en avais

beaucoup. Ici, Nicolas songea à sa montre et ne pensa plus à son histoire.

— Eh bien! demanda Newton, combien vous la paya-t-il?

— Oh! c'était une bonne âme, un brave homme. Il me dit qu'il ne voulait pas profiter de la détresse d'un pauvre diable, et qu'il entendait me payer la valeur de ma montre. Il la mit dans son gousset et compta quinze livres sur le comptoir; je voulais lui en rendre une partie, mais pendant que je faisais le tour du comptoir, il sortit; et quand j'arrivai à la porte, il était déjà entré dans quelque autre rue.

— C'est un présent du ciel, mon père, et il vient fort à propos, car je n'ai pas un demi-pence. — Savez-vous ce qu'est devenue ma caisse? je l'avais laissée à bord du sloop.

— Oh! vous m'y faites penser, un roulier l'a apportée ici, vous la trouverez dans ma chambre; je ne concevais pas pourquoi vous me l'aviez envoyée.

Newton monta dans la chambre de son père, fit sauter la serrure de sa caisse, et y trouva son linge et ses vêtements. C'était M. Hilton qui, ne sachant ce qu'il était devenu, l'avait envoyée à son père; ce fut une circonstance

heureuse, car il n'avait sur lui que ce que l'équipage du corsaire avait bien voulu lui laisser.

Dès le lendemain de son arrivée, Newton écrivit au docteur Beddington pour lui demander des nouvelles de sa mère. La réponse qu'il reçut lui apprit qu'elle avait recouvré sa santé, qu'elle avait passé plusieurs mois dans son établissement, mais qu'elle l'avait quitté dix jours auparavant, et qu'on ne savait où elle était allée.

— Pauvre femme! dit Nicolas, quand son fils lui eut appris cette nouvelle; elle nous cherche, Newton, soyez-en bien sûr, et nous la verrons ici avant peu.

Nous laisserons passer quelques mois qui s'écoulèrent au milieu d'une lutte perpétuelle contre la pauvreté et le besoin, et des efforts inutiles faits par Newton pour obtenir de l'emploi. Il aurait pu bien facilement se faire recevoir comme matelot sur tel bâtiment marchand qu'il aurait voulu choisir, mais cette place ne lui aurait pas fourni les moyens de soutenir son père, et ne l'aurait pas mis à l'abri de la presse, dont il avait conçu une frayeur invincible. D'un autre côté, il voyait qu'il ne pouvait obtenir une place de maître sans recommanda-

tion; il ne put donc que chercher de l'ouvrage comme gréeur, ressource précaire et incertaine; et enfin le père et le fils se trouvèrent réduits à leur dernier shilling.

C'était un jour où il faisait un vent violent du sud-est, et Newton, qui n'avait pu trouver d'ouvrage, se promenait tristement sur la belle jetée qui borde une des rives du Mersey. Il s'y trouvait fort peu de monde, car les bourrasques de vent étaient fréquemment accompagnées d'une forte pluie. Trois ou quatre bâtiments semblaient se préparer à mettre à la voile; et Newton venait de se décider à se rendre à bord, et à prendre telle place qu'on voudrait lui donner, pourvu qu'on lui payât d'avance une partie de ses gages, qu'il laisserait à son père, quand il vit une embarcation se détacher de celui de ces bâtiments — un grand brick — qui était en avant des autres. Elle était entraînée par le courant rapide du fleuve, aidé par le vent qui venait de terre. Il ne s'y trouvait qu'un seul homme, qui faisait de vains efforts avec une rame pour s'approcher du rivage, et à moins qu'il n'obtînt du secours, il paraissait devoir être porté en mer avant une heure.

Cette embarcation était toujours au centre

du fleuve, et l'homme qui s'y trouvait, voyant ses efforts inutiles, avait quitté la rame, s'était mis à genoux, et implorait le secours du ciel, n'en espérant plus des hommes. C'était un appel fait à la Providence, et Newton crut que la Providence le destinait à y répondre. Il était alors à un quart de mille en avant du canot; il ôta son habit, se jeta dans l'eau, qui était si froide qu'il pensa un instant en perdre la respiration, et nagea en ligne horizontale, de manière à profiter du courant pour arriver au centre du fleuve. Le canot était près de lui quand il y arriva, et il poussa un grand cri pour annoncer sa présence. L'homme qui s'y trouvait tressaillit en entendant une voix humaine, et voyant Newton dans l'eau près de sa proue, il se pencha sur le bord et lui tendit la main. Newton la saisit, mais le vent était violent, et la force du courant était telle, que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put monter dans le canot; il y resta étendu quelques secondes comme épuisé, mais se relevant à la hâte, il s'écria :

— Il n'y a pas un instant à perdre; prenons les rames, et tâchons de gagner la rive; car, par le vent qu'il fait, si nous sommes entraînés

en mer, il faudrait un miracle pour nous sauver.

L'homme pour lequel il venait d'exposer sa vie, prit les rames sans lui répondre; Newton en fit autant, et réunissant leurs efforts, ils ne tardèrent pas à arriver sur la rive.

— Que le ciel soit loué! s'écria le compagnon de Newton en mettant le pied sur la terre, je ne l'ai pas invoqué en vain. L'accident qui vous est arrivé m'a sauvé la vie.

— Quel accident? Que voulez-vous dire? demanda Newton.

— N'êtes-vous pas tombé par-dessus le bord de quelque bâtiment?

— Non, répondit Newton. Et il lui expliqua comment les choses s'étaient passées.

— Dieu vous récompensera, jeune homme. Maintenant je vais vous apprendre comment il se fait que je me suis trouvé à la dérive sur cette embarcation. Je venais de relever le quart; car, par un pareil vent, il faut des précautions et de la vigilance, même dans le port. Tout mon équipage était à dîner, quand j'entendis ce canot frapper sur les grands porte-haubans. J'y descendis pour larguer une brasse ou deux

du câble; mais il paraît que le misérable mousse qui l'avait attaché, et qui n'avait encore été que quelques mois sur mer, n'avait fait qu'un nœud coulant; il se détacha, et le canot partit à la dérive. Je criai à l'aide; personne ne m'entendit. Cependant mon premier aide aurait pu m'entendre, car il était dans la cabine, et la fenêtre était ouverte. Mais il est difficile de hèler contre le vent par le temps qu'il fait aujourd'hui, car le vent vous renfonce les paroles dans le gosier. — Mais à présent je voudrais savoir qui vous êtes, mon brave jeune homme, et je désirerais pouvoir à mon tour vous être de quelque utilité.

Newton lui raconta brièvement son histoire, et quand il l'eut finie, il eut la satisfaction de voir qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait inutilement depuis plusieurs mois.

—Il me faut un second aide, reprit le maître du brick. Je comptais en engager un demain matin, et j'avais à choisir entre deux qui se sont présentés avec des recommandations également bonnes. Heureusement je n'ai rien promis ni à l'un ni à l'autre, et comme vous avez pour moi une recommandation encore plus forte que la leur, je vous offre la place, si

elle vous convient. Je regrette que ce ne soit pas celle de premier aide, car je ne puis dire que je sois très-content de celui que j'ai à présent; mais je suis obligé de le garder, il est parent de l'armateur.

Tous les arrangements furent bientôt faits, et M. Berecroft, — c'était le nom du maître du brick, — avança à Newton la somme dont il avait besoin pour s'équiper; il fut convenu en outre avec l'armateur, à Liverpool, qu'il paierait chaque mois la moitié des gages de Newton à son père. Le lendemain matin, comme le brick avait un pilote à bord, Newton fit ses adieux à son père, et suivit M. Berecroft à bord de son navire.

Il était de très bonne heure quand ils y arrivèrent, et le premier aide du maître était encore dans la cabine, se préparant à aller à terre pour rendre compte à l'armateur de la mort supposée du maître de son brick. Le hasard voulut qu'à l'instant où M. Berecroft montait sur le pont, son premier aide y arrivait aussi pour faire mettre une embarcation en mer. Quand il aperçut M. Berecroft, il recula de surprise et pâlit.

— Je croyais que nous vous avions perdu,

dit-il. N'avez-vous pas été entraîné en mer à la dérive? Comment vous êtes-vous sauvé?

— Il paraît donc que vous saviez ce qui m'est arrivé, M. Jackson? dit M. Berecroft d'un ton sérieux en le regardant en face.

— C'est à dire, répondit Jackson d'un air confus et embarrassé, je croyais... ne voyant plus le canot... je craignais qu'il ne vous eût emporté à la dérive. Mais je ne concevais pas comment cela était arrrivé.

— Je l'espère, pour votre conscience, M. Jackson. Quoi qu'il en soit, vous me revoyez sur mon bord, grâce à la protection de la Providence et au secours de ce généreux jeune homme, que je vous présente comme mon second aide.

Jackson regarda Newton de travers. M. Berecroft avait remarqué avec raison qu'il était étrange que Jackson ne l'eût pas entendu quand il avait demandé du secours. Le fait était que son premier aide l'avait vu et entendu; mais c'était un misérable qui ne songeait qu'à son intérêt personnel, et, se croyant certain que M. Berecroft serait entraîné dans la mer et y périrait, il se préparait à aller annoncer à l'armateur qu'il était tombé par-dessus le bord; et

comme le navire devait mettre à la voile le lendemain, il espérait en obtenir le commandement. Trompé dans ses espérances par le courage de Newton, il conçut ponr lui une haine implacable et se promit de se venger.

Le vent étant devenu favorable, le navire mit à la voile dans la soirée pour aller joindre un convoi qui se réunissait à Falmouth pour aller aux Indes Occidentales.

M. Berecroft était un homme d'environ soixante ans, mais qui conservait encore toute son activité, et qui était excellent marin. Il avait passé quarante-cinq ans sur l'Océan, et les relations qu'il faisait quelquefois de ses aventures, soit en se promenant sur le pont, soit en buvant son verre de grog dans la soirée, prouvaient que sa vie avait été aussi intéressante que variée. Il avait des principes de religion, et il y conformait sa conduite; il défendait tout jurement aux hommes de son équipage, mais Jackson semblait se faire un malin plaisir de le contrarier sur ce point, et ouvrait rarement la bouche sans jurer; il saisissait toutes les occasions de tourner en ridicule ses sentiments religieux. Cependant, M. Berecroft était universellement aimé et respecté;

ses mœurs et l'éducation qu'il avait reçue le mettaient fort au-dessus de la plupart des maîtres de bâtiments marchands.

Jackson, comme nous l'avons déjà dit, était parent de l'armateur du brick, sans quoi M. Berecroft l'aurait congédié depuis longtemps. Il avait le ton grossier, des manières insolentes, n'oubliait ni ne pardonnait jamais une injure, ne savait ce que c'était que la reconnaissance, et quand il s'agissait de satisfaire son ambition ou sa vengeance, nul crime ne l'aurait effrayé.

Le brick, qui se nommait l'*Élisa* et la *Jane*, noms des deux filles de l'armateur, arriva à Falmouth en trois jours, et y jeta l'ancre dans la rade, au milieu d'un grand nombre de bâtiments qui s'étaient réunis à ce rendez-vous. Deux jours après leur arrivée, un vaisseau de ligne de cinquante canons, une frégate et deux corvettes arrivèrent en rade, et tous les bâtiments marchands reçurent l'ordre de lever l'ancre et de se ranger autour de leurs protecteurs. La première mesure que prirent ceux-ci fut de débarrasser leurs protégés du tiers de leurs équipages et de se l'approprier, de manière à les laisser sans défense et à les obliger

de ne compter que sur les vaisseaux de guerre, dont il leur fut ordonné de ne pas s'écarter. Au lieu des hommes qu'ils leur avaient pris, ils leur distribuèrent une liste de signaux, et une demi-douzaine de coups de canon annoncèrent le moment de mettre à la voile. Les vaisseaux de guerre couraient des bordées tout autour, lâchant de temps en temps un coup de canon à tout malheureux navire qui n'était pas aussi bon voilier que les autres.

En sortant du port de Falmouth, les bâtiments marchands étaient au nombre de soixante-quinze. Quelques jours après, il n'en restait en vue que quarante. Les autres firent leur voyage comme ils purent, et quelques-uns furent pris par les corsaires français qui suivaient le convoi à la piste. Enfin, quand on rencontra les vents alisés, il n'en restait plus que vingt-cinq, et le commodore jugea à propos d'en prendre un soin tout particulier, de peur d'arriver devant l'amiral sans un seul des bâtiments qu'il était chargé d'escorter. Il lui fit son rapport après avoir jeté l'ancre à la Barbade, et il se plaignit amèrement de l'obstination des maîtres des bâtiments marchands, qui s'étaient séparés de lui malgré toutes ses injonctions et en dépit de la

poudre qu'il avait brûlée. Il est certain que quelqu'un était en faute.

Pendant cette traversée, qui dura sept semaines, Newton eut le temps de reconnaître quelle était sa situation à bord. M. Berecroft lui témoignait toujours de l'amitié et de l'estime, et le traitait comme s'il eût été son propre fils. Jackson, au contraire, ne laissait passer aucune occasion de le tourmenter et de l'insulter; mais l'affection de M. Berecroft l'indemnisait de ce qu'il avait à souffrir, et il ne voulut pas se plaindre de ce qu'il était impossible d'empêcher. En arrivant à la Barbade, M. Berecroft alla loger chez le commerçant auquel les marchandises formant sa cargaison étaient consignées, et ce fut alors que la haine de Jackson se montra dans toute sa violence.

Le brick, après avoir déchargé sa cargaison, était à l'ancre dans la baie de Carlisle, attendant des sucres qu'il devait transporter à Liverpool. Un matin, Newton, qui s'était toujours soumis sans se plaindre à la tyrannie de Jackson, était debout près de la grande écoutille, donnant des ordres aux hommes qui arrangeaient le fardage à fond de cale. Jackson vint sur le pont, s'approcha de lui, feignit de glis-

ser, et le poussa comme par accident, dans le dessein de le faire tomber dans la cale sur le lest. Newton y serait infailliblement tombé et se serait peut-être tué, s'il n'eût saisi Jackson par le milieu du corps, mais il ne fit que l'entraîner avec lui. Cependant Jackson, qui tenait par hasard dans sa main une des cordes servant à baisser le grand mât, ne lâcha pas prise, ce qui rompit leur chute; mais la corde, glissant rapidement entre ses mains, les lui coupa jusqu'aux os. Sa perfidie retomba donc sur lui-même, et Newton en fut quitte pour quelques légères contusions.

Les matelots qui avaient été témoins de cet accident, virent aisément qu'il avait été volontairement occasionné par Jackson, et comme il était universellement détesté, ils en informèrent M. Berecroft la première fois qu'il vint à bord. Celui-ci résolut de ne pas laisser Newton exposé plus longtemps à l'animosité de Jackson, et il engagea M. Kingston, le commerçant chez qui il logeait, à l'inviter à venir passer chez lui le peu de temps que le brick devait encore rester à la Barbade.

Newton, quelques jours après son arrivée chez M. Kingston, lui fit quelques questions

sur la situation des esclaves nègres dans les colonies, et le commerçant proposa une visite chez un de ses amis, propriétaire d'une plantation située à peu de distance, lui disant qu'il pourrait, par ce moyen, juger de la vérité des bruits que faisaient circuler avec tant d'empressement ceux qui s'affichaient comme ennemis déclarés de l'esclavage.

CHAPITRE XII.

—

M. Kingston, M. Berecroft et Newton Forster partirent un matin de bonne heure pour l'habitation de l'ami du premier. Le soleil répandait déjà ses teintes glorieuses sur les nuages qui formaient à l'horizon une vaste ceinture; mais il ne se montrait pas encore. La rosée formait une perle suspendue à l'extrémité de chaque feuille des poiriers à épines qui bordaient la route. Des vapeurs couvraient encore les vallées et cachaient à leurs yeux une partie du paysage. L'air était frais, et quiconque aurait été transporté tout-à-coup au milieu d'une pareille scène, aurait eu peine à s'imaginer qu'il était sous la zone torride.

—Comme le climat des Indes Occidentales

est différent de ce qu'on se le figure généralement! dit Newton. En Angleterre, on y associe toujours l'idée d'une chaleur insupportable et de la fièvre jaune.

— C'est ce que disent ceux qui n'ont vécu que dans les ports et dans les villes, répondit M. Kingston; et à cet égard ils ont raison. Il n'y a pas une seule île dans la mer des Caraïbes où celui qui se lève de bonne heure ne puisse respirer cet air salubre et délicieux dont nous jouissons. A la Jamaïque, par exemple, on trouve en tous temps sur les montagnes autant de neige qu'on en peut désirer, et cependant il n'existe peut-être pas un endroit plus malsain et plus meurtrier que le havre de Port-Royal.

— La plantation où nous allons est-elle aussi élevée au-dessus de la mer que l'endroit où nous sommes en ce moment?

—Non. Les plantations sont dans les ravins, entre les montagnes. La canne à sucre exige de la chaleur. Dès que nous aurons atteint le sommet de la montagne voisine, nous y descendrons.

Au bout d'une demi-heure, ils arrivèrent à la fin du voyage, et ils s'arrêtèrent près d'une longue rangée de bâtiments n'ayant qu'un rez-

de-chaussée, situés au haut de la vallée qui s'étendait jusqu'à la mer, qu'ils virent alors pour la première fois depuis leur départ de Bridgetown. Le propriétaire de ce domaine était à la porte pour les recevoir. C'était un grand homme maigre, portant un gilet à manches et des pantalons de nankin, et ayant sur la tête un chapeau de paille à larges bords.

— Vous ètes les bien-venus, messieurs; — Comment va la santé, Kingston? leur dit-il, quand ils s'arrêtèrent. Jack! Baky! Bulhy! où êtes-vous donc, fainéants? Prenez soin des mules de ces messieurs. — Maintenant, je vais vous montrer le chemin; j'ai fait servir le déjeuner quand je vous ai vus descendre la montagne.

A ces mots, il les fit passer sous un portique, d'où ils entrèrent dans un grand appartement très-frais, situé au rez-de-chaussée, où une table était couverte de tout ce qui compose le déjeuner entre les tropiques: — du poisson frit, — des ragoûts, du curry, — des poulets à la ravigote, des viandes salées, en un mot tout ce qui peut éveiller un appétit engourdi.

— Je vous engage à mettre un gilet de nankin, messieurs, dit le planteur; vous en serez

plus à l'aise, et il ne faut pas de cérémonie ici. — Jack, où est le sangoree? — Nous vivons sous un beau climat, capitaine Berecroft; il faut seulement faire attention à deux choses: — être sobre, et ne pas arrêter la transpiration.

Jack, qui était un nègre vigoureux et bien fait, d'environ quarante ans, arriva avec le sangoree. C'était un breuvage composé d'une demi-bouteille d'eau-de-vie, deux bouteilles de vin de Madère, du jus de citron, du sucre, de la muscade, et de l'eau *ad libitum*. Il était versé dans un bol qui pouvait contenir un gallon, soutenu sur un seul pied, et ayant l'air d'un verre à vin apporté de Brobdingnac. Jack le tenait à deux mains, et il le plaça sur la table devant son maître.

— Commencez, s'il vous plaît, monsieur, dit celui-ci en s'adressant à M. Berecroft.

— Excusez-moi, monsieur, je ne bois jamais ni vin ni liqueurs fortes le matin.

— Boire! cela ne s'appelle pas boire. Je vais vous montrer l'exemple. A votre santé, messieurs!

Il prit des deux mains la coupe immense, la leva à ses lèvres, et elles y restèrent appliquées une bonne minute. — Maintenant, messieurs,

ajouta-t-il après avoir respiré, prenez-en un peu. Ne craignez rien; on peut tout faire impunément sous ce beau climat, pourvu qu'on ait soin d'être sobre et de ne pas arrêter la transpiration.

En ce moment, Newton fit un mouvement, et regarda sous la table.

— Je croyais que c'était un chien, dit-il, mais c'est un petit nègre.

— Quoi ! y en a-t-il un ici ? Je vous avais dit de les enfermer, Jack.

— Moi l'avoir fait, Massa, répondit le nègre en regardant sous la table. Oh! c'être le petit Sambo. — Pas moyen de le tenir enfermé, Massa. — Vous venir ici, Sambo!

L'enfant rampa sous la table jusqu'aux pieds de son maître, monta sur ses genoux, et celui-ci, lui passant la main sur la tête, lui donna une cuisse de volaille grillée que Sambo alla manger sous la table.

— Le fait est, capitaine, dit le planteur, qu'ils sont habitués à venir ici à l'heure du déjeuner. Je ne les en empêche que lorsque j'ai compagnie. La porte qui est derrière moi conduit à la cour des nourrices.

— La cour des nourrices ?

— Oui. Je vous y conduirai tout à l'heure.

— Faites-les entrer, je vous prie. Je serais charmé de les voir, et je ne voudrais pas les priver d'un plaisir auquel ils sont accoutumés.

— Ouvrez la porte, Jack.

Dès qu'elle fut ouverte, une vingtaine d'enfants des deux sexes, de trois à sept ans, entièrement nus, et dont la peau d'ébène reluisait comme une table bien polie, se précipitèrent dans la chambre, au grand amusement des convives. Ils furent suivis par sept ou huit autres qui, trop jeunes pour pouvoir marcher, se traînaient sur leurs genoux et leurs mains. On s'amusa à leur distribuer ce qui restait du déjeuner. Les plus âgés restèrent debout près des convives avec un air de familiarité; les autres s'assirent par terre, mangeant d'un air joyeux ce qui leur avait été donné.

— Tous ces enfants sont esclaves sans doute? demanda M. Berecroft.

— Tous, et je les ai tous élevés moi-même. Sur deux cent quinze nègres que j'ai sur cette plantation, je ne crois pas qu'il y en ait douze qui n'y soient pas nés pendant ma vie et celle de mon père. Mais puisque vous avez fini de

déjeuner, voulez-vous voir la cour des nourrices ?

On se leva de table, et l'on entra dans cette cour, qui contenait environ deux verges de terrain. Sur trois des côtés s'élevaient de petites maisons destinées aux négresses qui avaient de jeunes enfants, ou qui étaient sur le point d'accoucher, et chacune était composée de deux chambres. Toutes ces femmes reçurent leur maître avec un air riant et satisfait, et il adressa quelques mots à chacune en entrant dans leur demeure.

— Voilà mes nourrices, dit-il ; je n'en exige aucun travail, et elles n'ont pas autre chose à faire que de prendre soin de leurs enfants, qui restent ici jusqu'à ce qu'ils aient huit à neuf ans. J'ai un chirurgien qui veille à leur santé, comme à celle des autres esclaves, quand ils sont malades. — A présent, voulez-vous voir la plantation ?

Au bout de quelques minutes ils arrivèrent dans une longue avenue formée par deux rangées de petites chaumières, séparées les unes des autres, et dont chacune était placée au milieu d'un jardin où l'on voyait croître des ignames, des bananes, des patates et d'autres pro-

ductions des tropiques. On y voyait aussi des volailles de toute espèce dans un petit enclos, et une assez grande quantité de cochons.

— Voici les demeures de mes nègres, capitaine. Les jardins qui sont autour de chaque maison leur appartiennent, et ils vendent à leur profit tout ce qui y croît ainsi que leurs volailles et leurs cochons.

— Mais comment subsistent-ils ?

— Par le moyen de rations qui leur sont distribuées aussi régulièrement qu'à bord de votre bâtiment. — Et ils ne sont jamais réduits à demi-ration.

— Sont-ils mariés?

— La plupart le sont, et leurs femmes demeurent avec eux jusqu'à ce que le moment arrive de les placer dans la cour des nourrices. Elles y restent tant que leurs enfants ont besoin d'elles. Ensuite elles retournent avec leur mari, et de vieilles femmes prennent soin des enfants jusqu'à ce qu'ils soient en âge de commencer à travailler.

— Et quel travail en exigez-vous ?

— Huit heures par jour, excepté dans le temps de la récolte, car alors l'ouvrage presse.

Ils peuvent employer à leur jardin le reste de leur temps, ou se reposer.

— Et gagnent-ils ainsi quelque argent ?

— Souvent de quoi acheter leur liberté, s'ils le désirent.

— S'ils le désirent !

— Oui, sans explication, cela paraît étrange, et pourtant il est de fait que des esclaves refusent quelquefois leur liberté, même quand on la leur offre gratis. Un esclave qui est bon ouvrier achètera sa liberté, s'il le peut, parce que les artisans, ici, sont toujours bien payés ; mais un nègre devenu libre, qui ne serait que laboureur, gagnerait à peine de quoi vivre, et ne pourrait rien amasser pour sa vieillesse. Ils le savent fort bien. Voyez-vous ce vieillard qui est à balayer sous le portique ? Il ne fait pas autre chose depuis cinq ans. Je lui avais offert de l'émanciper deux ou trois ans auparavant, il a préféré rester esclave, et il a eu raison.

Ils arrivèrent à la plantation de canne à sucre, les nègres y travaillaient; et si l'on peut en juger par le bruit et la gaieté qui accompagnaient leurs travaux, ils étaient loin de devoir inspirer la pitié.

— J'avoue pourtant, dit Newton, qu'il y a

dans ce grand fouet que porte l'inspecteur quelque chose que je n'aime pas.

— Je le conçois fort bien, mais on ne renonce pas facilement à d'anciennes coutumes. Ce fouet est le symbole de notre autorité, et c'est le bruit qu'il fait qui les appelle à l'ouvrage. Il est très-rare que je l'emploie comme instrument de punition; et si vous étiez capitaine d'un vaisseau de guerre, je vous répondrais, comme je l'ai fait une fois au capitaine C... : Je doute fort que mon fouet ait autant d'occupation que votre chat à neuf queues.

Ils examinèrent ensuite les écuries, la sucrerie, la raffinerie, etc.; après quoi ils rentrèrent dans la maison.

— Eh bien, capitaine, à présent que vous avez eu sous les yeux le tableau vivant de ce qu'on appelle l'esclavage, qu'en pensez-vous? Croyez-vous que vos philanthropes aient raison de vomir des invectives contre nous?

— Je voudrais d'abord savoir si toutes les plantations sont aussi bien organisées que la vôtre.

— Si elles ne le sont pas toutes, elles le seront bientôt. Il est de l'intérêt des planteurs qu'elles le soient, et l'intérêt gouverne le monde.

— Mais on reproche aux planteurs un grand nombre d'actes de cruauté, et c'en est bien assez pour inspirer de la prévention contre eux.

— Il en a été commis, j'en conviens, il s'en commet peut-être encore quelques-uns; mais les actes de cruauté sont-ils inconnus en Angleterre? Vos journaux en sont pleins. Les hommes sont partout les mêmes. Le malheur de ce monde, monsieur, c'est que nous ne savons jamais où nous arrèter. L'abolition de la traite des nègres était un acte d'humanité, digne d'un pays comme l'Angleterre; mais vos philanthropes ne songent qu'à donner la liberté à tous les esclaves, et la ruine des blancs en sera le résultat. Quand on pouvait remplacer un esclave mort par suite de maladie ou de mauvais traitement, la vie d'un esclave n'était pas d'une aussi grande importance pour son maître qu'elle l'est aujourd'hui, puisqu'il ne peut plus en acheter un autre : son intérêt exige donc qu'il cherche à le conserver en le traitant avec humanité. D'ailleurs les esclaves qu'on importait dans ces colonies étaient des hommes qui avaient été injustement privés de leur liberté; il n'en reste presque plus aujourd'hui.

La plupart sont nés dans l'esclavage sur nos plantations, et nous les regardons comme nous appartenant légitimement.

— Voulez-vous m'expliquer ce que vous entendez par légitimement?

— Je veux dire, capitaine, que le père de ce jeune homme, — lui montrant un nègre de quinze à seize ans, — était mon esclave. Quand il n'a plus été en état de travailler, je n'en ai pas moins continué à le nourrir. J'ai eu le même soin de sa mère; lui-même, je l'ai nourri jusqu'à l'âge de dix ans. Je me regarde donc comme ayant droit à ses services jusqu'à ce que, comme son père, il soit trop âgé pour travailler, ou qu'il ait acquis de quoi m'indemniser des dépenses que j'ai faites pour lui, en rachetant sa liberté, si bon lui semble.

— Je vois que vous ne vous faites pas le défenseur de l'esclavage pris en lui-même.

— Non, je crois qu'un homme né libre et réduit en esclavage a le droit de recourir à tous les moyens possibles pour se remettre en liberté. Au contraire, l'esclave né chez moi, l'esclave que j'ai nourri et élevé, doit continuer à l'être jusqu'à ce qu'il puisse me rembourser mes dépenses. — Mais le dîner est servi,

capitaine, et si vous voulez prolonger cette discussion, ce sera en buvant un verre de Bordeaux.

Le dîner était fort bon, et le planteur en fit les honneurs avec toute l'hospitalité des Indes Orientales. On ne servit que du vin de Madère et de Bordeaux, et quand il vit que ses convives ne voulaient plus en boire, il fit servir du punch à l'arack.

— Allons, monsieur Forster, il faut que vous en preniez un verre; je réponds que vous le trouverez excellent. — Point de refus; on peut tout faire dans ce climat : il ne faut qu'être sobre et ne pas arrêter la transpiration.

— J'essaierai, dit Newton; mais je voudrais savoir ce que vous avez à allèguer en faveur d'un système dont je n'ai jamais entendu prendre la défense ?

— Permettez-moi de vider mon verre, afin de m'humecter les lèvres, et je vous démontrerai que l'esclavage a existé dans les temps les plus reculés, et n'est pas contraire à la religion que nous professons. — Ouvrez seulement la Genèse, et vous y verrez qu'il a existé dès les premiers siècles du monde, et le quatrième commandement prouve qu'il n'est pas contraire

à la religion. Après avoir ordonné que tout travail cesse le jour du sabbat, il mentionne « le domestique et la servante; » il passe ensuite « au bœuf et à l'âne, » et il parle enfin de « l'étranger qui est dans ta maison. » Or, messieurs, quel peut être cet étranger? Ce n'est pas un étranger dans le sens littéral de ce mot, car l'hospitalité de ce siècle ne permettait pas qu'on en exigeât aucun travail. Il s'agit donc ici des esclaves achetés en pays étrangers; et la preuve que ce trafic était bien connu, c'est que les Ismaélites achetèrent Joseph de ses frères, et le vendirent ensuite en Égypte. Mais je puis aussi vous donner une preuve que, postérieurement à la mission de notre Sauveur, les apôtres ont regardé l'esclavage comme légitime.

— Vous voulez parler de l'esclave Onésime, renvoyé par saint Paul à son maître, dit M. Berecroft, qui n'aimait pas qu'on discutât des points de l'Écriture après avoir bien dîné, mais je voudrais savoir quelle conclusion vous en tirez.

— J'en conclus que mes esclaves sont ma propriété, comme mes terres ou mon argent, et que toute tentative pour m'en priver est un vol, n'importe qu'il soit commis par une nation

ou par un individu. — Mais à présent, monsieur, continua le planteur après avoir bu un grand verre de punch, montrez-moi où est la liberté, parcourez toutes les classes de la société, et trouvez-moi un homme qui soit libre.

M. Berecroft vit que le punch produisait son effet sur son hôte, et il ne put s'empêcher de sourire en disant : — Votre ami, monsieur Kingston, n'est-il pas libre ?

— Kingston ! il n'est pas à moitié aussi libre que l'esclave qui est derrière votre chaise. — N'est-il pas commerçant ? — Qu'importe qu'il fasse le commerce en gros ou en détail, qu'il soit banquier ou regrattier, il passe les jours et les nuits à spéculer ; il n'a pas un instant de repos ; un homme qui peut s'endormir un Crésus, et s'éveiller un mendiant, ne dort pas sur un lit de roses. C'est un esclave de Mammon. — Y a-t-il de plus grands esclaves que les marins, les soldats, tous ceux qui sont aux ordres du gouvernement ? Ils n'ont pas une minute de liberté. Et les courtisans, prétendrez-vous qu'ils ne soient pas esclaves ?

— Pardon, mais vous ne distinguez pas entre les esclaves volontaires et les esclaves forcés.

— C'est une distinction sans importance; les uns ne sont pas plus libres que les autres. Le fait est que la société nous rend tous esclaves. Nous sommes forcés d'obéir aux lois, de respecter les usages, de payer des taxes et les intérêts d'une dette publique que nous n'avons pas contractée.

— Et les princes du pays, qu'en direz-vous ?

— Que ce sont les plus grands esclaves de tous. Le dernier des paysans a l'avantage sur le prince dans le point sur lequel nous désirons le plus d'être libres; il peut se choisir une femme, et le prince n'en a pas le droit.

— Ainsi donc, suivant vous, nulle personne n'est libre, à moins que ce ne soit la liberté elle-même ?

— La liberté ? Elle n'est liberté qu'autant qu'elle est restreinte. Laissez-la sans contrainte, elle change de nature et de caractère, et devient licence.

— Eh bien, dit M. Kingston, comme vous voilà arrivé au *nec plus ultrà*, avec votre permission nous irons nous coucher.

— Oui, dit le planteur en portant son verre à ses lèvres, et ayez soin que votre transpira-

tion ne s'arrête pas. — Jack, des lumières. — Bonsoir, messieurs.

Le nègre les conduisit dans leurs appartements. M. Berecroft et Newton se trouvèrent placés dans une grande chambre à deux lits. Jack eut soin de leur faire remarquer un bol de sangoree placé sur une table.

—Eh bien, Newton, dit M. Berecroft quand ils furent seuls, que pensez-vous de notre hôte?

— Je pense que, quoiqu'il recommande fréquemment la sobriété, il ne prêche pas d'exemple.

— Non sans doute. — Mais que dites-vous de ses arguments?

— Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils ne m'ont paru ni assez justes, ni assez convaincants pour me déterminer à devenir jamais propriétaire d'esclaves.

— Je pense de même. Il est possible, comme il le prétend, que nous nous contentions de l'ombre au lieu de la substance; mais l'ombre même de la liberté doit être vénérée par tout Anglais.

CHAPITRE XIII.

—

Les quatre interlocuteurs qui ont paru dans le chapitre précédent se levèrent le lendemain de très bonne heure pour jouir de la fraîcheur délicieuse de l'air, fraîcheur qui passe si vite sous les rayons ardents du soleil des tropiques. Le docteur les joignit à l'heure du déjeuner. Il venait annoncer la naissance toute récente d'un petit nègre.

— Ne dites-vous pas que c'est Mattie Sally qui est accouchée, docteur? — Je croyais que Jane Ascension passerait avant-elle.

— Je pense qu'elle la suivra de très près, monsieur.

— Comment va-t-elle?

— Fort bien, mais elle se tourmente, parce

qu'elle ne sait quel nom donner à l'enfant. Elle désire vous parler quand vous aurez déjeuné.

— Nous irons la voir. — Vous ne vous figurez pas, messieurs, dit le planteur s'adressant à M. Berecroft et à Newton, quelle importance ces bonnes gens attachent au nom de leurs enfants. Il est souvent très difficile d'en trouver un qui leur plaise. — Jack, apportez le sangoree. — Docteur, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir, après la besogne que vous avez faite.

Après avoir bu du sangoree, qui est le commencement et la fin de tous les repas, ils se rendirent dans la cour des nourrices, et entrèrent dans la chaumière occupée par l'accouchée. Ils la trouvèrent assise sur une chaise, comme s'il ne lui fût rien arrivé d'extraordinaire, et elle les reçut avec un sourire gracieux qui fit voir ses dents blanches.

— Eh bien, Mattie, lui demanda le planteur, comment vous trouvez-vous? Où est l'enfant?

— Moi, fort bien, Massa; l'enfant être là, répondit la négresse en montrant le nouveau-né, ou, pour mieux dire, une couverture de laine qui l'enveloppait tout entier.

— Montrez-le-nous, Mattie.

— Non, Massa, non, pas encore; faire trop froid; lui dormir. — Mais, Massa, moi pas avoir de nom pour lui.

— Eh bien, Mattie, ces Messieurs vous en donneront un. — Voyons, capitaine, quel nom proposez-vous pour l'enfant?

— On pourrait le nommer Tom, dit M. Berecroft.

— Tom! répéta Mattie; non, non, Tom n'être pas un beau nom; être beaucoup trop court. — Moi pas vouloir l'enfant s'appeler Tom.

— Eh bien, M. Forster, voyons si vous serez plus heureux.

— Comment trouvez-vous Chrononhotonthologos? demanda Newton à la mère.

— Comment vous dire, Massa? — Vous répéter encore.

— Chrononhothonthologos.

— Être vraiment un beau nom, dit la négresse, le visage rayonnant de plaisir; bien des remercîments, Massa. — Crotonpolygarse.

— Non, non, dit Newton en riant, Chrononhothonthologos.

— Moi l'avoir à présent; être un nom superbe! Proton — croton — pollygloss.

— Vous en approchez davantage à présent.

— Eh bien, Mattie, est-ce une chose arrangée ? Ce nom vous convient-il ?

— Oui, Massa ; — moi n'avoir jamais entendu un plus beau nom ; — bien remercier Massa.

— Eh bien, docteur, vous inscrirez ce nom sur le registre des naissances, dit le planteur. Adieu, Mattie ! Et il sortit avec ses amis.

— Avez vous réellement dessein de donner ce nom à l'enfant ? demanda M. Berecroft.

— Pourquoi non ? il est aussi bon qu'un autre. Les noms les plus longs sont toujours ceux qu'ils préfèrent pour leurs enfants ; mais à mesure que ceux-ci grandissent, leurs noms décroissent. Celui de cet enfant deviendra d'abord Crony ; et si nous le trouvons encore trop long, nous en ferons Crow. — C'est un nom convenable à un nègre, ajouta le planteur en souriant (1).

Une heure après, M. Kingston et ses deux amis prirent congé du planteur hospitalier, et reprirent le chemin de Bridgetown. Comme ils montaient une petite hauteur à peu de dis-

(1) *Crow* signifie corbeau.

tance, Newton vit un vieux nègre qui tirait la queue de sa mule.

— Mon ami, lui dit-il, si vous tirez ainsi ma mule par la queue, vous l'empêcherez de marcher, et je ne pourrai suivre mes compagnons.

— Non, Massa; la mule aller plus vite. Vous pas connaître les mules, Massa. Être des animaux opiniâtres. Vous les tirez d'un côté, elles aller de l'autre.

— En ce cas vous pouvez continuer. — Appartenez-vous à cette plantation?

— Non, Massa; moi y travailler, mais moi homme libre. — Moi charpentier, Massa.

— Comment avez-vous appris votre métier, et comment êtes-vous devenu libre?

— Sur un vaisseau de guerre, Massa; vaisseau de guerre avoir fait moi libre.

— Etes-vous né dans ce pays? demanda M. Berecroft.

— Non, Massa; moi né en Ashantee, — fait prisonnier, — vendu à un schooner français. — Une frégate anglaise prendre le schooner, et me conduire à Sierra-Leone.

— Et que fîtes-vous là?

— Moi avoir été donné comme apprenti pour

quatorze ans à Massa Cawly, charpentier. — Apprenti ou esclave être la même chose, — toujours travailler. Beancoup mieux ici.

— Comment avez-vous quitté Sierra-Léone?

— Moi m'enfuir bien vite dans les bois, Massa; mais moi encore prisonnier, encore vendu à un schooner, et le schooner encore pris par une frégate anglaise. Mais la frégate m'avoir gardé à bord, parce que moi parler un peu anglais.

— Comment trouvez-vous une frégate? demanda Newton.

— Etre une belle maison, Massa; mais tout le monde y être esclave. — Le capitaine voler des hommes sur tous les navires que lui rencontrer, et tous les matelots chanter que les Anglais jamais, jamais être esclaves. — Cela me faire rire, Massa.

— Combien de temps y êtes-vous resté?

— Quatre ans, Massa; et y avoir appris le métier de charpentier. — Avoir été ensuite en Angleterre, reçu ma paie, et venu ici sur un bâtiment marchand. — L'Angleterre être un beau pays, mais trop froid.

— Et quel pays préférez-vous? demanda Kingston; le vôtre ou celui-ci?

— Ashantee être un bon pays, — Barbade un bon pays. — En Ashantee, point de travail, mais point d'argent. — A Barbade, beaucoup d'argent, mais beaucoup de travail. — Moi préférer un pays où point de travail et beaucoup d'argent, mais pas en connaître.

— Il n'est pas le seul de cet avis, dit Newton.

— Ici, Massa, les hommes faire tout le travail; les femmes ne faire que parler : en Ashantee, les femmes travailler et nourrir les hommes.

— Et que font donc les hommes? demanda Berecroft.

— Les hommes, Massa? répondit le nègre avec fierté; les hommes aller à la guerre, tuer, prendre des crânes.

— Et voilà tout ce qu'ils font?

— Oui, Massa.

— Vous ne seriez donc pas fâché de retourner dans votre pays?

— Non, Massa. Là pas travailler, — dormir toute la journée, — avoir des femmes pour me nourrir.

— Comme on tient à ses premières habitudes! dit M. Berecroft. Cet homme est libre, il habite un pays civilisé, il y gagne aisément

sa vie, et il voudrait retourner dans son pays barbare pour y vivre dans l'oisiveté!

— Tout esclave qui n'est pas né dans ce pays pense de même, dit M. Kingston. Il faut deux ou trois générations pour détruire ce caractère sauvage. Je crois que la paresse est une maladie héréditaire, comme la goutte, et j'ai connu bien des blancs qui en étaient attaqués. Le travail seul peut civiliser les hommes; et malgré l'amélioration que la race africaine a reçue dans nos îles, je crois que si nos esclaves se trouvaient libres demain tout-à-coup, ils mourraient de faim. Il faut d'abord qu'ils perdent leur goût naturel pour l'oisiveté.

— Vous admettez donc qu'ils pourront un jour être libres?

— Très certainement. Nous avons déjà beaucoup fait pour eux, et nous aurions fait davantage si vos soi-disant philanthropes ne nous eussent persécutés; mais cette philanthropie n'est qu'un masque; ils s'apitoient sur le sort des esclaves nègres, et ils ont les yeux et le cœur fermés à la misère qui les entoure dans leur propre pays, et dont vos journaux donnent tous les jours des preuves. Ils sont sourds aux cris du besoin de leurs compatriotes, et ils de-

mandent l'émancipation des esclaves, ou plutôt la ruine de leurs maîtres. Je conviens que c'est un genre de propriété qui a quelque chose d'odieux; mais quand nos ancêtres ont employé leurs capitaux de cette manière, la loi et l'opinion publique les y autorisaient. Si cette opinion a changé, qu'on prenne nos esclaves, qu'on prenne nos terres, nous y consentons, pourvu qu'on en paie la valeur; mais si l'on veut nous voler, nous savons ce que nous avons à faire.

—Et que ferez-vous? demanda M. Berecroft.

—Nous secoûrons le joug, nous nous déclarerons indépendants; nous nous mettrons sous la protection de l'Amérique, pour qui nous serons non seulement une source de richesse, mais un moyen de sécurité.

—J'espère que cela n'arrivera jamais.

—Je l'espère aussi, monsieur Berecroft; car je suis né Anglais; j'aime mon pays, et la perte de ces îles serait un coup dont l'Angleterre ne se relevèrait jamais.

—Vous oubliez ses possessions étendues dans l'Orient.

—Non, je ne les oublie pas; je sais que les Indes Orientales ajoutent à sa grandeur, mais elles lui coûtent trois millions par an; et je sais

aussi que la perte de nos îles opérerait dans son revenu annuel une diminution de plusieurs millions.

—En ce cas, dit Newton en souriant, les philanthropes devraient payer la dette nationale.

—Du diable s'ils voudraient en payer un farthing! s'écria M. Kingston que cette discussion avait échauffé.

Ils arrivaient en ce moment à Bridgetown.

CHAPITRE XIV.

—

Newton resta plus de trois semaines chez M. Kingston. Enfin le brick reçut sa cargaison, et il n'attendit plus que la réunion du convoi pour mettre à la voile et retourner en Angleterre.

M. Berecroft avait fait tous les préparatifs pour ce voyage, quand il arriva une circonstance imprévue, qui fut pour Newton une source de dangers et de malheurs. Le maître d'un grand navire, qui appartenait au même armateur, et qui était à l'ancre dans la baie de Carlisle, mourut subitement, et M. Berecroft fut obligé d'en prendre le commandement, et de laisser à Jackson celui du brick. Ce fut un coup cruel pour Newton, mais il n'y avait pas de remède. M. Berecroft ne pouvait le prendre

sur son nouveau navire, toutes les places secondaires étant remplies.

Newton pensa d'abord à quitter le brick, mais il s'en laissa détourner par l'avis de M. Berecroft et de M. Kingston, qui lui représentèrent qu'il était alors premier aide du brick, et qu'il perdrait la totalité de sa paie s'il n'exécutait pas les conditions qu'il avait acceptées par écrit en partant de Liverpool. Quelque désagréable que fût la perspective que lui offrait ce voyage, Newton s'y détermina par suite de l'assurance que lui donna M. Berecroft, qu'à son tour en Angleterre il le ferait nommer son premier aide sur son nouveau bâtiment.

Au bout de quelques jours, les vaisseaux de guerre qui devaient escorter le convoi arrivèrent, et Newton, qui était resté à terre jusqu'au dernier moment, fit ses adieux à M. Berecroft, remercia M. Kingston de son hospitalité, et se rendit à bord du brick fort à contre-cœur et l'esprit rempli de fâcheux pressentiments.

Ses idées ne prirent pas une couleur plus riante quand, en montant sur le pont, il vit Jackson faisant encore brandir sur sa tête un anspect d'un coup duquel il venait de renverser un matelot, sur le corps duquel il avait le pied appuyé.

A la vue de Newton, sa rage redoubla, et il le regarda de travers en s'écriant : — C'est ce que peuvent attendre tous les fainéants qui se trouveront sur mon bord.

Newton ne répondit rien, et Jackson passa sur la proue, où l'on s'occupait à lever l'ancre. Newton s'avança vers le matelot qui était sans connaissance et examina sa blessure ; le fer qui garnissait le bout de l'anspect lui était entré profondément dans le crâne, et il paraissait y avoir contusion au cerveau.

A l'aide d'un mousse, Newton porta le blessé sous le pont et le mit dans son hamac. Il remonta ensuite sur le pont et prit le gouvernail, l'ancre ayant dérapé. Au bout d'un quart d'heure les voiles furent déployées, et le brick suivit les vaisseaux de guerre qui allaient chercher, dans les rades d'autres îles, les bâtiments de commerce qui devaient faire partie du convoi.

— Si vous vous attendez à n'avoir rien à faire, comme mon premier aide, dit Jackson à Newton, pendant que celui-ci tenait le gouvernail, vous avez mal fait votre compte. Vous avez fainéanté assez longtemps à la Barbade, et à présent j'exigerai de vous double besogne. Le diable m'emporte si je ne le fais pas.

—Je ferai mon devoir, M. Jackson.

—Je vous le conseille.—Vons avez vu comme je traite les fainéants; prenez garde d'en attraper autant.

—Je ne crains rien, M. Jackson; s'il faut en venir aux anspects, je sais en jouer aussi bien qu'un autre. Mais je crois plutôt que vous vous repentirez bientôt de cet acte de violence, car la vie de cet homme paraît en grand danger, et vous feriez bien de demander un chirurgien à une des frégates.

—Demandez-le, si vous l'osez.—Je suis maître de ce navire, je crois.—Le drôle peut mourir, s'il le veut, et aller à tous les diables.

Newton ne repliqua rien; il s'était promis de tout supporter, excepté les voies de fait, et il obéit à tous les ordres qu'il reçut, quelque injustes et quelque tyranniques qu'ils pussent être. Cependant la situation du matelot blessé empirait tous les jours, et le cinquième jour il avait une fièvre ardente accompagnée de délire. On entendait ses cris de toutes les parties du navire, et Newton insista de nouveau sur la nécessité de lui procurer les secours d'un chirurgien. Jackson, qui commençait à être alarmé, ne lui répondit que par des jurements

et des imprécations. Quand il fut descendu le soir dans sa cabine, tous les hommes de l'équipage s'attroupèrent autour de Newton, et lui dirent qu'ils avaient résolu de héler un vaisseau de guerre le lendemain matin, et de demander un chirurgien pour compagnon, que le maître y consentît ou non. Avant qu'il eût eu le temps de répondre, Jackson, qui avait entendu du bruit sur sa tête et qui en soupçonnait la cause, parut au haut de l'écoutille, accusa Newton de chercher à exciter une mutinerie, et lui ordonna de descendre dans sa cabine, le menaçant en même temps de l'envoyer le lendemain matin à bord d'une frégate comme prisonnier.

Newton obéit, mais Jackson n'avait nullement envie d'exécuter cette menace. Il savait que sa propre vie dépendait de celle de sa victime, il avait appris que le malheureux matelot s'affaiblissait de jour en jour, et il avait déjà pris son parti. Il resta toute la nuit sur le pont, fit carguer tantôt une voile, tantôt une autre pour retarder la marche de son bâtiment, et il y réussit si bien qu'au point du jour on ne vit plus un seul navire. Il fit alors déployer toutes les voiles, afin, dit-il, de rejoindre le

convoi, mais il gouverna de manière à s'en écarter davantage. Newton était le seul, à l'exception de Jackson, qui entendît la navigation, et comme il était consigné dans sa cabine, personne ne pouvait voir que le maître suivait une fausse route.

A midi, le pauvre matelot rendit le dernier soupir. Jackson s'attendait à cet événement, qui le confirma dans la résolution qu'il avait prise. Les hommes de l'équipage murmurèrent, dirent que Jackson était un assassin, qu'il fallait le constituer prisonnier, et donner le commandement du brick à Newton. Quelques-uns d'entre eux allèrent lui en faire la proposition; mais Newton refusa d'y consentir, et leur dit qu'ils n'avaient pas le droit de priver Jackson du commandement, et qu'ils devaient attendre pour l'accuser, qu'ils arrivassent dans un port d'Angleterre ou qu'ils rencontrassent un vaisseau de guerre. Alors les lois prononceraient sur son sort.

L'équipage, sans être très satisfait, se rendit à l'avis de Newton. La conduite de Jackson était alors entièrement changée. Non seulement il traitait ses hommes avec douceur et indulgence, mais il leur distribuait chaque

jour double et triple ration de rhum; mais il tenait toujours Newton consigné dans sa cabine, et si par hasard il avait absolument besoin de lui sur le pont, il ne le perdait pas un instant de vue. Le fait était que Jackson sentait que sa vie courait le plus grand danger s'il arrivait en Angleterre sur son brick, et il avait résolu de le faire échouer sur un des récifs, et de se sauver sur son grand canot avec son équipage dans quelqu'une des îles françaises. Il avait fait jeter à la mer le corps du défunt par quelques hommes de son équipage qu'il avait enivrés.

Newton avait passé quatre jours dans sa cabine, et il était couché dans son hamac, quand il fut éveillé en sursaut au milieu de la nuit par une secousse violente, et par le bruit des mâts et des vergues qui tombaient sur le pont. L'eau qu'il entendit entrer dans le navire, lui prouva que les canots étaient le seul moyen de salut qui restait à l'équipage; et les cris qu'on poussait sur le pont, la confusion des voix, la course précipitée des matelots sur le tillac au-dessus de sa tête, l'avertirent que le danger était imminent. Il mit à la hâte ses pantalons, et courut à la porte de sa cabine; mais quelle

fut sa surprise, quelle fut son horreur, quand il la trouva fermée à l'extérieur. Il devina sur-le-champ quel était le scélérat qui l'avait ainsi condamné à la mort, et il ne se trompait pas. C'était Jackson, qui, pendant la nuit, avait pris cette précaution pour qu'il ne pût se sauver avec les autres. Newton fit les plus grands efforts pour se tirer de ce péril. Appuyant son dos contre sa caisse, ses pieds contre la porte, et plaçant son corps en position presque horizontale, il chercha à enfoncer la porte. La serrure céda, mais la porte ne s'entr'ouvrit tout au plus que d'un pouce et demi à deux pouces, et passant ses doigts par cette ouverture, il reconnut que Jackson, pour être plus sûr de son coup, avait roué pendant la nuit un gros câble qu'il avait placé contre la porte, et qu'il aurait fallu trois hommes pour soulever. Rendu furieux à l'idée de périr par suite d'une pareille trahison, Newton redoubla ses efforts, mais sans le moindre succès. Entre chaque pause, les voix des matelots qui demandaient des rames, des avirons, et tout ce qu'il fallait pour le grand canot, lui apprenaient que chaque instant de délai était un clou mis à son cercueil. Enfin il réfléchit que le câble roué ne pouvait s'élever

jusqu'au haut de la porte, et il en attaqua le panneau supérieur. Pour cette fois ses efforts réussirent; le panneau se brisa; il en arracha les fragments, et, passant par cette ouverture, il monta à la hâte sur le pont.

Il n'y trouva plus ni hommes, ni canot; tout avait disparu. Il appela, nulle voix ne lui répondit. Ses yeux sortirent presque de leurs orbites pour tâcher de percer à travers les ténèbres de la nuit; —il n'aperçut rien. Enfin, épuisé de fatigue, et réduit au désespoir, il perdit connaissance, et tomba sur le tillac.

CHAPITRE XV.

Nous avons maintenant à rapporter ce qui s'était passé sur le pont du brick, pendant que Newton cherchait à forcer la porte de sa prison. A une heure après minuit, Jackson, ayant calculé que le brick toucherait sur le récif dans une heure tout au plus, prit le gouvernail, et dit à l'homme qui le tenait qu'il pouvait aller se coucher. Environ trois quarts d'heure après, le brick toucha avec violence, et en un instant tout l'équipage fut sur le pont. Jackson, qui était préparé à cet événement, donna ses ordres avec le plus grand calme. Sa tranquillité rassura les marins et cette circonstance fut malheureuse pour lui. S'ils se fussent précipités à

l'instant dans le canot, il est très-probable que, tout occupés du soin de sauver leur propre vie, ils n'auraient pas songé à Newton, mais le sang-froid de Jackson leur inspira de la confiance, et leur donna le temps de réfléchir. La plupart étaient déjà dans le canot, où Jackson avait fait placer avec le plus grand ordre tout ce qui pouvait être nécessaire, quand un matelot s'écria : — Où est donc M. Newton ?

— Au diable Newton ! s'écria Jackson ; songez à vous, mes amis ! — Vite dans le canot, vite !

— Nous ne partirons pas sans M. Newton, cria l'équipage tout d'une voix. — Descendez dans sa cabine, Tom Williams, il faut qu'il ait le sommeil diablement dur.

Le matelot descendit sous le pont, vit le câble roué placé contre la porte, et entendit les efforts encore inutiles que faisait Newton pour l'enfoncer. Il remonta sur le pont, et dit à ses compagnons ce qu'il avait vu. Il faudrait une demi-heure, continua-t-il, pour tirer ce pauvre diable de sa cabine et nous péririons tous, car le brick ne peut tenir plus de dix minutes. — C'est vous qui avez fait cela, ajouta-t-il, en montrant le poing à Jackson ; ce ne peut être que vous, infâme assassin ! — Camarades, puis-

qu'il faut que M. Newton périsse, que ce scélérat lui tienne compagnie.

— Oui! oui! oui! cria tout l'équipage sans une seule exception. Jackson se mit à jurer, et voulut sauter dans le canot; mais on le repoussa. Proférant d'horribles imprécations il réitéra la même tentative, et il allait s'élancer dans l'embarcation, quand un coup d'anspect, — précisément le même avec lequel il avait tué le malheureux matelot, le fit tomber dans les dalots sous le vent, privé de tout sentiment. Le canot, alors, s'éloigna du brick, et il n'en était guère qu'à deux encâblures quand Newton monta sur le pont, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent.

Le navire avait été poussé si avant sur le récif, qu'il y était comme enchâssé, et la marée étant presque au plus bas, il était moins exposé aux lames d'eau. Le soleil se montrait à l'horizon quand Jackson reprit connaissance. La tête lui tournait, ses idées étaient confuses, mais il avait un souvenir vague de ce qui s'était passé. Il sentit que l'eau lui couvrait les pieds, et par une sorte d'instinct, il se leva et s'avança en chancelant du côté du vent. En marchant ainsi, il heurta le corps de Newton

sans s'en apercevoir, et ce choc rendit aussi le sentiment à celui-ci. Il se mit sur son séant; Jackson s'était assis sur le pont; ils n'étaient qu'à une toise l'un de l'autre, et ils se reconnurent.

La vue de Newton et la haine qu'il avait conçue contre lui, contribuèrent à rendre à Jackson l'usage de ses sens. Il fit un mouvement pour se lever, et se précipiter sur son ennemi; mais Newton fut à l'instant sur ses pieds, et sautant en arrière, il saisit l'anspect qui était resté sur le pont, et se mit en posture de défense; ils restèrent quelques secondes à se regarder, sans prononcer un seul mot; mais Jackson, dont les passions violentes ajoutaient aux souffrances qu'il éprouvait, perdit de nouveau connaissance, et retomba sur le pont.

Newton eut alors le temps de jeter les yeux autour de lui, et ce qu'il vit n'avait rien d'encourageant. De tous côtés il apercevait des récifs de corail et de grands bancs de sable, coupés par des canaux dans lesquels le flux coulait encore; d'immenses branches de corail semblaient former une forêt sous la mer, et il était évident que le récif sur lequel le brick était échoué, ainsi que la plupart des autres,

était entièrement couvert d'eau quand la marée était haute. Une petite barque était encore suspendue à la poupe, c'était la seule ressource qui restât à Newton pour se sauver, et il pouvait la gouverner à l'aide des voiles ou des rames, suivant le besoin.

Comme il n'y avait pas de temps à perdre, Newton commença sur-le-champ ses arrangements; il dressa le mât et envergua les voiles; il remplit d'eau un petit baril, prit une boussole dans l'habitacle, et mit dans un sac du bœuf salé et des biscuits; il trouva dans la cabine quelques bouteilles de vin et de cidre, et il les plaça dans un petit coffre pratiqué sous les écoutes de proue de la barque. Il y jeta aussi quelques cordages et un grappin pour servir d'ancre; et comme il y avait encore assez d'eau pour mettre la barque à flot, il la descendit peu à peu dans la mer en lâchant successivement tantôt un palan, tantôt un autre.

En moins d'une heure, tout était prêt, et il n'avait plus qu'à monter sur la barque; mais laisserait-il Jackson sur un navire qui ne pouvait manquer d'être brisé en pièces à la marée montante? c'était à quoi il ne pouvait songer. Il était vrai que Jackson était son ennemi juré,

qu'il avait déjà fait deux tentatives contre sa vie, et il était convaincu qu'il ne laisserait échapper aucune occasion de lui nuire; mais comment pouvait-il espérer le secours du ciel dans les périls qu'il allait courir sur une barque fragile, s'il n'accomplissait pas le précepte de pardonner à son ennemi? Newton n'hésita pas un instant.

Il s'avança vers Jackson qui était encore étendu sur le pont, et le tira par le bras. Jackson sortit de son état de stupeur, ouvrit de grands yeux, et regarda Newton, qui, par précaution, avait en main l'anspect.

— Monsieur Jackson, dit Newton, je viens vous avertir que j'ai préparé la barque, et que je vais partir.

— Pas sans moi, monsieur Newton, pas sans moi! s'écria le misérable en se jetant à ses genoux. Pour l'amour du ciel ne me condamnez pas à une mort si affreuse!

— Vous m'en aviez préparé vous-même une encore plus horrible.

— Pardon, monsieur Newton, pardon! — j'étais ivre; — quand j'ai trop bu, je ne sais ce que je fais; — ne m'abandonnez pas ici, — j'obéirai à tous vos ordres, — je ferai tout ce

que vous voudrez, — je vous servirai de domestique; — je vous le jure, monsieur Newton.

— Je ne vous demande ni d'obéir à mes ordres, ni de me servir. Tout ce que je désire, c'est que vous abjuriez une animosité que je n'ai pas méritée, et que vous joigniez vos efforts aux miens pour sauver notre vie. Je prie Dieu de vous pardonner vos tentatives contre ma vie comme je vous les pardonne; mais si vous en faites de nouvelles, vous me trouverez préparé à y résister. — Suivez-moi sur la barque.

Sans prononcer un mot de plus, ils entrèrent dans la barque, et s'éloignèrent du brick. Le temps était assez beau, et il faisait peu de vent. Newton avait remarqué deux îles qui paraissaient assez élevées pour ne pas être couvertes par la haute marée, et qui étaient dans la direction de la terre ferme, car il avait déjà eu le temps de reconnaître à peu près dans quels parages il se trouvait. L'une était à environ dix milles, l'autre semblait être à deux milles plus loin, et l'on y voyait des arbres jusque sur le bord de la mer. Newton résolut de se diriger vers la dernière, et d'y rester jusqu'au lendemain matin. Le vent étant contraire, il baissa le mât, prit la rame de l'avant pour que Jack-

son ne fût pas derrière lui, et lui dit de prendre l'autre. Le reflux les portant au sud, ils furent obligés de décrire un angle pour arriver à leur destination, et ce ne fut qu'au coucher du soleil, et après les plus grands efforts, qu'ils purent gagner, non l'île où l'on voyait des arbres, mais celle qui était moins éloignée. Dès qu'ils eurent mis leur barque en sûreté, ils se jetèrent sur le sable, épuisés de fatigue, et y restèrent quelque temps. Lorsqu'ils se furent reposés quelques instants, Newton alla chercher des vivres dans la barque, et, après avoir satisfait leur appétit, ils se couchèrent pour se reposer. Newton, qui craignait encore la haine diabolique de Jackson, dont le silence constant semblait indiquer qu'il n'y avait pas renoncé, ferma les yeux, et feignit de dormir; mais dès qu'il crut être sûr que son compagnon était endormi, il s'éloigna de lui et alla s'étendre à une cinquantaine de toises plus loin, de manière à ce qu'il lui fût plus difficile de le trouver dans l'obscurité, et pour surcroît de précaution, il plaça l'anspect sous sa tête en guise d'oreiller. Fatigué de corps et d'esprit, il ne tarda pas à s'endormir.

Son sommeil fut profond pendant trois ou

quatre heures, mais il fut ensuite plusieurs fois interrompu. Quand l'esprit est agité, il veille pour le corps, et il l'avertit quand il faut qu'il se mette sur ses gardes. Newton s'éveilla avant le jour; il avait envie de se lever, mais un silence complet régnait autour de lui, et cédant à sa lassitude, il se rendormit. Une fois il crut entendre marcher; il écouta, et n'entendit que le bruit ordinaire que font les vagues quand elles s'avancent tranquillement sur la côte. Un bruit semblable à celui que ferait un corps pesant tiré sur le sable le fit sortir encore une fois de son assoupissement; il écouta, n'entendit plus rien, et croyant avoir rêvé, il chercha encore à se rendormir. Enfin un bruit qui semblait celui du vent soufflant contre une voile frappa ses oreilles; il le reconnut, il n'en put douter, et au même instant il fut sur ses pieds. Le jour commençait à paraître, et portant ses regards vers le rivage, il vit avec consternation que la barque était sous voile, conduite par Jackson, qui s'éloignait de l'île. Il courut sur le bord de la mer, et s'y jeta, dans l'espoir de rejoindre la barque à la nage, mais il en reconnut bientôt l'impossibilité. Pour dernière tentative, il appela Jackson. Celui-ci lui fit un

geste de la main, comme pour lui faire des adieux ironiques, et continua à s'éloigner.

— Le misérable! le traître! s'écria Newton en suivant des yeux la barque; voilà donc comme il me récompense de lui avoir sauvé la vie après ses attentats contre la mienne! Il faudra que je meure ici, et que j'y meure d'inanition! — Que la volonté de Dieu soit faite! Et s'asseyant sur le sable, il se couvrit le visage des deux mains.

CHAPITRE XVI.

—

La marée descendait quand Newton se trouva dans cette situation désespérée. Après quelques minutes passées dans l'amertume d'esprit, il sentit renaître son courage naturel, et quoiqu'il parût n'avoir aucune chance de sauver sa vie, il résolut du moins de faire tous ses efforts pour y réussir, et de laisser le succès entre les mains de la Providence. Il se leva, et sa première idée fut d'examiner le rivage, pour voir si Jackson ne lui aurait pas laissé quelque partie des provisions qui étaient sur la barque; mais, comme on peut aisément le supposer, il n'y trouva rien. Il suivit alors la mer qui se retirait, dans l'espoir qu'elle aurait laissé sur le sable quelques coquillages, mais il fut en-

core désappointé. Il était évident que rester sur cette île, c'était vouloir y mourir de faim; et il n'avait d'autre parti à prendre que de tâcher de gagner à la nage l'île qui en était à environ deux milles. Il y voyait des arbres, il pouvait y trouver quelques moyens de subsistance; et s'il ne trouvait rien de mieux à faire, il viendrait peut-être à bout d'y construire un radeau.

La marée portait vers cette île, mais le cours en était si violent qu'il était possible qu'elle l'entraînât plus loin. Il résolut donc d'attendre une heure ou deux, et de ne faire cette tentative que lorsque la force en serait moindre. Il passa ce temps à se fortifier l'esprit contre les horreurs de la mort presque inévitable qui le menaçait.

Ce fut environ une heure avant la basse marée que Newton entra dans la mer, après s'être recommandé à la Providence, et il se dirigea vers l'île, en allant au vent, pour contre-balancer le courant qui l'entraînait. Il suivit parfaitement sa direction jusqu'au moment où il arriva au milieu du canal qui séparait les deux îles; en cet endroit l'eau coulait avec beaucoup de rapidité, et le courant l'emporta

plus loin qu'il ne l'aurait voulu. Il redoubla d'efforts, car il savait que la force du courant une fois passée, le reste lui serait comparativement facile. L'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé; à mesure qu'il approchait de l'île, il éprouvait moins de difficulté; mais il avait été entrainé si loin par le courant, qu'il devint douteux, même dans les calculs de l'espérance, qu'il pût gagner la pointe extrême de l'île. Il fit de nouveaux efforts; à environ quinze toises du rivage, un tournant le favorisa et il se crut sûr de réussir; mais à l'instant où il allait toucher la terre, un contre-courant l'en éloigna. Il eut le temps de saisir une branche d'arbre qui s'étendait sur la mer, à quelques pieds du rivage; c'était son seul espoir; mais la branche se rompit, et Newton fut entraîné hors du canal dans l'Océan.

Combien on voit de gens se jeter dans un danger véritable pour éviter un péril imaginaire! Une mère ne veut pas permettre à son fils d'aller sur mer, de peur qu'il ne soit noyé, et quelques jours après une chute de voiture lui coûte la vie. En quelque lieu que nous soyons, ou que nous allions, la mort nous attend plus tôt ou plus tard sous une forme ou

sous une autre. Il y a autant de danger à se promener dans les rues de Londres qu'à voguer sur l'Océan. Chaque tuile qui couvre les maisons porte une mort aussi certaine, si elle nous tombait sur la tête, que celle causée par la mer courroucée qui nous engloutit dans sa fureur. Je crois, après tout, qu'il y a autant d'exemples de longévité parmi les marins, que parmi les hommes qui suivent des professions en apparence moins dangereuses, quoiqu'il faille avouer que nous servons quelquefois de pâture aux poissons. Il y a un courant dans les affaires des hommes, dit Shakspeare; mais certainement de tous les courants qui ont jamais influé sur les projets des hommes, celui qui entraîna Newton Forster paraissait celui qui devait le moins probablement avoir pour lui des suites heureuses. Ce fut pourtant ce qui arriva. Si Newton eût pu, comme il le désirait, mettre le pied sur cette île, il est vraisemblable qu'il y aurait péri misérablement, au lieu que la circonstance qui l'en empêcha, fut, comme on le verra bientôt, la circonstance la plus heureuse qui pût lui arriver.

Newton s'était résigné à son destin, il ne fit plus que les efforts nécessaires pour se soutenir

sur l'eau le plus longtemps possible. Il se tourna sur le dos, et se laissa entraîner par le courant comme une planche. Ses forces étaient épuisées, et il avait les yeux fixés sur l'azur du firmament, comme pour lui faire ses adieux. Tout à coup il sentit dans l'eau quelque chose qui le frappa sous l'épaule. Il s'imagina que c'était un coup de queue de quelque requin, car ces monstres affamés sont en grand nombre dans les environs de toutes ces îles; et croyant qu'il allait avoir le corps déchiré dans un instant, il ne put retenir un cri d'effroi. Un mouvement involontaire, en ce moment, fit que son pied toucha le fond, et il reconnut qu'il était sur un de ces bancs de sable qui sont parsemés çà et là entre les récifs, et sur lequel la marée passait avec rapidité. Il se leva et vit qu'il n'avait de l'eau qu'à mi-jambes. Le reflux touchait alors à sa fin, et c'était un de ces bancs qui ne paraissent jamais au-dessus de la mer qu'aux époques de changements de lune, et quand elle est dans son plein. Il était alors environ neuf heures du matin, et le soleil avait toute sa force. Newton, faible faute de nourriture, savait à peine s'il devait regarder ce répit temporaire comme un avantage. Il savait que le

reflux ne tarderait pas à arriver, et il se sentait trop épuisé pour pouvoir regagner à la nage l'île qu'il avait déjà inutilement tenté d'atteindre, et qui était à près de deux milles du banc sur lequel il se trouvait; il n'avait donc d'autre perspective que d'être entraîné par la marée montante; il regrettait presque que ce n'eût pas été un requin qui l'eût frappé sous l'épaule; il aurait ainsi évité quelques heures d'agonie prolongée.

Comme Newton l'avait prévu, le reflux cessa bientôt de couler; quelques minutes de mer étale y succédèrent, le flux arriva ensuite, et Newton vit l'eau monter rapidement autour de lui. Le vent fraîchit, et toute la surface de l'océan bouillonnait. A mesure que l'eau augmentait, les vagues devenaient plus fortes, et chaque moment ajoutait à son désespoir. Après avoir passé environ quatre heures sur ce banc, l'eau lui arrivait jusqu'à la poitrine, et chaque vague lui faisait presque perdre pied. En ce moment, il vit sur l'eau un objet noirâtre qui avançait évidemment de son côté. Son impatience lui permettait à peine de respirer tandis qu'il le regardait s'approcher. Enfin il fut assez près pour qu'il pût en distinguer la forme, et

il pensa que ce devait être une baleine endormie ou une barque renversée. Heureusement pour lui, cette dernière conjecture fut la véritable. Le flux amena la barque jusqu'à quelques toises de lui, et elle s'y arrêta. Newton se mit à la nage, et une minute après il était monté sur la quille de la barque. Dès qu'il fut un peu remis de son agitation, il reconnut que c'était précisément celle sur laquelle Jackson était parti d'une manière si perfide.

Il resta sur la quille jusqu'à cinq heures du soir. Alors, la marée s'étant retirée, il en descendit, releva la barque, et reconnut que le mât en avait été brisé près de la carlingue, mais il restait encore avec la voile attachée à la barque par l'écoute qui s'était embarrassée dans les chevillots. Il ne restait pas autre chose dans la barque si ce n'est le grappin, qui était tombé dans l'eau quand la barque avait chaviré, et l'avait arrêtée sur le banc de sable. Newton n'avait ni bu ni mangé depuis la nuit précédente; il était tourmenté par la soif, et il se livrait de nouveau au désespoir, quand il remarqua que le coffre pratiqué sous les écoutes de poupe était encore fermé : il se hâta de l'ouvrir, et, à sa grande joie, il y retrouva les bou-

teilles qu'il y avait placées; il déboucha sur-le-champ une bouteille de vin, et ce qu'il en but lui rendit des forces.

A sept heures du soir, la barque était à sec. Newton en vida l'eau, enfonça solidement le grappin dans le sable, et se coucha sur le pont, couvert de la voile. Il dormit si bien qu'il ne s'éveilla que le lendemain à six heures du matin, et alors sa barque touchait de nouveau le sable. Il prit un peu du vin, et réfléchit au destin qui pouvait l'attendre. Remerciant le ciel, qui venait de lui accorder une nouvelle chance de salut, et déplorant le sort du misérable Jackson, qui avait évidemment péri dans les flots, et qui venait d'être envoyé devant le tribunal suprême sans y être aucunement préparé, Newton résolut de tâcher de gagner une des îles anglaises, qu'il savait être à environ deux cents milles.

Il ne restait pas une seule rame dans la barque, mais heureusement le gouvernail était attaché par une corde. Dans l'après-midi il leva son grappin, et se dirigea vers les îles anglaises, autant qu'il pouvait en juger d'après la position du soleil. Quand la nuit arriva, celle des étoiles lui servit de guide.

Le jour parut, et quoique la barque marchât bien le vent arrière, aucune terre n'était en vue. Le vin fut la seule ressource de Newton pour suppléer au manque de nourriture.

La seconde nuit, il put à peine tenir ses yeux ouverts; cependant il ne quitta pas un instant la barre du gouvernail. Le soleil se leva, Newton ne vit pas encore la terre; et ses forces s'épuisaient de plus en plus.

Au commencement de la troisième nuit, il ne put résister davantage au sommeil. Il passa à son doigt une clef de l'écoute de la grande voile, afin d'être éveillé si le vent venait à fraîchir, et qu'il vînt lui-même à s'endormir; et quelques minutes après qu'il eut pris cette précaution, la barque se gouvernait elle-même.

CHAPITRE XVII.

—

Le récif sur lequel le brick avait échoué, était un de ceux qui s'étendent le long de la partie méridionale des îles Vierges. Newton avait eu dessein de se diriger vers l'est, dans la vue d'arriver à une des colonies anglaises du nord; mais, n'ayant pas de boussole, il était tout naturel qu'il commît quelque erreur en gouvernant sa barque. Le fait était qu'il s'était avancé vers le sud. Il finit par s'endormir, et la barque s'écarta encore davantage de la route qu'elle aurait dû suivre, car elle courait la bordée de babord, et n'ayant d'autre lest que Newton, qui était sur les écoutes de poupe, elle ne songeait pas à tenir le vent. Le sommeil de Newton était si profond, que ni les secousses

de l'écoute, dont une clef était passée dans son doigt, ni le roulis de la barque, dont une brise croissante avait accéléré la course pendant la nuit, ne purent le tirer de sa léthargie. Ce ne fut qu'au point du jour que son repos fut interrompu tout-à-coup par un choc qui le jeta des écoutes de poupe par-dessus les bancs des rameurs. Newton se releva en s'éveillant, et se trouva bord à bord d'un bâtiment. L'étrave de sa barque avait frappé contre un petit schooner qui était à l'ancre. La barque montrant le dessein de s'en éloigner, Newton fit un bond et sauta sur le pont de ce navire.

— *Ah mon Dieu!* (1) — *les Anglais!* — *les Anglais!* — *Nous sommes pris!* s'écria le seul homme qui fût sur le pont quand Newton y parut, en descendant précipitamment par l'écoutille.

Le bâtiment dont Newton avait ainsi pris possession, était un navire employé à recueillir le sucre des plantations des environs pour le transporter à Basse-Terre, capitale de la Guadeloupe, d'où on l'envoyait en Europe; car la

(1) Tous les passages imprimés en italique dans ce chapitre et le suivant, sont en français dans l'original.

barque de Newton avait dérivé assez loin au Sud pour arriver à cette île. Il était à l'ancre à l'embouchure d'une petite rivière, et attendait une cargaison.

L'équipage du schooner, entièrement composé d'esclaves nègres, dormait encore quand le choc avait eu lieu. La secousse les avait éveillés; mais ils étaient tous sous le pont, à l'exception du matelot intrépide qui était de quart sur le tillac, et qui s'était enfui en voyant arriver Newton.

Tout épuisé qu'était Newton, il ne put s'empêcher de sourire en voyant qu'on le laissait en possession paisible du pont. Il attendait avec impatience que quelqu'un y montât. Au bout de deux ou trois minutes, il vit une tête noire se montrer avec précautiou au haut de l'écoutille de proue et disparaître aussitôt. Une autre la remplaça, et Newton vit ainsi une dizaine de figures de nègres monter et redescendre successivement. S'étant assurés l'un après l'autre qu'il n'y avait qu'un seul homme à bord, et qu'il n'avait aucune arme, les nègres prirent un certain courage. La première tête qui avait paru et qui était couverte d'une laine que l'âge commençait à blanchir, se remontra au haut

de l'écoutille, et adressa la parole à Newton en français. Newton, qui n'entendait pas un seul mot de cette langue, secoua la tête, étendit les bras pour faire voir qu'il n'était pas armé, et lui fit signe d'avancer vers lui. Le nègre disparut encore, et revint enfin suivi de huit à dix autres, tous ayant en main quelque arme ou quelque instrument de défense. Ils s'arrêtèrent sur le gaillard d'avant, jusqu'à ce que le dernier fût arrivé. Alors le vieux nègre se mettant à leur tête, ils s'avancèrent en corps vers l'étranger. Newton se leva, et leur montra sa barque, qui avait déjà dérivé de plus d'un quart de mille.

— *C'être un pauvre diable qui avoir fait naufrage*, dit le capitaine nègre. *Gustave-Adolphe, toi bien parler anglais, toi l'interroger.*

Gustave-Adolphe s'avança en face de Newton, et commença ses fonctions d'interprète en disant : — Goddam, monsieur! Newton sourit.

— *Lui être Anglais, monsieur*; dit l'interprète à son chef.

— *Bien, Gustave-Adolphe; toi continuer à l'interroger.*

— D'où vous venir?

— De la Barbade.

— *Lui venir de la Barbade, monsieur.* — Où vous aller?

Newton, qui avait faim et soif, craignit que cet interrogatoire ne se prolongeât; et, au lieu de répondre à cette question, il fit des signes indiquant qu'il avait besoin de boire et de manger.

— *Le prisonnier pas répondre, monsieur; demander à boire et à manger.*

— *Toi aller lui en chercher, Gustave-Adolphe.* — *Eh bien, messieurs,* dit le chef aux autres nègres, *falloir lever l'ancre, et conduire notre prisonnier aux autorités.* — *Charles-Philippe, toi me donner mon porte-voix.*

Il se promena sur le pont du schooner, qui pouvait avoir trente pieds de longueur, et quand Charles-Philippe lui eut remis son porte-voix, il donna les ordres pour lever l'ancre, avec plus de bruit et d'importance qu'on n'en remarque à bord d'un vaisseau à trois ponts qui va mettre à la voile.

Pendant ce temps, Gustave-Adolphe apporta à Newton des bananes, du poisson salé, et une calebasse pleine d'eau, que Newton saisit sur-le-champ et vida tout d'un trait.

— L'eau être bonne? dit Gustave-Adolphe; en vouloir davantage?

— S'il vous plaît, répondit Newton.

Pendant que Gustave-Adolphe allait en chercher, le vieux nègre continuait à donner ses ordres, en beuglant à travers son porte-voix : — *Charles-Philippe, attention à la barre, sans venir au vent.* — *Matelots du gaillard d'avant, vous border le grand foc.*

Au bout de deux heures, le schooner jeta l'ancre avec autant de bruit qu'on l'avait levée, et l'on mit en mer un petit canot pouvant contenir trois personnes. Gustave-Adolphe, qui en composait lui seul tout l'équipage, y descendit le premier; le capitaine nègre fit signe à Newton d'y passer, et l'y suivit. Dès qu'ils furent assis, Gustave-Adolphe prit les rames et les conduisit au lieu de débarquement, qui n'était qu'à environ vingt toises du schooner.

— *Gustave-Adolphe*, s'écria le vieux nègre, *toi marcher en arrière, et prendre garde que le prisonnier pas s'échapper.*

A ces mots, le capitaine se mit en marche vers une grande maison, peinte en blanc, située à une centaine de toises du bord de la rivière. En y arrivant, Newton se trouva entouré

de vingt à trente esclaves des deux sexes, qui firent mille questions au vieux nègre et à Gustave-Adolphe, mais ni l'un ni l'autre ne se donna la peine d'y répondre.

— *Monsieur de Fontanges être chez lui?* demanda le capitaine.

— *Monsieur dormir*, répondit une jeune négresse.

Cette circonstance imprévue contraria le vieux nègre, qui n'aurait pas osé faire éveiller son maître.

— *Et madame?* demanda-t-il.

— *Madame être dans sa chambre.*

Le capitaine fut encore plus déconcerté. C'était un sanctuaire dans lequel il n'aurait osé pénétrer. Il conduisit donc Newton dans sa hutte, et fit part à une vieille négresse qui était sa femme, de tous les détails relatifs à l'arrivée de Newton, qu'il avait refusé de donner aux autres esclaves. — Mais les femmes savent comment s'y prendre pour faire sortir un secret de la bouche de leurs maris.

CHAPITRE XVIII.

Les femmes qui n'avaient pu obtenir des deux nègres aucuns détails sur l'histoire de Newton, se rendirent sur-le-champ près de leur maîtresse, sachant fort bien que si elles pouvaient exciter sa curiosité, ce serait le moyen de satisfaire la leur. Madame de Fontanges était réellement dans sa chambre, ou plutôt dans ce qu'elle appelait son boudoir. C'était un appartement d'environ quinze pieds carrés, dont les murs étaient couverts d'un beau papier représentant différentes scènes tirées de l'histoire de Paul et Virginie. Le plancher était couvert d'une belle natte, sur une partie de laquelle était placé un petit tapis de Turquie. De petites tables de marbre étaient décorées de vases de porcelaine remplis des

plus belles fleurs et d'autres ornements. A chaque bout de la chambre était une grande croisée fermant à espagnolettes, et s'ouvrant jusqu'au plancher, d'où l'on pouvait entrer sur deux grands balcons dont le treillage était garni de clématites et de fleurs de la passion. On y voyait aussi deux grandes glaces, l'une sur la cheminée, et l'autre en face. Sur une ottomane couverte en damas bleu de ciel était étendue madame de Fontanges, ayant autour d'elle trois à quatre jeunes esclaves à teint plus ou moins noir, mais dont aucune n'était de sang pur africain. D'autres esclaves étaient assises sur le tapis, les unes ne faisant rien, les autres ayant sur leurs genoux des fleurs d'oranger dont elles jetaient les pétales dans la chambre pour en parfumer l'air. Le seul nègre qui s'y trouvât, était un enfant de six à sept ans, portant un costume fantastique, assis dans un coin, et ayant l'air de mauvaise humeur.

Madame de Fontanges était créole, c'est-à-dire née de parents français dans les Indes Occidentales. Elle avait été envoyée en France pour y recevoir son éducation; en était revenue à quatorze ans, et avait épousé deux ans après M. de Fontanges, qui était un officier

de haut rang, et frère du gouverneur de la Guadeloupe. Elle était petite, mais sa taille était parfaite. Sa main et son bras auraient pu servir de modèle à un statuaire, et ses pieds étaient si petits, qu'on ne pouvait les voir sans surprise. Ses traits réguliers étaient pleins d'expression quand elle perdait son air de nonchalance ordinaire. De grands yeux d'un bleu foncé, des sourcils bien dessinés, de longs cils bruns, de longs cheveux de même couleur, un nez grec, une petite bouche, des lèvres de corail et des dents de l'émail le plus pur, formaient une réunion de charmes que relevait encore un teint dont la température du climat n'avait pu diminuer la blancheur.

Tel était l'extérieur de madame de Fontanges. Elle n'avait alors que dix-huit ans, et c'était le plus bel échantillon des créoles françaises qu'on eût pu se figurer. Elle était en déshabillé de mousseline blanche, et elle attendait avec impatience l'arrivée de la brise de mer, qui apporterait quelque adoucissement à la chaleur du jour.

— *Éventez-moi le visage, Nina*, dit-elle à une esclave qui était près d'elle, un grand éventail à la main. Nina obéit à l'instant.

— *Éventez-moi les mains, Mimi,* dit-elle à une autre.

— *Oui, madame,* répondit Mimi en agitant son éventail.

— *Je meurs de soif*, dit madame de Fontanges. *Charlotte, allez me chercher un verre d'eau sucrée.* — *Non, non,* ajouta-t-elle pendant que l'esclave se levait pour lui obéir, *apportez-moi plutôt de la limonade.*

— *Quelle chaleur épouvantable!* s'écria-t-elle quand Charlotte fut partie.

— *Éventez donc plus vite, Nina. Comme vous êtes paresseuse! — Et où est donc Cupidon!*

— *Le voilà dans ce coin, madame,* répondit une autre esclave. *Il boude parce qu'on l'a grondé.*

— *Qu'a-t-il donc fait?*

— *Il a volé un poulet rôti et l'a mangé tout entier, madame.*

— *Ah! le petit vaurien! Viens ici, Cupidon.*

Cupidon, le petit nègre dont nous avons déjà parlé, s'approcha de l'ottomane à pas lents, en faisant la moue à un tel point, que ses grosses lèvres étaient de deux pouces en avant du reste de sa personne.

— *Ainsi donc, tu as mangé un poulet tout en-*

tier, Cupidon. C'est fort mal. *Il y a de quoi te rendre malade.*

Cupidon ne répondit rien, et baissa la tête.

— *D'ailleurs c'est un vol, et tu mériterais d'être fouetté. — Te repens-tu de ta faute?*

Le négrillon garda le silence, mais ses lèvres avancèrent d'un demi-pouce de plus.

— *Retirez-vous, monsieur, et ne m'approchez pas du reste de la journée.*

Charlotte revint avec la limonade que sa maîtresse avait demandée, et en la lui présentant, elle lui dit que Nicolas, qui était chargé de conduire le schooner, venait d'arriver avec un prisonnier européen, mais que ni lui, ni Gustave-Adolphe, n'avaient voulu lui donner aucunes informations à ce sujet, quoiqu'elle lui en eût demandé au nom de sa maîtresse. C'était un événement. Il piqua la curiosité de madame de Fontanges, et la tira de son état de nonchalance.

— *Avez-vous vu ce prisonnier,* Charlotte?

— *Oui, madame; c'est un fort bel homme.*

— *Et où est-il?*

— *Nicolas l'a emmené chez lui.*

— *Et que fait monsieur?*

— *Monsieur dort.*

— *Il faut l'éveiller. Vous lui direz que je suis malade, et que je désire lui parler. — M'entendez-vous, Céleste? c'est à vous que je parle.*

— *Oui, madame*, répondit la jeune négresse. Et elle se leva à la hâte pour s'acquitter de sa mission, laissant tomber les fleurs d'oranger qu'elle avait sur son tablier.

M. de Fontanges, qui, comme la plupart des Européens, dormait pendant la grande chaleur du jour, se leva sur-le-champ, et arriva dans le boudoir de sa femme en pantalons et en gilet à manches, de coton blanc. Il vit de suite que l'état de la santé de madame de Fontanges n'avait rien d'alarmant, car dès qu'il fut entré, elle lui annonça avec vivacité la nouvelle de l'arrivée d'un prisonnier, en ajoutant que s'il voulait l'interroger en sa présence, ce serait un amusement pour elle.

M. de Fontanges y consentit, et Newton ne tarda pas à arriver. Il raconta l'histoire de ses désastres à M. de Fontanges qui savait parfaitement l'anglais, et celui-ci la traduisit en français pour satisfaire la curiosité de sa femme.

— *C'est un fort beau garçon*, dit M. de Fontanges, *mais il est prisonnier, et il faut que je l'envoie au gouverneur.*

— *Un fort beau garçon vraiment*, dit madame de Fontanges. *Il est de votre taille, Fontanges; donnez-lui un de vos habits, et ne l'envoyez pas encore au gouverneur.*

— *Pourquoi cela, ma chère amie?*

— *Parce que je veux lui apprendre le français.*

— *Cela ne se peut pas, ma chère.*

— *Cela se peut, monsieur.*

— *Je n'oserais...*

— *Moi, j'ose.*

— *Je ne voudrais pas...*

— *Moi, je le veux.*

— *Mais il faut être raisonnable, madame.*

— *Je le suis toujours, monsieur.*

— *Mais...*

— *Point de mais, monsieur*, s'écria madame de Fontanges; *c'est une affaire décidée. Votre frère ne sait pas un mot d'anglais, il est donc absolument nécessaire que ce jeune homme apprenne notre langue avant de le voir, et mon bon plaisir est de la lui enseigner.*

M. de Fontanges, connaissant l'impétuosité de sa femme, et l'obstination qu'elle mettait dans ses caprices, ce qui n'empêchait pas qu'elle n'eût d'excellentes qualités, ne s'opposa plus à ses désirs. Sa seule objection était qu'il

ne devait pas garder chez lui un prisonnier qu'il était tenu de remettre aux autorités constituées. Cependant il fit de nécessité vertu, et ayant informé Newton du désir de madame de Fontanges, il lui dit qu'il le garderait à Lieu-Désiré, — nom de son habitation, — s'il lui donnait sa parole d'honneur de ne pas chercher à s'échapper. Newton, qui n'avait nulle envie de faire connaissance avec une prison, en fit volontiers la promesse, et assura M. de Fontanges que l'ingratitude n'était pas son défaut. M. de Fontanges lui dit alors qu'il allait lui montrer la chambre qu'il occuperait chez lui, et qu'il y ferait porter du linge et des vêtements. Newton le remercia, et saluant madame de Fontanges, il sortit du boudoir avec son mari.

CHAPITRE XIX.

—

Le lecteur est peut-être tenté de supposer que madame de Fontanges était une de ces femmes qui aiment beaucoup à faire leurs volontés, mais qui aiment fort peu leur mari. Quant à la première partie de l'accusation, je dois convenir qu'elle est juste, mais j'ajouterai que je n'ai pas encore eu la bonne fortune de rencontrer une femme qui ne mît tout en œuvre pour faire ses volontés, et je ne crois pas que ce soit un crime ; mais en ce qui concerne la seconde, je proteste qu'elle est souverainement injuste. Madame de Fontanges aimait son mari passionnément, et l'attachement était réciproque entre eux, de même que la confiance. Ce ne fut donc qu'un caprice qui porta

madame de Fontanges à vouloir garder Newton à Lieu-Désiré. Ce caprice avait pris naissance en elle parce qu'elle avait vu qu'il était au-dessus de la classe commune; peut-être aussi parce qu'il était bien fait, car une femme peut rendre justice à la bonne tournure d'un homme sans manquer à la fidélité conjugale; et l'opposition de son mari avait fait de ce caprice une résolution déterminée.

Lorsque Newton eut fait sa toilette, madame de Fontanges le fit appeler de nouveau dans son boudoir.

— *Bonjour, monsieur*, lui dit-elle dès qu'il entra.

Newton la salua avec respect.

— *Comment vous appelez-vous?*

Newton, ne comprenant pas ces mots, la salua de nouveau.

— *Le jeune homme n'entend pas madame*, dit Mimi.

— *Que c'est ennuyant!* s'écria madame de Fontanges. — *Monsieur*, dit-elle en dirigeant une main vers elle-même, — *moi*, *madame de Fontanges*, — *et vous?* ajouta-t-elle en dirigeant la main vers lui.

— Newton Forster.

— *Nouton Fasta. — Bien! voilà qui commence. — Allons, vous autres, apprenez-lui toutes vos noms.*

— *Moi, Mimi,* dit la première femme en s'avançant vers Newton, une main dirigée vers elle-même.

— Mimi, répéta Newton en souriant.

Mina, Charlotte, Céleste et toutes les autres en firent autant tour à tour, et Cupidon ferma la marche. Il y eut alors un moment de silence, et madame de Fontanges fit offrir une chaise à Newton.

— *Allons*, dit-elle aux esclaves, *apprenez-lui à présent les noms de tout ce qu'il y a dans cette chambre.*

— *Éventail,* dit Nina, en lui montrant celui qu'elle tenait en main.

Newton répéta éventail.

Les mots : *chaise*, — *livre*, — *mouchoir*, — *canapé*, — *ceinture*, — et un grand nombre d'autres furent prononcés tour à tour par les esclaves, plus ou moins noires, qui lui montraient en même temps l'objet dont elles voulaient lui apprendre le nom; Cupidon avança aussi, et dit en se montrant lui-même, *joli garçon !* ce qui fit beaucoup rire, et Newton répétait de

son mieux chaque mot qui était prononcé. Mais enfin la nomenclature de tout ce qui se trouvait dans le boudoir s'épuisa, et un silence général y succéda : car comment entretenir une conversation en n'employant que substantif.

— *Mon Dieu, que cela m'impatiente !* s'écria madame de Fontanges. — Louise, allez chercher monsieur.

M. de Fontanges arriva bientôt, et sa femme lui expliqua l'embarras dans lequel elle se trouvait. Son mari sourit, et lui dit d'adresser une phrase à Newton ; il l'expliqua ensuite à celui-ci, et traduisit ensuite sa réponse. Madame de Fontanges fut dans l'enchantement, et après avoir passé ainsi une heure ou deux, M. de Fontanges se retira et emmena Newton.

— Je crois, lui dit-il, que si vous avez autant d'envie d'apprendre notre langue que ma femme en a de vous l'enseigner, ce que vous avez de mieux à faire est de passer une couple d'heures tous les matins avec moi. Je me ferai un plaisir de vous aider dans cette étude, et je ne doute pas qu'à l'aide d'une grammaire et d'un dictionnaire, vous ne soyez bientôt en état de converser avec madame de Fontanges, et même avec son page à teint noir.

Newton lui fit ses remerciements. Dès le lendemain il reçut sa première leçon, et il fut ensuite appelé dans le boudoir pour se fortifier dans la théorie par la pratique. Il est presque inutile de dire que chaque jour rendait les communications plus faciles.

Newton passa ainsi trois mois chez monsieur de Fontanges, qui avait conçu pour lui autant d'attachement que sa femme. Il était alors en état de s'exprimer passablement en français. Le récit de ses aventures était une source d'amusements pour ses bienfaiteurs, qui se trouvaient amplement payés par ses qualités aimables de tout ce qu'ils avaient fait pour lui. Dans le fait, Newton était universellement aimé dans toute la plantation, et sa présence faisait autant de plaisir dans la hutte du nègre, que dans le boudoir de madame de Fontanges.

Quel que pût être le résultat des observations que Newton avait faites sur l'esclavage dans les colonies anglaises, il vit de ses propres yeux, pendant le séjour qu'il fit à Lieu-Désiré, qu'un esclave pouvait être parfaitement heureux. Il faut avouer que les Français se sont montrés invariablement les maîtres les plus doux et les plus indulgents, et que l'état d'es-

clavage est considérablement adouci dans les îles qui appartiennent à cette nation. La raison en est toute simple. En France, il existe une sorte de *bonhomie*, et un certain degré d'égalité que la politesse a établi entre les différentes classes de la société. Un domestique français vit avec son maître dans une espèce de familiarité, sans en être moins respectueux; et le maître, de son côté, a de la condescendance pour le domestique, sans perdre de vue pour cela leur situation relative. Partout où se trouve un Français, il suit la même conduite, et il en résulte qu'il traite ses esclaves avec plus de bonté, et que ses esclaves ont souvent pour lui un attachement qui est presque inconnu dans les colonies des autres nations. Newton s'aperçut promptement de cette différence; et comparant la situation des esclaves vivant à Lieu-Désiré avec celle des paysans et des journaliers d'Angleterre, il ne put s'empêcher de reconnaître que les premiers étaient les plus heureux.

Un matin que Newton était dans le boudoir, M. de Fontanges reçut une lettre du gouverneur, qui lui mandait qu'il avait appris avec surprise qu'un prisonnier anglais avait

été secrètement reçu à Lieu-Désiré, et qu'il lui ordonnait de le remettre sur-le-champ aux autorités. Pour que cet ordre n'éprouvât ni délai ni refus, il avait chargé de sa lettre un caporal, suivi de quatre soldats.

Newton était à conter une longue histoire à madame de Fontanges, qui l'écoutait avec grande attention, ainsi que les esclaves brunes qui l'entouraient, quand M. de Fontanges arriva avec un air de chagrin et d'inquiétude.

— *Qu'y a-t-il donc, Fontanges?* s'écria-t-elle en se levant avec vivacité, et en courant à son mari.

M. de Fontanges ne lui répondit qu'en lui mettant entre ses mains la lettre du gouverneur.

— *Les barbares!* s'écria-t-elle; *est-il possible? pauvre M. Nouton! on va le conduire en prison!*

— *En prison!* répétèrent toutes les esclaves; *ô ciel!* et elles se mirent à pleurer.

M. de Fontanges fit part à Newton de l'ordre qu'il venait de recevoir. Le jeune Anglais lui répondit qu'il avait dû s'y attendre du moment qu'il avait mis le pied dans cette île; qu'il lui devait beaucoup de reconnaissance de lui avoir évité si long-temps le séjour d'une prison, et

que le souvenir des bontés qu'il avait eues pour lui adoucirait sa captivité. Il baisa la main de madame de Fontanges en lui faisant de semblables remerciements, et suivit M. de Fontanges. Celui-ci lui dit qu'il avait dessein de l'accompagner chez son frère le gouverneur, ne doutant pas d'en obtenir qu'il fût traité avec toute l'indulgence possible. Il parla au caporal, qui eut assez de savoir-vivre pour se contenter de la parole du frère du gouverneur, qu'il lui conduirait lui-même le prisonnier; et une heure après, il partit avec Newton pour Basse-Terre.

Ils n'y arrivèrent qu'assez tard dans la soirée. Ils se rendirent sur-le-champ chez le gouverneur, et furent admis en sa présence.

Le gouverneur, le marquis de Fontanges, avait été mécontent en apprenant qu'un Anglais était resté trois mois à la Guadeloupe sans qu'on lui en eût même donné connaissance, mais il reprit sa bonne humeur ordinaire quand son frère lui eut appris de quelle manière Newton avait été fait prisonnier, et il lui expliqua le long séjour que le jeune Anglais avait fait à Lieu-Désiré, en lui en faisant connaître la véritable cause; — le désir qu'avait eu madame de Fontanges de lui enseigner le français. C'eût

été un bien faible argument en Angleterre, mais il avait plus de poids dans une colonie française.

Le marquis de Fontanges entra en conversation avec Newton, qui lui raconta toute l'histoire de son naufrage. Cette relation parut faire une forte impression sur le gouverneur. Il dit à Newton que, vu les circonstances, il ne savait pas trop s'il devait le regarder comme prisonnier; que, dans tous les cas, il se contenterait de sa parole de ne pas quitter l'île sans sa permission, et saisirait la première occasion qui se présenterait pour le mettre entièrement en liberté. Newton lui fit ses remerciements, et se retira avec M. de Fontanges.

— Mon frère a de bonnes raisons pour avoir compassion de ceux qui ont fait naufrage, lui dit celui-ci chemin faisant. Il y a environ sept ans qu'il a perdu son épouse, jeune femme charmante, et sa fille unique encore dans l'enfance, qui se rendaient en France sur un bâtiment frété pour le Havre, et dont on n'a jamais eu de nouvelles. Le temps n'a pu encore le consoler de cette perte.

— En quelle année cela est-il arrivé?

— Dans l'automne de —

— Cet hiver a été terrible, et beaucoup de navires ont fait naufrage sur nos côtes. Moi-même, étant alors sur un bâtiment côtier, je sauvai une grande malle provenant d'un bâtiment français naufragé. Je l'ai encore en ma possession, et il s'y trouve des objets de quelque valeur.

— En quoi consistent-ils?

— En linge et en vêtements à l'usage d'une femme et d'un enfant; il y a aussi plusieurs ordres de chevalerie, et quelques joyaux; mais je ne pourrais en faire la description, car il y a bien longtemps que je ne les ai regardés.

— Et vous n'y avez rien trouvé qui indiquât les noms de ceux à qui ils appartenaient?

— Il y avait quelques lettres écrites en français, et, comme je ne connaissais pas cette langue, je n'ai pu les lire. D'ailleurs elles n'avaient d'autres signatures que des initiales, et elles n'étaient pas les mêmes que les lettres qui marquaient le linge de la dame et de l'enfant.

— Vous rappelez-vous qu'elles étaient ces lettres?

— Parfaitement. Le linge de la dame était marqué L. C.; et celui de l'enfant, J. F.

— Juste ciel! c'était donc la marquise de

Fontanges et sa fille. Le linge de ma belle-sœur était sans doute marqué d'après son nom de fille; Louise de Colmar, et ma nièce avait été baptisée sous le nom de Julie. Mon pauvre frère devait les suivre aussitôt l'arrivée d'un nouveau gouverneur, qui était attendu tous les jours. Mais la frégate sur laquelle celui-ci s'était embarqué, fut prise par une escadre anglaise, et le marquis fut obligé de rester ici.

— Cette malle et tout ce qu'elle contient appartiennent donc incontestablement au marquis. Je voudrais pouvoir l'assurer de même que sa femme et sa fille sont en sûreté; mais cela est impossible, car il n'y a nul doute que ce bâtiment n'ait péri corps et biens. — N'avez-vous pas dessein de faire part au marquis de ce que je viens de vous apprendre?

— Non. Cela ne servirait qu'à rouvrir une blessure mal fermée. Si vous voulez, après votre retour dans votre pays, m'envoyer un détail circonstancié de ce qui se trouvait dans cette malle, je vous en serai obligé. Mais ce n'est que pour m'assurer moi-même du destin de ma belle-sœur et de sa fille; car ce ne serait pas une consolation pour mon frère d'apprendre qu'une de leurs malles a été sauvée.

Là se termina la conversation, et il ne fut plus question entre eux de ce sujet.

Le retour de Newton à Lieu-Désiré fut célébré par des transports de joie, et il y resta encore trois semaines. A cette époque un billet du gouverneur lui apprit qu'un cartel allait partir pour la Jamaïque, et qu'il pouvait s'y embarquer.

Ce fut avec un chagrin réciproque que Newton et ses généreux amis se firent leurs adieux. Pour cette fois M. de Fontanges ne l'accompagna pas à Basse-Terre; il prit congé de lui à sa porte. Newton reconnut bientôt que son digne hôte avait agi ainsi par délicatesse, afin de ne pas avoir à recevoir ses remerciements pour deux valises bien remplies qu'il lui avait fait préparer. Elles rejoignirent Newton à un demi-mille de Lieu-Désiré, suspendues aux deux côtés d'un cheval, conduit par un petit nègre perché au milieu. Newton alla faire ses remerciements au gouverneur, s'embarqua à bord du schooner *la Marie-Thérèse*, et trois jours après il se trouva de nouveau sur une colonie anglaise.

CHAPITRE XX.

—

En débarquant du cartel à la Jamaïque, Newton reconnut qu'il était fort heureux de ne pas porter le costume de marin, car ceux qui en étaient revêtus furent envoyés sur-le-champ, en vertu de la presse, à bord d'un vaisseau de guerre, pour s'y réjouir, s'ils le pouvaient, du recouvrement de leur liberté. Mais les vêtements qu'il devait à la libéralité de M. de Fontanges ne lui donnaient pas l'air d'un marin, et personne ne se douta qu'il eût suivi cette profession. Il désirait vivement retourner le plus tôt possible en Angleterre, et ayant appris qu'une frégate était sur le point de mettre à la voile avec des dépêches, il réso-

lut de tâcher d'y obtenir son passage. Il alla trouver le capitaine, et dès qu'il eut dit qu'il avait été amené à la Jamaïque à bord d'un cartel qui venait d'arriver de la Guadeloupe, celui-ci lui accorda sa demande sans aucune difficulté. Il ne lui fit même aucune question ni sur sa profession ni sur les événements qui l'avaient rendu prisonnier des Français. Il lui dit très poliment qu'il pourrait manger à la table de ses officiers, s'il voulait prendre avec eux les arrangements convenables, et ajouta qu'il comptait mettre à la voile le lendemain soir.

Newton se rendit sur-le-champ à bord de la frégate pour savoir si les officiers consentiraient à le recevoir à leur table, et surtout si la dépense de cette table ne serait pas au-dessus de ses moyens. Au fond d'une des valises, il avait trouvé un sac contenant 200 dollars, que son généreux hôte y avait placés, un petit billet par lequel Mme de Fontanges lui faisait part des souhaits qu'elle formait pour son bonheur, et le priait d'accepter, à titre de souvenir, une bague qui y était jointe, et qu'il avait souvent vue au doigt de cette dame. 200 dollars suffisaient certainement pour ses propres

besoins ; mais Newton n'oubliait pas ceux de son père ; il s'attendait à le trouver dans la détresse, et il désirait pouvoir lui donner quelques secours en arrivant. Il ne voulait donc dépenser pour son passage que ce qui serait strictement indispensable.

Le premier lieutenant, auquel il s'adressa en arrivant à bord, le reçut avec beaucoup d'urbanité, et quand Newton lui eut fait part de l'entretien qu'il venait d'avoir avec le capitaine, il lui dit qu'il pouvait l'assurer que ses camarades et lui le verraient à leur table avec grand plaisir. Newton ajouta alors qu'il désirait savoir ce qu'il lui en coûterait, attendu que si les frais de leur table excédaient ses moyens, il serait obligé d'en chercher une moins dispendieuse. — Je sais fort bien, lui dit le vétéran, que ceux qui sortent d'une prison française sont rarement lestés de beaucoup d'argent ; mais c'est un point sur lequel je dois consulter mes camarades. Excusez-moi un instant, et je répondrai à votre question. Je ne doute pas que tout cela ne s'arrange d'une manière satisfaisante. A ces mots, il descendit sous le pont, et laissa Newton se promener sur le gaillard d'arrière.

Au bout de quelques minutes, le premier lieutenant reparut sur le pont. — J'ai parlé à tous mes camarades, dit-il à Newton, à l'exception de deux, le maître et le commis aux vivres, attendu qu'ils sont pauvres et chargés d'une nombreuse famille; et je suis chargé de vous dire, en leur nom comme au mien, que nous ne pouvons vous admettre à notre table qne comme notre hôte, pendant tout le voyage, et que nous ne voulons aucune autre indemnité que le plaisir de votre compagnie. Vous aurez pourtant à payer aux deux autres officiers leur part de la dépense additionnelle, ce qui ne peut excéder une couple de guinées.

Newton accepta volontiers des propositions si libérales, et M. Nourse le conduisit dans la cabine, pour lui faire faire connaissance avec les officiers. C'étaient pour la plupart des jeunes gens fort aimables, aussi gais, aussi insouciants que si leur jeunesse eût dû toujours durer et que leur profession ne les eût exposés à aucun danger. Après avoir bu un verre de grog avec eux, Newton retourna à terre, et le lendemain à midi il se rendit à bord de la frégate. Elle était prête à mettre à la voile dès que le capitaine arriverait, car il était encore à terre,

attendant les dépêches de l'amiral et du gouverneur.

Quand Newton s'adressa au capitaine pour obtenir son passage en Angleterre, à peine put-il croire que l'individu devant lequel il se trouvait eût été chargé de commander un si beau vaisseau. C'était un jeune homme à peine formé, paraissant tout au plus de dix-neuf à vingt ans, et sur le menton duquel on ne voyait encore aucune marque de virilité. Il était aimable, poli, actif, et avait un excellent caractère; mais à quelles autres qualités devait-il une si grande marque de confiance, c'était une énigme dont Newton eut bientôt la solution.

Le fait était que le capitaine Carrington était fils de l'amiral qui commandait cette station; et, après avoir fait son temps de service comme midshipman, il avait passé au moins deux mois par les différents grades de lieutenant, de commandant et de capitaine de premier rang. En obtenant ce dernier grade, il avait été nommé en même temps au commandement de la frégate en question, l'une des plus belles de toute la marine anglaise. Cependant, pour le tenir, jusqu'à un certain point, en lisières,

l'amiral lui avait donné pour premier lieutenant un vieil officier plein de talents et d'expérience. Je laisse à mes lecteurs le soin de décider si, en toute justice, le capitaine et le lieutenant n'auraient pas dû changer de place ensemble.

Le capitaine Carrington avait tous les défauts que contractent fort aisément ceux qui arrivent trop tôt au pouvoir, s'ils ne les ont pas naturellement. Il était suffisant, absolu et opiniâtre. Ses bonnes qualités étaient la générosité, la bonté de cœur, un courage véritable et une disposition à reconnaître franchement ses erreurs et ses fautes. S'il avait servi un temps convenable dans les différents grades de sa profession, s'il avait appris à obéir avant d'avoir le droit de commander, il avait en lui tout ce qu'il fallait pour faire un bon officier; mais, tel qu'il était, il n'était ni officier, ni marin, ni autre chose qu'un enfant gâté. Quelquefois il voulait ordonner lui-même les manœuvres. Il commençait, mais il ne pouvait continuer, et il était obligé de remettre son porte-voix entre les mains du premier lieutenant. S'il arrivait quelquefois que cet officier ne fût pas à son côté, les officiers répétaient à demi-voix

ces mots d'une comédie bien connue : *York, on a besoin de vous.*

Environ une heure avant le coucher du soleil, le jeune capitaine arriva à bord, après avoir dîné avec quelques amis, et la tête un peu échauffée. Il dit au premier lieutenant de faire lever l'ancre, et descendit dans sa cabine. Une heure après, le beau navire était sous voiles, et voguait vers le pays qui avait donné naissance aux chênes noueux qui avaient servi à le construire.

Quand Newton se leva le lendemain matin, il vit que le vent avait changé pendant la nuit, et était devenu contraire. La frégate était orientée au plus près, et fendait une eau tranquille sous ses perroquets volants. A dix heures, le maître proposa de virer de bord, et le premier lieutenant alla prendre les ordres du capitaine à ce sujet.

—Fort bien, monsieur Nourse, dit le capitaine, faites monter tout le monde sur le tillac.

—Oui, monsieur, répondit le premier lieutenant en sortant de la cabine. —Contre-maître! quartier-maître! en haut tout le monde pour virer de bord!

Ces mots furent répétés à toutes les écou-

tilles, et en quelques instants tout l'équipage se trouva réuni sur le pont.

—Silence, et que chacun se mette à son poste ! cria le premier lieutenant en se servant du porte-voix. — Tout est prêt, monsieur, dit-il au capitaine qui l'avait suivi sur le pont; mettons-nous la barre dessous?

—S'il vous plaît, monsieur Nourse.

—La barre en dessous !

—Adieu va! continua le premier lieutenant, quand la barre fut en dessous.

Le vent était léger, la mer tranquille, et le capitaine crut que c'était un moment favorable pour exercer lui-même ses fonctions. S'avançant vers le premier lieutenant, il lui dit: — Monsieur Nourse, je commanderai moi-même la manœuvre, s'il vous plaît.

—Comme il vous plaira, monsieur, répondit le premier lieutenant en lui remettant le porte-voix.—Faites lever les lofs, s'il vous plaît, monsieur, ajouta-t-il à demi-voix; les voiles se lèvent.

— Levez les lofs ! cria le capitaine.

— Attention aux amures de grande voile sous le vent, mes amis, dit le premier lieutenant qui

s'était approché du passe-avant sous le vent pour voir exécuter cette manœuvre.

Le capitaine Carrington sentait fort bien que l'ordre qu'il fallait donner ensuite était: — Changez derrière; mais comme cet ordre exige un grand degré de précision pour le choix du moment où il faut le donner, il chercha des yeux le premier lieutenant. Ne le voyant pas à son côté, il se déconcerta, et pendant qu'il regardait de tous côtés sur le pont, la frégate avait passé debout au vent.

— Changez derrière! s'écria enfin le capitaine. Mais il était trop tard; les vergues ne voulurent pas changer, tout alla de travers, le vaisseau semblait être aux fers.

— Vous avez donné cet ordre un peu tard, monsieur, dit le premier lieutenant, qui revint près de lui en ce moment; il faut à présent coiffer les voiles d'avant, s'il vous plaît.

— Le vaisseau est certainement en mauvaise assiette, dit le capitaine; il refuse du virer. Voyez ce qne vous pourrez en faire, monsieur Nourse; quant à moi, j'en suis las. Et il remit en rougissant le porte-voix au premier lieutenant.

– Yorck, on a besoin de vous, se disaient les

midshipmen à demi-voix, en passant l'un près de l'autre.

— J'ai gagné votre ration de grog, Gim, cria un matelot qui était au bras de perroquet; je savais qu'il n'en viendrait jamais à bout.

— C'est qu'il est comme moi, dit un autre; il a quitté trop tôt l'école, et il n'a pas fini son éducation.

La frégate se montra docile aux manœuvres quand le premier lieutenant les ordonna, et elle fendit bientôt les vagues, tantôt pliant sous un vent contraire, tantôt roulant avec une brise constante.

Un jour que le capitaine avait invité Newton à dîner avec quelques uns de ses officiers, le premier lieutenant entra dans la cabine assez tard dans la soirée, tandis que la table était encore couverte de verres et de bouteilles : S'il vous plaît, monsieur, dit-il au capitaine, il est à propos de carguer les perroquets.

— Bon, bon! la frégate est en état de les porter encore, répondit le capitaine, qui avait la tête un peu échauffée : asseyez-vous, Nourse, et prenez un verre de vin avec nous. — Vous criez toujours avant qu'on vous écorche.

— Je vous remercie, monsieur, mais je vous

prie de m'excuser, il faut que je fasse appeler tout le monde en haut.

— Allez, monsieur Nourse, allez ; mais je ne crois pas que cela soit si pressant. — Monsieur Forster, servez-vous et passez la bouteille.

— Je vous remercie, monsieur, je ne boirai plus.

Les officiers qui étaient à table en dirent autant.

— En ce cas, messieurs, je ferai apporter le café.

Le café fut apporté. A peine l'avait-on pris que le premier lieutenant rentra dans la cabine et dit au capitaine : — Chacun est à son poste, monsieur ; mais je crains que les mâts ne fléchissent si l'on tarde un instant à carguer les perroquets.

Tous les officiers se levèrent de table et montèrent sur le tillac.

— Un instant, s'il vous plaît, monsieur Nourse, dit le capitaine qui était dans un de ses moments d'obstination, je veux en juger par moi-même.

Il monta sur le pont ; tout l'équipage y était rangé dans le meilleur ordre, et tous les yeux étaient fixés sur les mâts, qui étaient pliés

comme le fouet d'un cocher, et qui fatiguaient horriblement.

—Ferons-nous carguer les voiles, monsieur? demanda le premier lieutenant, il serait à propos de prendre les trois ris, car la nuit promet d'être orageuser

—En vérité, monsieur Nourse, je ne vois pas la nécessité....

Mais avant que le capitaine Carrington eût fini sa phrase, les mâts de grand et de petit perroquet tombèrent sur le côté du navire, et l'homme qui était en vigie au haut du mât du petit perroquet, et à qui le premier lieutenant venait de donner ordre d'en descendre, tomba dans la mer sous le vent.

—La barre en dessous! cria le maître.

—Un homme à la mer! cria-t-on de toutes parts, et les officiers s'occupèrent à la hâte à faire mettre un canot en mer.

Cette catastrophe rafraîchit tout-à-coup le cerveau du capitaine, qui sentit qu'il l'avait occasionnée par son obstination. Il courut à la poupe, et voyant le pauvre matelot lutter contre les vagues, il n'écouta que son bon cœur et se jeta à la mer pour le sauver. Mais il n'était pas très-bon nageur, et l'on vit bientôt que

tout ce qu'il pouvait faire, c'était de se soutenir lui-même sur l'eau.

Newton, avec beaucoup de présence d'esprit, saisit deux rames dans un canot et se jeta à la mer pour les secourir tous deux. Il en plaça une sous les bras du matelot, qui était épuisé, et nagea ensuite vers le capitaine Carrington pour lui remettre l'autre. Il resta ensuite à égale distance de l'un et de l'autre, sans se fatiguer par des efforts inutiles, et réservant ses forces pour donner du secours à celui qui pourrait en avoir besoin. Enfin le canot arriva, et au bout de quelques minutes, ils furent tous trois sur le pont. Le capitaine fit publiquement ses remerciements à Newton, et il ne rougit pas d'avouer à son premier lieutenant qu'il avait commis une grande faute en ne suivant pas son avis plus promptement. Les officiers et les hommes de l'équipage témoignèrent à Newton plus d'estime et d'attention que jamais, et les matelots dirent que le capitaine était un brave petit gaillard, quoiqu'il n'eût pas reçu une bonne éducation.

Il n'arriva rien de remarquable pendant le reste du voyage. La frégate entra dans le port de Plymouth. Newton fit ses adieux aux offi-

ciers qui l'avaient si obligeamment accueilli, et le capitaine Carrington lui recommanda de ne pas l'oublier, si jamais son crédit pouvait lui être utile.

Le cœur de Newton palpitait vivement quand il descendit de l'impériale de la diligence qui le conduisit à Liverpool, et il courut à la hâte vers la rue obscure dans laquelle son père demeurait. Il était environ quatre heures après midi quand il arriva à la porte de sa maison. A sa grande joie, il vit, à travers la fenêtre de la boutique, que son père était assis sur son banc; mais il était pâle et maigri, et, une joue appuyée sur sa main, il semblait enfoncé dans de tristes réflexions.

La porte n'était pas fermée, et Newton entra, tenant ses deux valises sous son bras. Mais le peu de bruit qu'il fit en entrant ne suffit pas pour tirer Nicolas de son état d'abstraction. Un coup d'œil qu'il jeta autour de la chambre lui fit voir qu'il ne s'y trouvait plus rien; même les montres vitrées qui étaient autrefois sur le comptoir, et qui contenaient des lunettes, etc., en étaient disparues.

— O mon père! s'écria Newton, incapable de se contenir plus longtemps.

— Comment ! — que veut dire cela ? s'écria Nicolas, relevant la tête sans la tourner. — Mais non, non, — il est mort ! Et il reprit sa première attitude.

— Non, mon père, il n'est pas mort. Tournez la tête, et vous verrez Newton vivant et bien portant.

— Newton ! s'écria le vieillard en se levant à la hâte, et appuyant ses bras sur le comptoir qui les séparait. — Oui vraiment, c'est Newton ! — Mon cher enfant ! Ainsi donc vous n'êtes pas mort ?

— Non, et, grâce au ciel, je me porte bien.

— Dieu en soit loué ! dit Nicolas. Et penchant sa tête sur ses mains, les coudes appuyés sur la table, il versa un torrent de larmes.

Newton sauta par-dessus le comptoir pour embrasser son père, et ils restèrent quelque temps serrés dans les bras l'un de l'autre et pleurant. Le vieillard fut le premier à reprendre du calme, et levant les yeux sur son fils, il lui dit :

— J'espère que vous n'avez pas faim, mon cher enfant ?

— Si vraiment, mon père, et grand'faim, car je n'ai rien pris depuis mon déjeûner.

— Ni moi depuis deux jours, mon fils.

— Est-il possible? juste ciel! — Et où puis-je trouver à acheter quelque chose qui soit prêt à manger?

— J'ai vu hier une belle pièce de bœuf à la boutique du rôtisseur qui fait le coin de cette rue; mais je n'avais pas d'argent, et je savais qu'on ne me ferait pas crédit.

Newton partit, et il rapporta bientôt une grande tranche de bœuf, du pain, un pot de porter, avec deux assiettes, deux fourchettes et deux couteaux, que le rôtisseur lui avait prêtés en en déposant la valeur. Il plaça le tout sur le comptoir devant son père, qui, sans dire un seul mot, commença son repas. Le bœuf disparut, — le pain s'évanouit, — le pot de porter fut porté à ses lèvres et vidé en un instant.

— Jamais je n'ai fait un meilleur dîner, Newton, dit Nicolas; — je regrette seulement qu'il ne reste plus rien.

Newton, qui n'avait été que spectateur, alla chercher d'autres approvisionnements, mais à son retour, il joua un rôle plus actif, et aida son père à y faire honneur.

CHAPITRE XXI.

—

Lecteur, avez-vous jamais eu réellement faim ? Je ne parle pas de cette faim qu'on doit à la santé et à l'exercice, et qu'on a le moyen de satisfaire à l'instant où elle est un objet de plaisir plutôt que de peine; j'entends cette faim qui ronge les entrailles, — qui inspire à celui qui l'éprouve la haine du monde entier; — qui fait paraître le vol une vertu, le meurtre excusable, et le cannibalisme tout naturel.

Telle était à peu près la faim qu'éprouvait Nicolas Forster, après avoir passé deux jours entiers sans prendre aucune nourriture. Et cependant, telle était la force de ses principes de probité, qu'il n'avait pas songé un instant à vendre aucun des bijoux contenus dans la

malle que son fils avait trouvée, et qui étaient restés en sa possession ; ou, s'il y avait songé, il avait repoussé cette idée à l'instant même. Je conviens que peu de gens auraient été aussi scrupuleux. Ce scrupule était-il porté à l'excès, c'est ce que je laisse à décider à ceux qui aiment à discuter.

Jusqu'à l'arrivée du navire que M. Berecroft avait ramené en Angleterre, la paie de Newton avait été régulièrement payée à son père; mais quand l'armateur eut appris que le brick avait été séparé du convoi, et qu'il se fut passé un temps assez considérable sans qu'on en eût aucunes nouvelles, toutes les probabilités furent qu'il avait été pris par les Français, et l'armateur refusa de continuer ce paiement. Nicolas se trouva ainsi réduit à ses propres ressources, et elles n'étaient pas considérables. L'équipage du brick, qui en était parti dans le canot, avait rencontré un navire qui l'avait reconduit en Angleterre, et y avait apporté la nouvelle, en apparence certaine, que Jackson et Newton avaient péri sur le bâtiment naufragé. Nicolas, qui, depuis qu'il ne recevait plus la paie de son fils, allait fréquemment chez l'armateur, dans l'espoir d'en avoir quel-

ques nouvelles, fut accablé de douleur en apprenant sa mort. M. Berecroft, qui aurait désiré le soulager, ne put découvrir dans quel quartier de la ville il demeurait, et bientôt après il fut obligé de partir pour un autre voyage. Le pauvre opticien fut ainsi abandonné à son destin, et il est probable que, sans l'heureux retour de Newton, il aurait péri misérablement.

Newton fut très charmé d'apprendre que son père n'avait disposé d'aucun des effets contenus dans la malle en question; car il était convaincu qu'il avait découvert celui qui en était le propriétaire légitime, et il avait dessein d'en faire l'envoi à M. de Fontanges à la Guadeloupe, dès qu'il pourrait le faire sans danger, ce qui n'était pas possible en ce moment. Aussitôt qu'il eut fourni à son père tout ce qui lui était nécessaire, Newton, sachant que sa bourse finirait par s'épuiser, s'adressa à l'armateur du brick pour en obtenir de l'emploi. Mais la perte de ce bâtiment avait aigri l'humeur de cet homme, et il refusa la demande de Newton, en lui disant qu'il n'emploierait jamais aucun de ceux qui avaient fait partie de l'équipage du brick naufragé, parce qu'il les regardait comme

devant porter malheur à tout bâtiment à bord duquel ils se trouveraient.

Newton fit plusieurs autres démarches qui ne lui réussirent pas mieux. Il n'avait plus M. Berecroft pour le recommander, et il avait passé plusieurs mois en attendant son retour, avec impatience, quand il apprit qu'il était mort de la fièvre jaune, qui avait eu cette année une malignité particulière dans les Indes-Occidentales. La perte de son unique protecteur fut un coup cruel pour le pauvre Newton, et il redoubla d'efforts pour résister à la mauvaise fortune. Il lui aurait été facile de trouver de l'occupation comme matelot, à bord d'un bâtiment de guerre, mais il ne s'en souciait pas; car quoiqu'il pût gagner des parts de prises, il serait obligé de laisser son père sans ressources, et il ne pouvait oublier dans quelle situation il l'avait trouvé à son retour. D'ailleurs il n'était pas tout-à-fait sans ouvrage, et il gagnait à peu près de quoi fournir à leurs besoins en travaillant à l'équipement des navires qui se préparaient à mettre à la voile. Si Newton eût été seul; si son père eût été en état de pourvoir à sa subsistance, il aurait demandé au capitaine Carrington de l'emploi à bord de sa frégate,

mais il ne pouvait y songer dans la situation où était son père.

Près d'un an se passa ainsi dans l'attente, dans la fatigue et dans le désappointement. Les choses allaient de mal en pire; les occasions de trouver du travail devenaient plus rares, et il ne restait plus rien dans la bourse de Newton. Un soir, on remit au lendemain le paiement de sa journée de travail. C'était ajourner au lendemain son dîner et celui de son père, car ils ne pouvaient rien obtenir à crédit. Il retourna chez lui, et s'assit, la figure allongée, près d'une table devant laquelle son père s'était déjà placé.

— Eh bien, Newton, qu'avons-nous à dîner aujourd'hui ?

— Je n'ai pas reçu ce qui m'est dû, répondit Newton; et je crois que, pour aujourd'hui, il faudra nous passer de dîner. — Mais, mon père, continua-t-il, je crois que nous devrions tenter fortune ailleurs. Pourquoi rester dans une ville où nous ne pouvons trouver des moyens d'existence? Il ne nous reste que notre linge et nos vêtements. Nous pourrions sans doute faire de l'argent avec une partie des miens; mais, avant d'épuiser cette dernière

ressource, ne ferions-nous pas mieux de voir si la fortune ne nous sera pas plus favorable ailleurs?

— Sans doute, Newton ; et j'ai souvent pensé que si nous allions à Londres, mon perfectionnement d'horlogerie.....

— Est-ce la seule chance que puisse nous offrir cette ville, mon père?

— Pas tout-à-fait, Newton. A présent que j'y pense, j'y ai un frère, nommé John Forster, Jack, comme nous l'appelions autrefois. Il y a près de trente ans que je n'en ai reçu de nouvelles, mais pendant votre dernier voyage, j'ai appris qu'il était devenu un des plus grands procureurs de la capitale, et qu'il avait fait une grande fortune. Ce n'est qu'en ce moment que j'y ai pensé.

Newton avait déjà entendu son père dire qu'il avait deux frères, mais il ne savait pas s'ils étaient morts ou vivants. La nouvelle qu'il venait d'apprendre fit naître en lui quelque espoir, car il ne put douter que, si son oncle se trouvait réellement dans un état si prospère, il ne consentît à donner des secours à son frère. Il résolut donc de ne pas attendre que ses moyens fussent entièrement épuisés. Dès le

lendemain, il vendit la plus grande partie de son linge et de ses vêtements, et ayant mis dans sa poche les bijoux dont il a été plusieurs fois parlé, il partit pour Londres à pied avec son père, ayant au doigt la bague que lui avait donnée madame de Fontanges, et trois livres et quelques shillings dans sa poche.

CHAPITRE XXII.

—

Les différents chapitres d'un roman ont quelque rapport à un convoi de bâtiments marchands. Les incidents et les personnages sont autant de navires que l'auteur, comme un vaisseau de guerre, doit conduire en sûreté jusqu'au port. Et de même que l'officier commandant qui a pris à la remorque un bâtiment qui marche moins bien que les autres, se trouve quelquefois obligé de le quitter pour en aller prendre un autre qui est encore plus en arrière, je suis en ce moment dans la nécessité d'abandonner Newton et son père, pour retourner près d'Édouard Forster et de sa petite protégée.

Il faut songer que, pendant les événements que nous venons de rapporter, le temps n'a pas ralenti sa course. Par conséquent l'enfant dont il a été question est devenu une petite fille de huit ans, légère comme une sylphide, bondissant comme un faon aur le rivage de la mer, ses yeux bleus toujours brillants de joie, ses joues couvertes des couleurs de la santé, et cependant pleine de douceur, et attentive aux leçons de son père adoptif.

Fidèle, le chien de Terre-Neuve, n'existe plus, mais son portrait orne le dessus de la cheminée de la petite salle à manger. L'âge et les infirmités ont rendu mistriss Beazeley, la femme de charge, hors d'état de faire autre chose que se plaindre et gronder. Une jeune fille, — fille de Robertson, le pêcheur, — a été chargée d'en remplir les fonctions; et toute l'occupation, tous les plaisirs d'Édouard Forster, sont concentrés dans sa fille d'adoption, dont la beauté, l'intelligence et toutes les qualités aimables l'indemnisent amplement de ses soins généreux.

Un chapitre sur l'éducation est peut-être le plus ennuyeux de tous ceux qu'un auteur puisse écrire. Je voudrais pouvoir m'en dispenser,

tant pour le lecteur que pour moi-même ; — pour le lecteur, parce qu'un tel chapitre doit être sec et sans intérêt ; — pour moi, parce que je ne sais trop par où commencer. Mais comme on ne peut comprendre les effets sans en connaître les causes, il est indispensable, non seulement que ce chapitre soit écrit, mais qu'il soit lu, ce dont je demande pardon au lecteur.

Mistriss Beazeley, qui avait perdu son mari très peu de temps après son mariage, n'aimait pas les enfants, parce qu'ils ne pouvaient se concilier avec ses idées d'extrême propreté. En ce qui concerne l'éducation de la petite Ambre, tout ce que nous pouvons dire, c'est que si elle n'y fut pas utile, elle n'y nuisit certainement pas. L'intelligence de la jeune fille se développant avec les années, elle devint curieuse de s'instruire sur des sujets relativement auxquels mistriss Beazeley était hors d'état de lui donner des informations exactes. Mais, dans ces occasions, la vieille femme de charge, qui était trop scrupuleuse pour vouloir induire la petite fille en erreur, lui répondait constamment : Je souffre tant du rhumatisme, ma chère, que je ne saurais vous expliquer cela en ce moment ;

demandez-le à votre papa, quand il sera rentré.

De son côté, Édouard Forster avait mûrement réfléchi sur les difficultés de la tâche qu'il s'était imposée, — l'éducation d'une jeune fille. La pauvre Ambre n'avait pas d'autre ami que lui dans le monde entier, et suivant toutes les probabilités, elle le perdrait à l'époque où elle aurait le plus grand besoin de bons avis, — à l'époque où le cœur se révolte contre la tête, et renverse trop souvent la dynastie légitime de la raison. Il résolut donc de donner un caractère mâle à son éducation, ce qu'il regardait comme devant être sa meilleure sauve-garde au milieu d'un monde trompeur.

Convaincu qu'un enfant apprend plus par la conversation que par toute autre méthode, Édouard Forster n'apprit guère à la petite Ambre, pendant les six premières années de sa vie, que les lettres de l'alphabet. Ce ne fut que lorsqu'il vit son désir de s'instruire prendre des forces, qu'il lui apprit à lire, et il ne le fit qu'à sa propre demande. Il savait qu'un enfant de six ans, désirant apprendre, serait bientôt plus avancé que celui qu'on aurait travaillé à instruire plus tôt malgré lui.

La religion était profondément gravée dans son cœur; mais c'était par la contemplation de la nature et de toutes les œuvres de la création, que Forster lui avait appris à aimer et à révérer le Créateur.

Combien il faut peu d'argent pour instruire un enfant, et pourtant combien on en dépense, uniquement pour lui mettre des livres entre les mains! Ambre n'en avait encore ouvert que pour apprendre à lire, et cependant elle avait plus de connaissances générales et utiles que la plupart des enfants qui ont le double de son âge. La salle à manger d'Édouard Forster était bien petite, les meubles en étaient bien simples; — un tapis, une table, quelques chaises, un petit vase de porcelaine sur la cheminée, en guise d'ornement, — des assiettes, des couteaux, et une couple de cuillères d'argent pour le dîner, tels étaient les objets que les yeux d'Ambre rencontraient tous les jours, et qui étaient pourtant pour elle une source inépuisable d'amusement et d'instruction. — C'étaient les livres de Forster.

Le tapis, — le chanvre qui en formait la trame, les conduisait dans le nord, et les amenait à parler des habitants et des productions

des contrées septentrionales; la laine donnait lieu à des entretiens sur les animaux qui la produisaient, et sur tous les moyens de la faire servir à l'usage de l'homme; les diverses couleurs dont elle était peinte, donnaient occasion à une multitude d'épisodes sur les arts et les manufactures.

La table d'acajou, — c'était une voiture magique qui les transportait en un instant sous la Zone-Torride, et Forster présentait à l'imagination de sa pupille les fleurs, les fruits et toute l'histoire de ces climats.

Le petit vase de porcelaine, — c'était l'occasion d'un voyage à la Chine. L'éléphant qui y était peint les faisait passer dans les Indes, et le cornac noir qui le conduisait portait leur imagination en Afrique.

Les couteaux, les cuillères, les fourchettes, — c'était une ample matière d'instruction sur les métaux et sur les différentes manières de les travailler.

Leurs vêtements mêmes étaient un sujet intarissable de conversation, et Forster faisait passer devant l'imagination précoce de la petite Ambre la gousse du cotonnier, le cocon du ver-à-soie, et lui expliquait les différents procédés

des manufactures qui en emploient les produits.

C'est ainsi qu'Ambre s'amusait en s'instruisant, et qu'elle trouvait tout l'univers dans la petite salle à manger d'Édouard Forster.

CHAPITRE XXIII.

Tout dévoué qu'il était à l'instruction de sa fille adoptive, Edouard Forster sentait pourtant fort bien qu'il fallait à une femme un genre d'éducation qu'il n'était pas capable de lui donner. Il pensait souvent avec tristesse au peu de probabilité qu'elle retrouvât jamais ses parents, et pour ne pas la laisser entièrement inconnue dans le monde quand il n'existerait plus, il la conduisait souvent dans un château voisin, dont le propriétaire, lord Avelyn, était son ami depuis bien longtemps; car lord Avelyn était entré dans la marine, et pendant le peu de temps qu'il avait servi comme midshipman, il avait été confié aux soins d'Edouard Forster.

On réfléchit rarement à l'influence qu'exerce

sur la société en général la substitution des biens au profit du fils aîné dans les familles aristocratiques, — nous pourrons ajouter, à la démoralisation qu'elle occasionne. Ce fils aîné, accoutumé dès l'enfance à la flatterie et à l'adulation, n'a qu'une seule idée dans l'esprit, c'est qu'il est l'heureux mortel à qui le hasard a accordé le droit d'avoir, un jour, à dépenser tant de milliers de livres par année, et que ses frères et sœurs, à qui la nature a donné les mêmes droits à l'affection de leurs parents, dépendent de lui jusqu'à un certain point pour leur subsistance. Ceux-ci l'apprennent bientôt par la manière différente dont ils sont traités; le résultat d'une telle inégalité n'est que trop souvent un sentiment d'envie contre le frère aîné; et c'est ainsi qu'on détruit un des plus grands charmes de la vie, l'amitié fraternelle.

Le père de lord Avelyn avait trois fils. L'aîné, d'après la loi de primogéniture, devait recueillir toute sa fortune; les deux autres furent donc condamnés, suivant l'usage, à entrer, l'un dans l'armée et le plus jeune dans la marine. Leur père assura à chacun d'eux cinquante livres par an en sus de leur paie, et ne s'inquiéta plus d'eux. Il s'était marié à un âge assez avancé,

et il mourut avant la majorité de son fils. Or la Providence voulut que le nouveau lord étant allé faire une excursion en barque, sur un lac voisin de son château, avec son frère, lieutenant dans les gardes, qui était chez lui en congé, il survint un gros temps, que la barque chavirât, et qu'ils furent noyés tous deux.

Dès qu'on apprit ce fâcheux événement, les tuteurs des trois jeunes gens écrivirent à l'amirauté pour obtenir le congé du plus jeune frère, qui servait depuis deux ans, comme midshipman, sur un vaisseau de ligne dont Edouard Forster était troisième lieutenant, et des ordres furent envoyés sur-le-champ au capitaine pour qu'il signât le congé du nouveau lord. Dès qu'il eut reçut cet ordre, le capitaine, dont le vaisseau était alors à Plymouth, monta sur le gaillard d'arrière, et demanda au premier lieutenant où était le jeune Avelyn.

—Au haut du mât, monsieur, pour avoir négligé son devoir.

—Réellement, monsieur Wynford, dit le capitaine, qni l'avait vu, avec la plus grande indifférence, monter cent fois au haut du mât, et qui l'y avait souvent envoyé lui-même, vous me paraissez un peu trop sévère envers ce

jeune homme, — vous n'avez pas égard à se jeunesse; — ces jeunes gens sont toujours jeunes.

— C'est le jeune singe le plus ingouvernable qui soit sur votre vaisseau, monsieur, répondit le premier lieutenant, surpris de cette observation.

— Il m'a toujours paru intelligent et docile, monsieur Wynford; et je dois vous dire que je n'approuve pas votre système de toujours envoyer ces jeunes gens au haut du mât. Au surplus, vous n'aurez plus la peine d'y envoyer celui-ci, car je vais lui signer son congé. — Il est maintenant lord Avelyn.

— Oh! pensa le premier lieutenant, voilà qui explique tout.

— Faites-le descendre sur-le-champ, s'il vous plaît, monsieur Wynford, et souvenez-vous que je n'approuve pas ce système.

— Certainement, monsieur; mais réellement je ne sais comment je pourrai maintenir l'ordre et la discipline à bord, si vous m'ôtez le pouvoir de punir des jeunes gens turbulents ou paresseux. — Voilà M. Malcolm, ajouta-t-il en montrant un midshipman qui se promenait sur le pont les mains dans ses poches, il a coupé hier au moins quatre pouces de la queue de

votre chien Ponto, et il a l'effronterie de soutenir que c'est par accident.

—Quoi ! la queue de mon chien d'arrêt !

— Oui, monsieur.

— Monsieur Malcolm ! — venez ici ! s'écria le capitaine avec colère. Comment avez-vous osé couper la queue de mon chien ?

— Moi, monsieur ? je ne la lui ai pas coupée. Il se l'est coupée lui-même.

— Coupée lui-même ? Que signifie cela, monsieur ?

— J'étais à couper un morceau de bœuf sur le bloc du boucher, monsieur ; le chien était à côté ; et se retournant tout-à-coup, il mit sa queue sous le couperet.

— Mit sa queue sous le couperet, jeune vagabond ! s'écria le capitaine en fureur. Montez à l'instant sur les traverses du grand perroquet, et restez-y jusqu'à ce qu'on vous permette d'en descendre. — Monsieur Wynford, ayez soin de l'y garder jusqu'au soir.

—Oui, monsieur, oui, répondit le premier lieutenant pouvant à peine retenir un sourire, occasionné par le genre de punition infligé par le capitaine.

Le capitaine descendit sur son canot et se

rendit à terre; et le premier lieutenant leva les yeux sur le haut du mât pour exécuter les ordres du capitaine et ordonner à Avelyn d'en descendre. Mais le nouveau lord se sentant de l'appétit après avoir respiré l'air frais pendant sept heures sans avoir déjeûné, venait de se hasarder à descendre des traverses de la grande hune pour se mettre en possession d'une bouteille de thé et de quelques biscuits qu'un de ses compagnons avait déposés pour lui dans la cavité de la voile du grand hunier. Croyant l'attention du premier lieutenant occupée par le départ du capitaine, il venait de placer le pied sur la vergue de la grande hune, à l'instant où M. Wynford leva la tête et vit cet acte de désobéissance. Comme c'était une nouvelle offense, il crut pouvoir se dispenser d'exécuter les ordres du capitaine, et il ordonna au jeune homme de remonter à son poste et d'y rester jusqu'au coucher du soleil. M. Wynford n'avait jamais pu obtenir sa promotion au rang de capitaine, et cette circonstance lui avait aigri le caractère. Je lui aurais pardonné cette faute, pensa-t-il, mais puisque c'est un lord, il faut qu'il sache bien qu'elle est la discipline du service, et il ne conseillera pas à d'au-

tres lords d'y entrer pour nous passer sur le corps.

M. Wynford, qui avait des yeux de lynx, s'était aperçu que la cavité de la voile de grand hunier n'était pas arrangée aussi bien qu'elle devait l'être à bord d'un bâtiment de guerre, ce qui n'est pas étonnant puisqu'un midshipman en avait fait un garde-manger, et il fit venir tout l'équipage sur le pont, pour travailler à la voilure. Il se plaça sur le grand hunier pour veiller à ce que la voile délinquante fût convenablement ferlée. Il donna successivement tous les ordres nécessaires pour la manœuvre qu'il voulait faire exécuter, mais quand il ordonna de laisser tomber la voile, la bouteille s'échappa de la cavité, lui tomba sur le visage, se brisa, lui cassa trois dents de devant et lui coupa les lèvres et le menton.

Le jeune Avelyn, qui vit cette catastrophe, ne put s'empêcher d'en rire, tous les autres midshipmen se groupèrent autour du premier lieutenant avec un air de condoléance en se faisant des signes malins les uns au autres; et dès qu'il les eut quittés pour descendre dans sa cabine, ils ne réprimèrent plus leur gaieté.

Environ une heure après, il reparut sur le

pont le visage couvert de compresses. Il fit venir tous les midshipmen sur le pont, et leur ordonna de l'informer quel était celui d'entre eux qui avait placé la bouteille dans la cavité de la voile. Mais les midshipmen, en certain cas, n'ont pas de mémoire, et chacun d'eux protesta qu'il ne le savait pas. Pour dernière ressource, le premier lieutenant fit descendre Avelyn du haut du mât.

— Maintenant, monsieur, lui dit-il, apprenez-moi qui a placé là-haut une bouteille, ou je vous donne ma parole que vous serez renvoyé demain matin du service de sa Majesté. Ne me dites pas que vous ne le savez point; car vous devez le savoir.

— Je le sais, répondit le jeune homme avec hardiesse; mais je ne le dirai pas.

En ce cas, vous ou moi nous quitterons le service, dit le premier lieutenant. Il appela ensuite le commis d'administration, et le chargea de préparer sur-le-champ le congé de M. Avelyn. Tous les officiers et tout l'équipage crurent que ce jeune homme était renvoyé pour cause de désobéissance, car M. Wynford avait gardé son secret. Avelyn en était persuadé comme les autres, et quand il reçut ordre d'entrer dans le

canot qui devait le conduire à terre, il versa un torrent de larmes en faisant ses adieux à ses compagnons.

On n'a pas oublié que Malcolm avait été envoyé par le capitaine sur les traverses du grand perroquet, parce qu'il avait plu à Ponto de se couper la queue. Il était neuf heures du soir quand le premier lieutenant lui permit de quitter son poste élevé, et ayant appris tout ce qui s'était passé, il écrivit sur-le-champ au capitaine pour avouer que c'était lui qui avait placé la fatale bouteille dans la cavité de la voile de grand hunier, et pour le supplier de ne pas renvoyer du service M. Avelyn, et d'avoir pour lui-même une semblable indulgence. Il chargea de cette lettre un de ses compagnons qui devait aller à terre le lendemain matin; et elle fut remise au capitaine à l'instant où Avelyn se présentait chez lui pour le prier de révoquer une sentence qu'il regardait comme devant être sa ruine.

Le capitaine le reçut sans le faire attendre un instant. — Je présume, lui dit-il en souriant, que vous savez pourquoi vous avez reçu votre congé,

— Oui, monsieur, répondit Avelyn en bais-

sant la tête, c'est à cause du malheureux accident qui... En vérité, j'en suis bien fâché, capitaine.

— Sans doute, sans doute, — Vous devez l'être; — de pareils accidents n'arrivent pas tous les jours. — Ce sont des coups très durs à supporter. — Et je suppose que vous allez partir sur-le-champ pour Buckhurst?

— Il le faut bien, monsieur. — Mais vous avez toujours eu tant de bonté pour moi, capitaine, que j'oserai vous prier de ne pas me priver du plaisir de vous voir.

— Non, non sans doute, mon jeune ami; j'espère bien vous voir encore. — On m'a dit que Buckhurst est...

— Je vous remercie, monsieur; vous me permettrez donc de retourner à bord, et de dire au premier lieutenant que vous avez bien voulu me pardonner?

— Pardonner quoi? il y a ici quelque méprise. — M. Wynford ne vous a-t-il pas dit...?

— Il m'a dit, monsieur, que vous aviez ordonné mon renvoi du service de sa Majesté.

— Vous voulez dire votre congé, car ce n'est pas un renvoi. — Et ne vous a-t-il pas appris quelle en était la cause?

— J'ai compris, monsieur, que c'était parce que je n'ai pas voulu lui dire qui avait placé dans la cavité de la voile du grand hunier une bouteille qui lui est tombée sur la tête et lui a cassé trois dents.

— Cela est fort étrange! Mais je trouverai sans doute l'explication dans les lettres qu'on vient de m'apporter du vaisseau.

Une lettre que lui avait écrite le premier lieutenant, ne contenait pas un seul mot qui eût rapport à cette affaire. Mais quand il eut lu celle du jeune Malcolm, il la remit entre les mains d'Avelyn, qui lui donna alors tous les détails.

Le capitaine lui fit lire ensuite la lettre qu'il avait reçue de l'amirauté et qui contenait la nouvelle de la mort des deux frères aînés d'Avelyn, qu'il invita à lui faire le plaisir de dîner avec lui, et à qui il offrit tout l'argent dont il pourrait avoir besoin pour se rendre à Buckhurst.

Avelyn, qui savait à peine s'il veillait ou s'il faisait un rêve, lui demanda la permission de retourner à bord pour porter à son ami Malcolm l'assurance de son pardon, que le capiiaine lui avait accordé de la manière la plus

gracieuse. L'étonnement fut général quand on l'y vit arriver dans le propre canot du capitaine, et l'on peut se figurer la scène joyeuse qui se passa dans la cabine des midshipmen, et la déconfiture du premier lieutenant.

— Vous n'appartenez plus au service, lui dit un vieil aide du maître, et, comme pair du royaume, vous avez droit à un salut en arrivant à bord. Faites dire à M. Winford que vous en attendez un, et il faudra qu'il mette une garde sous les armes, et qu'il vous rende les honneurs d'usage. — Je veux être pendu si je ne me charge de lui porter ce message, si vous y consentez.

Lord Avelyn n'y consentit pas. Il était venu pour payer une dette de reconnaissance, et non pour mortifier personne. Il quitta le vaisseau en promettant à son ami Malcolm de ne jamais l'oublier, et, tout différent de beaucoup de grands personnages, il tint religieusement sa promesse. Malcolm obtint avec le temps le rang de capitaine, et il en fut redevable tant à son mérite qu'à la protection de son jeune ami.

CHAPITRE XXIV.

Le jeune lord Avelyn retourna dans le château de ses ancêtres, et il vit succéder le salon bien éclairé à la cabine obscure des midshipmen ; les repas somptueux aux maigres rations d'un vaisseau de guerre ; l'adulation et le respect à la sévérité de la discipline et à la nécessité de l'obéissance. En était-il plus heureux ? Non. En ce monde, soit dans l'enfance, soit à un âge plus avancé, on n'est jamais plus heureux que lorsqu'on est soumis à quelque contrôle. L'opinion contraire est généralement reçue, et cependant c'est un fait certain : mais je n'ai pas le temps de faire une digression pour démontrer cette vérité.

La vie peut se comparer à une gamme en musique. Il y a sept notes depuis notre naissance jusqu'à notre mariage, savoir : le lait, les bonbons, les pommes, la balle, la cravate, le fusil et le cheval. Vient alors la femme. C'est un *da capo* pour une nouvelle existence; et cela continue jusqu'à ce qu'on ait parcouru le diapason. Lord Avelyn n'en fut pas plus dispensé que les autres.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas, mon cher Franck? lui demanda sa mère, la douairière lady Avelyn, bien des années après son retour, un jour qu'un épais brouillard l'empêchait de s'occuper de son divertissement favori, la chasse.

— Je n'ai pas d'objection à faire contre le mariage, ma mère; et je suppose qu'il faut, un jour ou l'autre, que j'en vienne là : mais je suis réellement très difficile; car si je faisais un mauvais choix, je ne pourrais me débarrasser d'une femme aussi facilement que de ce fusil.

— Cependant, mon cher Franck, il y a en ce moment plusieurs partis très sortables auxquels vous pourriez songer.

— Je n'en doute pas; mais quels sont-ils?

— D'abord, miss Riddlesworth.

— Elle est jolie, et l'on dit qu'elle aura une grande fortune. — Mais voyons les autres.

— Clara Beauchamp. Elle est fort douce et de bonne famille.

— J'en conviens. — En avez-vous d'autres sur votre liste?

— Certainement. Émilie Ridderdale. Elle a peu de fortune, mais sa famille est de haut rang. Son frère, lord Ridderdale, jouit d'un grand crédit.

— Son peu de fortune ne serait pas un obstacle pour moi, et je ne trouverais pas un motif déterminant dans le crédit de son frère. Du reste je conviens qu'elle est aimable. — Continuez.

— En vérité, Franck, on croirait que vous êtes un sultan, et que vous n'avez qu'à jeter le mouchoir. — Que direz-vous de lady Selina Armstrong?

— Elle est fort bien, et elle cause passablement.

— Il y a aussi Henriette Butler, qui vient seulement d'entrer dans le monde.

— Je l'ai vue au dernier bal où nous avons été. Elle a un air de naïveté qui est fait pour plaire.

— Et lady Jémima Calthorpe?

— Ce n'est pas une beauté; mais elle est pleine d'esprit et de grâces.

— Je vous citerai encore Louisa Manners. Elle est universellement admirée.

— Je l'admire moi-même beaucoup.

— Eh bien, Franck, vous avez épuisé mon catalogue. Il n'y a pas une de ces jeunes personnes que je ne sois prête à embrasser avec plaisir comme ma bru. Songez que vous avancez vers la quarantaine, et il faut que vous laissiez un héritier de votre titre et de vos biens. Je crains que votre admiration ne soit trop générale, et qu'elle ne vous jette dans l'embarras du choix.

— Je vous avouerai, ma mère, que, depuis bien des années, j'ai pensé que je devais prendre une femme, mais je n'ai jamais pu m'y décider. Si toutes les jeunes personnes dont vous venez de me parler étaient ce qu'elles paraissent être, on n'hésiterait pas longtemps à faire un choix; mais le malheur est qu'on ne peut connaître leur caractère véritable que lorsqu'il est trop tard. Supposez que je cherche à découvrir les dispositions secrètes de l'une d'elles; elle remarquera mes attentions. Une

femme ne peut s'empêcher d'être flattée qu'on lui fasse la cour, et il ne faut pas l'accuser de duplicité si elle cherchè à se montrer sous le jour le plus avantageux. Mais si, après de longues assiduités, vous lui découvrez quelques défauts, ou vous vous êtes trop avancé pour pouvoir honorablement vous retirer, ou les sentiments qu'elle vous a inspirés vous aveuglent au point d'y trouver des excuses. Ce ne sont que les proches parents d'une jeune personne qui peuvent la connaître à fond, à moins que ce ne soit sa femme de chambre, et ce serait se dégrader que de la questionner.

— Tout cela est très vrai, Franck; mais songez que ces mêmes observations s'appliquent à votre sexe aussi bien qu'au nôtre. Les amants et les maris sont des êtres qui ne se ressemblent pas. C'est une loterie de part et d'autre.

— C'est précisément ce que je pense, et puisqu'il faut que je me marie, le mariage sera pour moi une vraie loterie. Si je suis malheureux, j'en accuserai mon étoile, et je n'aurai pas à me reprocher d'avoir manqué de discernement.

A ces mots, lord Avelyn prit une feuille de

papier, la coupa en morceaux d'égale grandeur, et écrivit sur chacun d'eux le nom d'une des jeunes personnes que sa mère venait de lui citer. Les ayant ensuite pliés, il les jeta sur la table, et la pria d'en choisir un. La douairière en prit un au hasard.

— Je vous remercie, dit lord Avelyn en prenant ce papier des mains de sa mère, et l'ayant ouvert, il lut : Louisa Manners.

— Fort bien! ce sera donc Louisa Manners, pourvu qu'elle ne me refuse pas. Je commencerai cet après-midi même à lui faire la cour, — c'est-à-dire, si le brouillard ne me permet pas de sortir avec mes chiens.

— Vous plaisantez sûrement, Franck?

— Je n'ai jamais parlé plus sérieusement; il faut que je me marie, mais je ne veux pas choisir. J'ai pour moi la recommandation de ma mère, le destin fera le reste. Je me sens déjà éperdument épris de la belle Louisa. Dans quinze jours, je vous dirai où en sont les choses.

Lord Avelyn exécuta sa résolution singulière. Il fit sa cour à Louisa Manners, et elle consentit à l'épouser. Il n'eut jamais lieu de se repentir d'un choix fait au hasard. Un fils fut le seul fruit de cette union, et il avait quinze

ans à l'époque où nous sommes arrivés de notre histoire.

Lord Avelyn avait continué à avoir des relations d'amitié avec Édouard Forster, car il n'avait jamais oublié les bontés que celui-ci avait eues pour lui quand il était entré dans la marine comme midshipman. Forster, désirant trouver des protecteurs pour sa fille adoptive, l'avait présentée à lord et lady Avelyn, et leur avait raconté les circonstances qui l'avaient déterminé à se charger d'elle. Elle passait souvent des semaines entières dans leur château, et il ne s'y trouvait personne dont elle n'eût gagné l'affection.

Mais la croissance de leur fils, trop rapide pour son âge, et donnant lieu de craindre qu'il ne fût atteint de consomption, alarma lord et lady Avelyn, et, d'après l'avis des médecins, ils partirent avec lui pour Madère, dans l'espoir que sa santé s'y rétablirait. Leur départ fut une grande perte pour Forster et sa jeune protégée, et elle fut suivie d'une autre : mistress Beazeley succomba à ses longues infirmités, et Forster se trouva seul avec Ambre. L'hiver suivant, sa blessure se rouvrit encore, et il fut obligé de garder le lit jusqu'au printemps.

Tandis qu'il était dans cette situation, il se demandait souvent ce que deviendrait la pauvre enfant à qui il servait de père, s'il venait à mourir; il n'avait rien à lui laisser; elle n'avait ni parents ni amis, personne ne savait même qu'elle existât. Tout-à-coup il pensa à son frère le procureur; il n'était pas en correspondance avec lui, mais il savait qu'il faisait de bonnes affaires. Il résolut de faire le voyage de Londres dès que sa santé le lui permettrait, de lui conduire sa fille adoptive, et de lui demander ses bontés pour elle quand la mort lui aurait ravi son seul protecteur.

Ce ne fut qu'au commencement de l'automne qu'Edouard Forster fut en état de monter en diligence avec Ambre, et ils entrèrent dans la capitale deux jours après que Nicolas et Newton y étaient arrivés à pied.

CHAPITRE XXV.

—

En arrivant à Londres, Newton et son père se logèrent dans une auberge obscure du faubourg de Sothwark. Le lendemain, Newton en sortit pour se mettre à la découverte de son oncle. On lui avait dit dans l'auberge qu'en entrant chez un libraire, et en lui demandant la permission de consulter le Guide des Adresses de Londres, il trouverait certainement ce qu'il cherchait; il entra donc chez un libraire dans Fleet-Street, et il y obtint sans difficulté ce qu'il désirait.

Il faisait une de ces matinées qui donnent à Londres un air sombre et mélancolique; il tombait depuis vingt-quatre heures une forte pluie; les trottoirs étaient mouillés et glissants;

l'eau et la boue remplissaient les rues au point qu'on ne pouvait les traverser; des armées de parapluies, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, se levaient et se baissaient pour éviter une collision; des fiacres roulaient avec le degré de vélocité que pouvaient leur imprimer deux misérables rosses stimulées par le fouet du cocher; le bruit des patins dont les pieds de toutes les femmes étaient armés, permettait à peine d'entendre les cris glapissants des ramoneurs de cheminées; enfin chaque passant, coudoyant ou coudoyé, semblait être affairé, préoccupé, et ne songer qu'à soi sans s'inquiéter des autres. On avait dit à Newton que son oncle demeurait dans une de ces cours obscures de la cité où les hommes de loi ont leurs études, et les négociants leurs bureaux. Il ne fut pas fâché d'arriver au numéro qu'on lui avait indiqué, et il lut en grosses lettres sur un jambage de la porte, « M. Forster, procureur, au rez-de-chaussée. » Il entra dans un corridor sombre, trouva une porte sur laquelle le même nom était inscrit, et y frappa. Le clerc qui lui ouvrit, lui dit que M. Forster était sorti pour aller à une consultation, mais qu'il serait de retour dans une demi-heure. Newton ayant demandé à l'attendre,

le clerc le fit entrer dans le cabinet du procureur, et lui remit un journal pour que le temps lui parût moins long.

Newton commença pourtant par examiner le cabinet de son oncle et ce qui s'y trouvait. Au centre de l'appartement était une grande table sur laquelle il ne restait de place vacante qu'autant qu'il en fallait pour pouvoir écrire. Une lampe couverte d'un globe de verre taillé et dépoli était en face. Le reste de l'espace était couvert de papiers empilés les uns sur les autres, ceux-ci blancs, ceux-là jaunes, quelques uns presque noirs, suivant leur âge respectif. Deux grandes caisses en fer étaient de chaque côté de la cheminée; tout autour de la chambre on voyait rangées sur des rayons des boîtes de fer-blanc sur lesquelles étaient inscrits les noms et qualités des parties aux procès dont elles contenaient les pièces; ces boîtes semblaient être des sépulcres du bonheur, des monuments élevés à une richesse disparue, des registres de la folie et de l'esprit litigieux de l'homme.

Tout ce que Newton put conclure de ce qu'il voyait, fut que son oncle ne manquait pas d'affaires. Le feu qui brûlait dans la grille était si

faible, qu'il n'osa le remuer, quoiqu'il fût mouillé et qu'il grelotât de froid, de peur de l'éteindre ; et il en conclut, peut-être un peu à la hâte, que son oncle aimait à ménager son argent.

Il venait de prendre le journal pour y jeter les yeux, quand la porte s'ouvrit, et le clerc fit entrer dans le cabinet un autre individu à qui il dit, en lui offrant une chaise, que M. Forster serait de retour dans quelques minutes. Ce nouveau personnage était un jeune homme de petite taille, à tête ronde, à gros sourcils, et ayant un air d'obstination, mais sans que rien annonçât une humeur grondeuse ou méchante. Dès qu'il fut entré, il ôta sa redingote, et un grand mouchoir qu'il avait autour du cou par-dessus sa cravate, mit le tout sur le dossier d'une chaise, se frotta les mains, s'approcha de la cheminée, attisa le feu et réussit à l'éteindre.

— Je crois que j'aurais mieux fait de n'y pas toucher, dit-il. J'espère que vous n'avez pas froid, monsieur? ajouta-t-il en se tournant vers Newton.

— J'ai du moins suffisamment chaud, monsieur, répondit Newton en souriant.

— Je vous crois sans peine, il n'y a rien de tel qu'un procès pour avoir chaud. Tâchez de n'en avoir jamais qu'en hiver, monsieur; car, pendant la canicule, il y a de quoi étouffer.

— Je n'ai pas encore eu de procès, monsieur, mais si j'en ai jamais, je me souviendrai de votre avis.

— Jamais eu de procès! et que diable venez-vous faire ici? — Pardon, monsieur, c'est une question indiscrète et presque impertinente. — Il fut un temps où moi-même je n'avais jamais eu de procès. Quand je n'avais pas de fortune, personne ne songeait à m'en faire; mais il y a six ans, j'ai recueilli une bonne succession, et depuis ce temps je suis toujours comme dans l'eau bouillante.

— Je suis fâché que votre bonne fortune ait eu un si fâcheux résultat.

— Oh! ce n'est rien; je m'y suis habitué. A présent je me trouverais mal à l'aise si j'étais sans procès; cela me donne quelque chose à faire. J'ai plaidé devant toutes les cours de justice de la métropole, et je n'ai à me plaindre d'aucune, si ce n'est la cour des Requêtes. — C'est une cour dans laquelle une homme comme il faut ne doit jamais plaider, mon-

sieur; car il est sûr de ne jamais avoir un jugement en sa faveur.

— N'est-ce donc pas une cour de justice ?

— Cour de justice ! non. C'est une cour pour le recouvrement de petites dettes. Je vais vous dire, monsieur, ce qui m'est arrivé dans cette cour : ce fut quelques années après que j'eus recueilli la succession dont je vous ai parlé. Un jour j'étais monté à cheval pour aller à quelques milles de Londres; j'avais mon chien avec moi, un excellent chien, nommé César. Comme je traversais une petite rue, un lapin montra son nez hors d'un cellier où l'on vendait des pommes de terre. César sauta sur lui, et en un tour de gueule ce lapin fut étranglé. Le marchand de pommes de terre sortit de son trou, me demanda mon nom, et je le lui appris. Je lui dis poliment que j'étais fâché de cet accident, et je lui conseillai de tenir à l'avenir ses lapins enfermés. Il me demanda trois shillings six pence pour le prix du lapin tué. J'avais bien voulu lui donner un avis, mais je ne me souciais pas de lui donner mon argent, et je le quittai en riant des menaces qu'il me faisait, César continuant à me suivre. Eh bien, monsieur, au bout de quelques jours,

un drôle de fort mauvaise mine vint m'apporter un chiffon de papier sale, qui me sommait de comparaître devant je ne savais quel chenil, car c'était mon début en fait de procès. Je portai ce papier à un procureur de mes amis, qui me dit que c'était une sommation de comparaître devant la cour des Requêtes; mais qu'un homme comme il faut ne pouvait s'y montrer, et que je ferais mieux de laisser les choses suivre leur cours, sans m'en mêler. Je suivis son avis, et je ne songeais plus à cette affaire, quand huit ou dix jours après, le fils du marchand de pommes de terre vint me rendre visite, accompagné d'un officier de justice qui me remit un autre chiffon de papier, où je vis que la cour m'avait condamné à payer une livre deux shillings six pence pour frais et dommages. — Pourquoi dois-je payer cette somme? demandai-je. — Il y a quatre shillings six pence pour les frais, répondit l'officier de justice, et dix-huit shillings pour dix lapins que votre chien a tués. — Dix lapins! m'écriai-je; César n'en a tué qu'un seul. — Oui, monsieur, dit le fils du marchand de pommes de terre, mais c'était une lapine; elle était pleine, et neuf lapereaux ont été tués avec la

mère. — Mais votre père ne m'avait demandé que trois shillings six pence. — Il n'a pas demandé davantage pour la lapine, monsieur; le surplus est pour les lapereaux à raison de dix-huit pence la pièce. — Il n'y avait pas de remède; il fallut payer; et, par suite de cette opération césarienne, je perdis clair et net dix-neuf shillings. — Que direz-vous de cela, monsieur?

— Je dirai que si vous vous étiez défendu la cour aurait jugé différemment.

— Je n'en sais rien. Un homme forme une demande contre vous, et fait serment que la demande est légitime. Il faut que vous prouviez qu'elle ne l'est pas ou que vous payiez, car votre serment n'est pas admis contre le sien. Lorsque j'allai raconter à mon procureur comment j'avais été traité, il me cita un fait qui lui était arrivé à lui-même, et je vais vous en faire part. — Un juif, marchand de meubles, avait demandé à un parent de ce procureur le paiement d'une armoire qu'il ne lui avait pas fournie, et, sur son refus de payer, il le cita devant la cour des Requêtes. Ne sachant que faire, celui-ci alla trouver son parent, lui exposa l'affaire et lui demanda son avis. — Je

crois qu'il faut que vous payiez, répondit le procureur. — Que je paie ce que je n'ai ni acheté ni reçu! — Peu importe. Il produira des témoins qui prêteront serment qu'il vous a fourni ce meuble. On connaît des centaines de gens qui sont prêts à prêter tous les serments du monde pour une demi-couronne; cela suffira. Cependant je verrai ce que je pourrai faire pour vous. — Quelques jours après, il alla annoncer à son parent qu'il avait gagné sa cause. — Un peu contre ma conscience, ajouta-t-il, mais il faut combattre les fripons avec leurs propres armes. Comme je m'y attendais, le juif fit paraître trois coquins qui prêtèrent serment qu'ils avaient vu entrer la commode chez vous. Mais je m'étais muni de trois autres qui jurèrent à leur tour qu'ils vous avaient vu lui en payer le prix. Il ne comptait pas sur cette riposte; et il fut débouté de sa demande et condamné aux frais.

— Est-il possible qu'il existe en Angleterre une pareille cour de Bélial? s'écria Newton.

— Très-possible; et comme ses jugements sont sans appel, tâchez donc de ne jamais....

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de M. Forster.

Nous avons déjà tracé le caractère de M. John Forster; il nous reste à peindre son extérieur. C'était un homme de moyenne taille, ayant un embonpoint modéré, et des muscles qui annonçaient la vigueur. Ses bas de soie noire bien tirés couvraient des jambes qui semblaient des piliers inébranlables, et il avait la poitrine et les épaules très-larges. Il avait la tête un peu courbée, mais c'était par suite de la longue habitude qu'il avait contractée d'être penché sur son bureau en écrivant, et il avait dans le ton quelque chose de brusque et presque bourru. Il avait les yeux petits, mais brillants; le front large et chauve, et ses joues étaient tombées au point d'augmenter la largeur de sa mâchoire inférieure. Des lignes profondément tracées sillonnaient tout son visage, et annonçaient l'inflexibilité et l'empire sur soi-même.

—Bonjour, messieurs, dit-il en entrant; j'espère que vous n'avez pas attendu longtemps. Puis-je savoir lequel de vous est arrivé le premier? Premier venu, premier servi, est un vieux proverbe.

—Je crois que monsieur est arrivé le premier, dit l'homme aux procès.

— Vous croyez! Vous devez le savoir.

— C'est moi qui suis arrivé le premier, monsieur, dit Newton; mais comme je ne viens pas ici pour affaire de votre profession, j'attendrai, s'il vous plaît, que vous ayez parlé à monsieur.

— Pas pour affaire de ma profession! — Humph! murmura M. Forster en toisant Newton des yeux. — En ce cas, monsieur, ajouta-t-il, faites-moi le plaisir de passer dans l'étude, jusqu'à ce que je sache ce qui amène ici monsieur.

Newton entra dans l'étude. La porte qui les séparait était fermée; mais ils parlaient assez haut pour qu'on pût entendre le son de leurs voix. Celle du jeune homme ressemblait à l'aboiement d'un chien courroucé, et celle du procureur au grondement d'un ours furieux. Enfin, la porte s'ouvrit.

— Mais, monsieur..... dit le jeune homme.

— Payez, monsieur, payez! s'écria le procureur d'une voix de Stentor.

— Mais, monsieur, il m'a trompé.

— N'importe! payez!

— Le double de la valeur, monsieur?

— Oui, monsieur.

— Mais, monsieur, la justice.....

— Je vous l'ai dit vingt fois, monsieur, et je vous le répète pour la dernière, — payez!

— Vous ne voulez donc pas vous charger de ma cause, monsieur?

— Non, monsieur; je vous ai donné mon avis, et je ne veux pas vous voler votre argent. — Adieu, monsieur. — Et M. Forster, qui avait peu à peu conduit son client jusque dans l'étude, ferma brusquement la porte de son cabinet pour terminer la discussion.

Le jeune homme resta un moment les yeux fixés sur la porte fermée. Se tournant ensuite vers Newton: — Monsieur, lui dit-il, si vous avez quelque affaire litigieuse, ne vous adressez pas à lui. Suivez-moi, et je vous conduirai chez un véritable procureur.

— Je vous remercie, monsieur, dit Newton en souriant; mais l'affaire qui m'amène ici n'est pas du ressort des cours de justice.

Ils se saluèrent, et le jeune homme partit.

CHAPITRE XXVI.

—

La porte de l'étude était à peine fermée, que celle du cabinet se rouvrit, et M. Forster fit signe à Newton d'entrer.

— A présent, monsieur, lui dit-il, puis-je savoir ce qui vous amène ici?

— Il faut d'abord que je vous dise qui je suis, monsieur. — Je suis votre neveu, Newton Forster.

— Mon neveu! humph! — Avez-vous des pièces probantes à l'appui de cette assertion?

— J'ai pensé que ma parole vous suffirait. Je suis fils de votre frère Nicolas Forster, qui a demeuré longtemps à Overton.

— Je n'ai jamais entendu parler d'Overton. Il est très-vrai qu'un de mes deux frères se

nommait Nicolas; mais il y a plus de trente ans que je ne l'ai vu et que je n'en ai reçu de nouvelles. Je ne sais s'il est mort ou vivant. Au surplus, je veux bien supposer que vous soyez mon neveu. — Eh bien, que me voulez-vous?

Cet accueil singulier fit monter le sang au visage de Newton.

— Ce que je vous veux, mon oncle? J'espérais que vous seriez charmé de me voir et d'avoir des nouvelles de mon père; mais comme il paraît que je me suis trompé, je n'ai plus qu'à vous souhaiter le bonjour. Et Newton s'avança vers la porte.

— Un instant, jeune homme, un instant! je présume que vous n'êtes pas venu pour rien. Avant de vous en aller, dites-moi pourquoi vous êtes venu.

— Pour vous dire la vérité, répondit Newton avec émotion, je venais vous demander votre aide et votre avis; mais...

— Mais, pour vous donner l'un ou l'autre, il faut que je sache ce dont il s'agit. Prenez une chaise, et expliquez-vous.

— Mon but était de vous prier de vous intéresser pour mon père et pour moi. Nous som-

mes tous deux en ce moment sans occupation, et nous avons besoin de votre aide.

— Sans quoi je ne vous aurais jamais vu.

— Très-probablement. Nous savions que vous aviez réussi dans le monde, et tant que nous aurions pu nous suffire à nous-mêmes, nous ne vous aurions pas importuné de notre présence. Tout ce que nous désirons, c'est que vous employiez votre crédit et votre recommandation pour nous procurer les moyens de devoir notre existence à notre travail, et nous pensons que ce n'est pas trop demander à un frère et à un oncle.

— Humph ! — Ainsi donc vous vous êtes tenus éloignés de moi, parce que vous saviez que j'étais en état de vous aider, et maintenant vous vous rapprochez pour la même raison !

— Si vous nous eussiez donné le moindre sujet de croire que notre présence pût vous être agréable, vous nous auriez vus beaucoup plus tôt.

— Cela est possible ; mais je ne savais pas si j'avais encore quelque parent vivant.

— Si j'avais été à votre place, mon oncle, je m'en serais informé.

— Humph ! — Eh bien, jeune homms, puis-

qu'il se trouve que j'ai encore des parents, j'aimerais à en entendre parler. — Contez-moi tout ce qui concerne vous et votre père.

Newton entra dans le détail de toutes les circonstances que le lecteur connaît déjà. Quand il l'eut fini, son oncle, qui l'avait écouté avec la plus grande attention, les yeux toujours fixés sur ceux de son neveu, comme pour lire dans le fond de son cœur et pénétrer ses plus secrètes pensées, lui dit : — Il me paraît que votre père désire continuer sa profession d'opticien. Je crains de ne pouvoir lui donner aucune aide dans ce projet. Il est vrai que je me sers de lunettes, mais en voici une paire qui a déjà duré onze ans, et qui durera peut-être encore autant. De votre côté, vous désirez que je vous procure une place d'aide de maître sur un bâtiment marchand. Je ne connais rien à la mer, je ne l'ai jamais vue, et je ne crois pas avoir un seul marin parmi toutes mes connaissances. Je ne puis donc vous aider ni l'un ni l'autre dans vos projets.

— En ce cas, mon oncle, je prendrai congé de vous.

— Un instant jeune homme; vous m'avez dit que vous aviez à me demander mon aide et

mon avis. Je ne puis vous donner mon aide, pour les raisons que je viens de vous expliquer; mais je puis vous donner mon avis, il est à votre service. S'agit-il de quelque point de loi?

— Pas tout-à-fait, monsieur. Je vous ai parlé tout à l'heure d'une malle que j'ai pêchée en mer; elle contenait du linge et des bijoux; j'ai apporté ces bijoux à Londres, et je désirerais les déposer en mains sûres. C'est sur ce point que je désire votre avis.

— Humph! et ces bijoux sont-ils d'une grande valeur.

— Je ne saurais le dire; je ne m'y connais pas; mais il s'y trouve des diamants, et les diamants ont un grand prix.

— Et vous les avez eus en votre possession depuis sept ans?

— Oui, monsieur.

— Et quand vous vous êtes trouvé dans la détresse, n'avez-vous jamais pensé que vous pouviez vous en faire une ressource?

— Pardonnez-moi; cette idée s'est présentée bien des fois à mon esprit quand j'ai vu que je ne pouvais gagner de quoi fournir aux besoins de mon père, mais je l'en ai toujours chassée, parce que mon père et moi nous avions déjà

décidé que je n'en étais pas propriétaire légitime. Depuis ce temps j'ai découvert celui à qui ces bijoux appartiennent, et par conséquent ils en deviennent encore plus sacrés.

— Et pourquoi désirez-vous, comme vous le disiez tout à l'heure, les déposer en mains sûres ?

— Parce que, trompé dans l'espoir que j'avais fondé sur votre aide, je prévois que nous aurons à lutter contre plus de difficultés que jamais; et je voudrais éloigner de moi tout sujet de tentation.

— Vous avez raison. Eh bien, apportez-moi ces bijoux demain à une heure précise, je m'en chargerai, et je vous en donnerai reçu. — Adieu, mon neveu, je suis charmé d'avoir fait votre connaissance. Faites mes amitiés à votre père, et dites lui que je serai bien aise de le voir demain avec vous à une heure précise.

— Adieu, monsieur, répondit Newton d'une voix émue. Et il se hâta de partir pour cacher la mortification et l'indignation que lui inspirait le froid accueil qu'il venait de recevoir.

— Il n'en est pas propriétaire légitime ? — Humph ! — Ce garçon me plaît, pensa le vieux

procureur, quand Newton fut parti. — Scratton?

— Me voici, monsieur, répondit le clerc en ouvrant la porte.

— Préparez-moi un bon au porteur de cinq cent livres sterling sur mon banquier, et apportez-le-moi.

— Oui, monsieur.

— Quel jour a été fixé pour l'arbitrage où je dois me trouver?

— Aujourd'hui soir à sept heures, monsieur.

— Et M. Bosanquet, dont je dois y stipuler les intérêts, n'est-il pas un des directeurs de la compagnie des Indes-Occidentales?

— Oui, monsieur.

— Humph!—suffit.

Le clerc alla préparer le bon au porteur et l'apporta. M. Forster le mit dans son portefeuille sans le signer, plaça le portefeuille dans la poche de devant de son habit, boutonna l'habit sur sa poitrine, et se rendit ensuite chez un très modeste traiteur, où depuis plus de vingt-cinq ans, il manquait rarement d'arriver chaque jour entre trois et quatre heures.

Newton avait le cœur serré quand il arriva dans l'auberge où il avait laissé son père. Il le

trouva assis près de la croisée et regardant dans la rue, précisément dans la même situation que lorsqu'il l'avait quitté.

— Eh bien, Newton, lui demanda Nicolas, avez-vous vu mon frère?

— Oui, mon père, et je suis fâché d'avoir à vous dire que j'ai bien peu d'espoir qu'il nous rende service.

— Il lui fit alors le récit de tout ce qui s'était passé.

— Réellement, Newton, dit Nicolas dans la simplicité de son cœur, je ne vois pas qu'il y ait tant de raisons pour désespérer. S'il a douté que vous fussiez son neveu, comment aurait-il pu le deviner? s'il ne connaît aucun marin, ce n'est sûrement pas sa faute; et il faudrait que je fusse fou pour m'imaginer qu'il casserait ses lunettes afin de m'en acheter une paire de neuves. Il vous a dit qu'il était charmé d'avoir fait votre connaissance et qu'il serait bien aise de me voir; je ne vois pas ce que nous pouvions attendre de plus; j'irai le voir demain, puisqu'il le désire. — A cinq heures précises, n'avez-vous pas dit? —

— Non, mon père, à une heure.

— Eh bien, à une heure; ceux qui n'ont rien

à faire doivent prendre les heures qui conviennent à ceux qui sont occupés. Ne l'oubliez donc pas ! — à deux heures précises.

— A une heure, mon père.

— Oui, oui, je voulais vous dire une heure. — Et maintenant, Newton, il est temps de songer à dîner.

Nicolas Forster fut de la meilleure humeur pendant tout le reste de la journée, et Newton, qui ne voulait pas troubler sa tranquillité d'esprit, lui proposa de se retirer de très bonne heure, afin de pouvoir se livrer à ses réflexions, et former quelque plan qui pût le mettre en état de pourvoir à ses besoins et à ceux de son père.

FIN DU PREMIER VOLUME.